This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

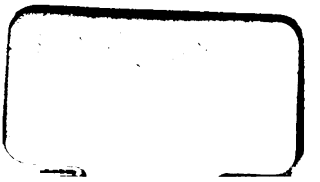
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581961 9



NKV

Blanc

TONY

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

AMOUR PERDU	1 vol.
UN CHATIMENT	1 —
GEORGETTE	1 —
LA GRANDE SAULIÈRE	1 —
LITTÉRATURE ET MŒURS ÉTRANGÈRES	2 —
LE MEURTRE DE BRUNO GALLI	1 —
MISS JANE	1 —
L'OBSTACLE	1 —
LES NOUVEAUX ROMANCIERS AMÉRICAINS	1 —
LA PETITE PERLE	1 —
UN REMORDS (ouvrage couronné par l'Académie française)	1 —
LE RETOUR	1 —
LE ROMAN D'UN MUET	1 —
TÊTE FOLLE	1 —
UNE VIE MANQUÉE	1 —
LE VIOLON DE JOB	1 —
LA VOCATION DE LOUISE	1 —
LE VEUVAGE D'ALINE	1 —

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B.

TONY

PAR

TH. BENTZON

Pseud
Blanc, Marie
C · L
WITHDRAWN

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1885

Droits de reproduction et de traduction réservés

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
255533B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1943 L

TONY

I

« Mon cher papa,

» Pourquoi ne venez-vous plus ? Il doit y avoir bientôt deux ans que vous n'êtes venu, car le jour des étrennes s'est passé sans vous. Celles que vous m'envoyez ne me font pas autant de plaisir que les joujoux que vous me donniez vous-même. Et vous ne m'écrivez presque jamais. Pourtant je suis bien sage, bonne-maman vous le dira. J'ai beaucoup grandi, mes robes de l'hiver dernier ne me vont plus du tout et j'ai perdu deux dents par devant, ce qui est très laid, mais cela repousse. Vous trouverez, j'espère, que j'ai

39X677

fait des progrès pour l'écriture. Je vous assure, mon cher papa, que j'ai du chagrin à cause de vous.

» Votre petite fille qui vous embrasse bien des fois de tout son cœur.

» LUCETTE. »

L'auteur de cette lettre, que nous reproduisons à l'orthographe près, recula d'un mouvement brusque la haute chaise qui la mettait au niveau de la table et rejeta en arrière, pour mieux juger de son œuvre, une petite tête brune fort éveillée, dont les boucles pendaient tout à l'heure en désordre jusque sur le papier, balayant parfois d'une façon désastreuse l'encre encore humide. Ses joues étaient empourprées par un effort extraordinaire d'application soutenue et, au bord des cils démesurément longs qui grandissaient encore de grands yeux noirs, brillait une larme significative. Évidemment la sensibilité de Lucette était supérieure à son style. Une fille de sept ans et demi peut éprouver et penser déjà beaucoup de choses qu'elle reste inhabile à exprimer. Peut-être l'enfant se rendait-elle compte de ce malheur, car elle poussa un gros soupir, tout en

promenant des regards désolés sur les brouillons épars autour d'elle; la table, le plancher en étaient couverts.

— L'autre lettre, celle qui avait le pâté, était mieux, je crois, dit-elle en sautant à terre pour aller ramasser cette feuille dédaignée.

Oui, sans doute, il y avait lieu de regretter une phrase assez bien faite sur certaine féerie que, la dernière fois qu'il était venu, son père l'avait emmenée voir au Châtelet; elle aurait dû recopier cela dans la lettre définitive, mais aussitôt qu'elle se retrouvait devant une page blanche, Lucette croyait avoir mille choses nouvelles à dire plus jolies que les précédentes, et ces jolies choses restaient au bout de sa plume ou se glaçaient sur le papier. Pourquoi ne pouvait-elle tout simplement faire lire à l'absent ce qui était écrit au plus profond de son affectueux petit cœur? Il eût été touché, il serait parti tout de suite pour la rejoindre. Lucette sentait cela confusément.

— Au moins, pensa-t-elle, en se rapprochant de la table qui, maintenant qu'elle était debout, lui montait jusqu'au menton, il n'y a pas de tache sur celle-là... Les lignes ne sont pas très droites, mais...

Elle soupira de nouveau. Hélas! l'écriture était bien irrégulière, et elle avait oublié de parler des fameuses pantoufles en tapisserie auxquelles depuis si longtemps elle travaillait. Après tout, il valait peut-être mieux n'en rien dire avant de les envoyer. Si elle bavardait, il n'y aurait plus de surprise, et puis elle serait forcée d'avouer qu'elle n'avait fait que le fond.

— C'est égal, pensa Lucette, je n'ai su presque rien mettre de ce que j'avais dans la tête. Pourquoi n'écrit-on pas ce que l'on veut écrire?

Elle grimpa de nouveau sur sa chaise, repoussa derrière ses petites oreilles brûlantes la toison naturellement frisée qui tendait toujours à lui retomber sur les yeux, se relut, et tout à coup la grosse larme prête à couler déborda, vint frapper le papier; plusieurs mots s'y noyèrent.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, l'essuyant à la hâte, encore un pâté! Que dira-t-il s'il voit que j'ai pleuré? Que dira bonne-maman quand je lui porterai ma lettre? Elle croira que je m'ennuie auprès d'elle, loin de papa, et ce n'est pas vrai. Elle aura du chagrin par ma faute!

Lucette se sentait décidément malheureuse et les larmes tombaient de plus belle en une pluie serrée, malgré sa colère contre elle-même. Ces

maudites larmes ! elles barbouillaient déplorablement la lettre si propre tout à l'heure. Enfin la petite fille, saisie d'une idée lumineuse, s'avisa de les expliquer, de les justifier même. Reprenant la plume, elle traça un *post-scriptum :*

« C'est parce que vous ne venez plus... Venez donc, mon papa chéri. »

Après quoi il lui sembla qu'elle s'était soulagée, que son père aimerait cette lettre toute sale qu'elle fût, et que sa grand'mère ne pourrait en être trop fâchée.

— Mamselle Lucette ! il est deux heures, vint dire une mulâtresse en lui apportant son chapeau.

— Attends, Lalie, encore une minute...

Elle écrivit sur l'enveloppe en gros caractères :

Monsieur le comte d'Armançon,

Château de Varoille,

La Combe-en-Auxois.

— Je te retrouverai dans l'antichambre, dit-elle à Lalie, qui maintenant, un cerceau passé autour du cou, les mains chargées de ballons et de cordes à sauter, ressemblait sous son madras

à une fée aux joujoux, lippue et cuivrée. — Il faut que je parle à bonne-maman...

— Mais, mamselle Lucette...

L'enfant n'entendait plus. Elle avait descendu quatre à quatre l'escalier tournant de la petite maison que madame Delisle occupait tout entière dans un quartier excentrique, voisin des Champs-Élysées.

Il n'y avait personne dans le salon. Sur le seuil de la bibliothèque qui faisait suite, Lucette fut arrêtée par un bruit de voix. On causait avec animation; bonne-maman paraissait gronder ou s'emporter... Était-ce possible?.. Moitié timidité, moitié surprise, elle resta hésitante une minute, le temps d'entendre ces mots :

— Ainsi, vous l'avez vu de vos yeux ? cette rumeur à laquelle je refusais de croire, n'est que trop fondée... Il s'enfonce de plus en plus dans cet abaissement, dans cette dégradation... Il oublie ce qu'il doit à son nom, ce qu'il doit à des souvenirs sacrés, ce qu'il doit à sa fille!... Pauvre petite ! quel avenir sera le sien ?...

C'était madame Delisle qui parlait d'une voix brisée par l'émotion.

— Il faut vivre, chère amie, vivre longtemps pour l'élever, pour la protéger, répondit une

autre voix que Lucette connaissait bien, celle de M. de Montmerle, qui venait quotidiennement, quand la goutte le lui permettait, causer et jouer aux cartes avec sa grand'mère.

Elle le savait absent, depuis quelques jours en voyage... Il était donc de retour ?

— Et quel âge a-t-il l'enfant, ce bâtard ? reprit madame Delisle avec feu. Depuis quand vole-t-il la place qui devrait être à un autre, à une seule ?...

Pour Lucette, toujours immobile derrière la porte entre-bâillée, cette conversation n'avait aucun sens. Comment expliquer que des années après, bien qu'elle n'y eût jamais reporté sa pensée, elle s'en souvint tout à coup, l'esprit clairement ouvert à ce qui lui avait paru d'abord inintelligible ? Il arrive qu'un grain de science amère et douloureuse jeté au hasard, inconsciemment recueilli, sommeille longtemps comme perdu au fond de nous-même, pour germer soudain et changer un jour, avec la force d'une révélation inattendue, la face de notre vie jusqu'alors paisible.

Lucette, avertie par un instinct de délicatesse qu'elle entendait peut-être ce que l'on n'eût pas dit devant elle, toussa deux ou trois fois.

Ce fut une petite toux que l'oreille un peu dure de sa grand'mère ne dut pas saisir; cependant madame Delisle dit presque aussitôt à M. de Montmerle avec un accent de vague inquiétude :

— Voyez donc, mon cousin, si cette porte est bien fermée derrière la tapisserie.

Un pas inégal se rapprocha sans que Lucette osât ni entrer, ayant autant tardé à le faire, ni s'esquiver, ne croyant avoir aucune raison pour cela, car elle savait que sa grand'mère ne la soupçonnerait jamais d'indiscrétion préméditée.

La portière, en s'écartant, laissa voir une petite fille qui tenait d'une main sa poupée, de l'autre, une lettre ouverte :

— Que faisais-tu là, mignonne? demanda M. de Montmerle, beaucoup plus troublé qu'elle-même.

— Je venais voir bonne-maman avant de sortir, répondit-elle en lui sautant au cou.

— Approchez ! dit madame Delisle d'un ton sévère que Lucette ne connaissait pas.

Elle bondit jusqu'au fauteuil où se blottissait sa grand'mère, toujours grelottante au coin du feu, jaunie, desséchée comme le sont certaines créoles

passé la cinquantaine, avec des yeux ardents aux paupières meurtries et deux bandeaux de cheveux encore noirs encadrant des traits délicats qu'éclairait à travers les flétrissures de l'âge, de la maladie, du chagrin, une expression tendre et mélancolique :

— Regarde-moi, dit-elle en lui relevant le menton du dos de sa petite main maigre tout étincelante de bagues.

La réponse de cette franche physionomie à la question muette qu'elle lui adressait rassura sans doute madame Delisle, car la contraction soucieuse de son front s'effaça peu à peu, et lentement elle se pencha vers l'innocent visage interrogé ainsi pour le baiser avec amour.

— Pourquoi n'entrais-tu pas?

— Vous étiez occupée, bonne-maman; j'ai craint de vous déranger.

— Je croyais, moi, que tu étais depuis longtemps à te promener avec Lalie.

— C'est qu'auparavant j'ai écrit à papa... Voici la lettre... si vous voulez la lire...

— Non, mon enfant, je n'ai pas la tête à cela; nous causons!... Mets-la toi-même à la poste.

Quel fardeau de moins sur le cœur de Lucette! Bonne-maman ne verrait pas qu'elle avait pleuré,

qu'il lui manquait quelque chose, ce qui était certainement un peu d'ingratitude.

— Alors je vais cacheter bien vite! dit-elle en promenant se petite langue rose avec précipitation sur l'enveloppe, comme si elle eût craint que bonne-maman ne se ravisât.

L'instant d'après elle rejoignait Lalie et la conversation reprenait dans la bibliothèque au point où elle l'avait interrompue :

— Je vous jure, Médéric, que j'ai failli me jeter sur cette lettre pour la déchirer, dit madame Delisle avec la pétulance d'enfant gâtée qui lui restait de sa jeunesse riante, bercée d'adulations, la jeunesse d'une beauté créole épanouie comme une rose pâle sous le ciel éternellement bleu de ce paradis des Antilles, la Martinique. — Il ne mérite pas qu'elle pense à lui... il n'est pas digne de recevoir un mot de souvenir, une caresse même lointaine de sa fille.

Au plus fort de l'indignation, elle gardait ce doux parler tout en voyelles, si joli dans la bouche des enfants et des femmes, mais qui semble ne pouvoir exprimer que des choses puériles :

— Cependant, chère, songez-y, c'est l'affection de cette enfant qui seule a chance d'éveiller chez

lui un remords et de le ramener à ses devoirs, lui répondit M. de Montmerle avec le même grasseyement incorrigible qui dénonçait chez eux la communauté d'origine.

— Ses devoirs! s'écria-t-elle. Ne voyez-vous pas qu'il les a déplacés et embrouillés de façon à ne plus s'y reconnaître? Il appellera son devoir aussi la protection qu'il étend sur *l'autre*, la tendresse qu'il lui accorde, une tendresse volée à Lucette!...

— Quelle idée! Il a encore trop de bon sens, je suppose, si bas tombé qu'il soit, pour confondre les obligations sacrées qu'impose une paternité légitime et le genre de sacrifices pécuniaires auxquels peut l'entraîner, dans de certaines limites, ce fâcheux résultat d'une amourette...

— D'une amourette!... ce fâcheux résultat!... Vous en parlez bien légèrement, dit madame Delisle avec sévérité. Mais comment attendre d'un homme la réprobation que méritent des infamies semblables? Les hommes sont tous des libertins, et vous-même...

— Théonie! s'écria le vieux garçon, qui, grâce à ses bésicles d'or et à sa béquille, n'avait rien moins que la mine du personnage qu'elle lui reprochait d'être ou d'avoir été. S'il avait idolâtré

une femme au monde, c'était cette Théonie, dont le nom précieux ne s'accordait pas mieux avec des rides que l'épithète de libertin avec ses infirmités à lui.

— Théonie, vous savez mieux que personne...

— Je sais que vous avez été bien mal inspiré, mon pauvre ami, de me laisser, il y a neuf ans, consentir à ce fatal mariage.

— Mais en supposant que j'eusse pu prévoir qu'il tournerait mal, vous n'auriez écouté aucune remontrance...

— Elle l'aimait tant! Concevez-vous, Médéric, qu'un ange comme ma Lucienne se soit éprise d'un homme de cette trempe, — si terriblement homme!...

M. de Montmerle hocha la tête et répéta : — Terriblement!... — Puis, après une minute de réflexion, il ajouta : — Il y a de ces mystères...

— C'était de la folie, de la folie pure... L'oiseau de paradis ne va pas se livrer à un sanglier. Je vous répète que j'aurais dû empêcher cette profanation, ce crime. Je me maudis de ne l'avoir pas fait.

— Hélas! le passé est le passé... Tant de parents sont dans le même cas! Presque tous, avec

les meilleures intentions, deviennent aveugles dès que le mariage est en jeu. Il avait grand air, il portait un nom superbe...

— Vous allez prétendre que la vanité nous a poussées toutes les deux...

— Le ciel m'en garde!... Votre fille était sous le charme... un si beau cavalier! et vous, ma pauvre Théonie, où auriez-vous pris le courage de rien refuser à votre fille? Elle a voulu, à dix-huit ans, venir en France, vous êtes venues...

— Pouvez-vous m'en blâmer, après avoir tant contribué à nous y attirer? J'étais veuve et riche, et sans autre famille désormais qu'un cousin qui s'était fixé à Paris. N'était-il pas naturel que l'idée de faire connaissance avec la mère patrie s'emparât de Lucienne et de moi-même? Vous n'êtes qu'un ingrat, Médéric, et la France aussi a été ingrate, puisqu'elle nous tenait tant de maux en réserve.

— Ma cousine, vous savez si je fus ravi de vous revoir, dit M. de Montmerle éperdu. Vraiment vous me forceriez à vous rappeler que je n'aurais peut-être jamais quitté, pour ma part, notre colonie sans votre mariage...

— Quelle vieille histoire !.. Il s'agit de celui de Lucienne !.. Si les Trézé m'ont invitée à leur

rendre visite en Bourgogne où nous avons connu M. d'Armançon, c'est votre faute. Ils étaient de vos amis, ils m'ont trompée, tout le monde m'a trompée... Quand j'y songe, vous êtes responsable... Sans vous, Médéric, ma fille ne serait pas morte, je la tiendrais là, près de moi, et ma petite Lucette aurait un autre père.

Le visage entre ses mains qui tremblaient, elle se mit à pleurer comme un enfant, tandis que cet autre vieil enfant, M. de Montmerle, immobile et la tête basse, était tout près de se sentir coupable en effet. Au temps des rapides fiançailles de Lucienne Delisle et de Robert d'Armançon, il avait fait remarquer pourtant que ce type par excellence du chasseur bourguignon, qui, jusqu'aux approches de la quarantaine, s'était contenté des plaisirs les moins délicats, avait une assez inquiétante réputation, sans compter qu'il n'était pas riche. A quoi ses deux amies avaient répondu que l'argent contribue fort peu au bonheur, qu'avec les goûts simples qu'on lui connaissait, Lucienne avait assez de sa dot. Une robe de mousseline de l'Inde, une chaumière, beaucoup d'amour, et elle serait contente. Or la chaumière était un château. Que pouvait-on demander de plus? Si M. d'Armançon avait prolongé un célibat orageux, c'est qu'il

attendait le coup de foudre, qui enfin était venu.

Ces arguments, inspirés par l'exaltation et par la naïveté (madame Delisle avait, de fait, aussi peu d'expérience que sa fille), ce flot de raisons bonnes ou mauvaises, devaient nécessairement clore la bouche à M. de Montmerle, dont l'époux de Lucienne avait au juger résumé le caractère un peu flottant en deux mots expressifs : — Poule mouillée. — L'unique défaut de ce galant homme était de ne jamais savoir au juste ce qu'il voulait ni ce qu'il pensait : il était tout urbanité, toute faconde créole et parfaitement incapable, quoi qu'elle en eût dit, de critiquer chez sa cousine des préjugés qu'il partageait. Théonie de Montmerle, descendante d'un ancien compagnon d'armes et proche parent de Rochambeau, avait cru jadis déroger en épousant, très pauvre, M. Delisle, qui lui offrait l'opulence à défaut du nom; la pensée de voir remonter sa fille dans les plus hautes sphères aristocratiques n'avait pu manquer de l'enivrer.

Pauvre petite comtesse d'Armançon! Au lieu d'être maîtresse, comme il l'aurait fallu, elle avait choisi et chéri le rôle d'esclave, un rôle que du reste la mort, quelquefois bienfaisante, s'était chargée d'interrompre avant les désenchantements trop complets. Cette fleur des tropiques avait fris-

sonné quelques mois sur une montagne de granit battue par la bise, et puis elle s'était effeuillée sans laisser trace de son parfum, trop subtil pour les sens d'un gentilhomme campagnard, appréciateur de vins capiteux, de chasses endiablées, de filles solides, joyeuses et rougeaudes, bâti de façon à porter sans fatigue l'armure pesante des aïeux, bon au demeurant, mais de cette bonté grossière qui peut être si aisément cruelle sans le vouloir.

— C'était écrit ! la destinée s'impose,... murmurait M. de Montmerle, accumulant ces banalités qui sont le refuge des âmes faibles, mais qui pourtant ne réussissaient pas à tromper sa vieille amie.

Elle continuait à sangloter :

— Non, vous deviez m'arrêter... vous deviez me dire...

Par un brusque revirement, l'excellent homme cessa de se défendre. Eh bien ! soit, si l'idée qu'il avait quelques torts pouvait la soulager, il lui laisserait cette illusion ; elle se ferait ainsi moins de reproches à elle-même. Le dévouement de M. de Montmerle, ce dévouement qui avait passé inébranlable par toutes les phases de l'amour respectueux et de l'amitié passionnée, allait jusque-là. Il fléchit son genou goutteux devant la

pauvre-mère, écarta du visage en pleurs l'une des mains tremblantes, et la porta doucement à ses lèvres en disant :

— C'est vrai, j'ai été bien léger, il fallait à tout prix vous conseiller, vous éclairer, mais avouez que je suis assez puni par notre malheur à tous.

— Eh! mon Dieu, qui aurait pu prévoir?... s'écria madame Delisle avec son inconséquence naturelle. — Puis elle reprit tristement: — Ne nous renvoyons pas le fardeau de nos regrets, de nos remords. Nous sommes peut-être coupables autant l'un que l'autre, mais vous, mon ami, vous êtes la patience, vous êtes la charité même... Pardon!... Cela calme quelquefois mes pauvres nerfs de vous maltraiter un peu...

— Bah! je ne suis bon qu'à cela. Ne vous contraignez jamais, Théonie.

Et ils restèrent à ressasser les fautes du passé, les périls du présent, jusqu'à l'heure où les rhumatismes de M. de Montmerle l'obligeaient d'ordinaire à rentrer chez lui, avant le coucher du soleil.

Quand Lucette revint de sa promenade, tout animée par l'exercice, on lui dit qu'elle dînerait seule, que sa grand'mère était souffrante et avait dû se coucher. Elle ne s'en étonna pas outre me-

sure, ayant l'habitude de ce qu'elle intitulait les migraines de bonne-maman. Il y avait des beignets au dessert pour la consoler, et sa poupée lui tint compagnie à la petite table. Sa *da*, — on continuait d'appeler ainsi, selon l'usage créole, la femme de confiance qui avait élevé sa mère, — la mit au lit de bonne heure, afin de pouvoir aller ensuite frictionner, masser, dorloter sa vieille maîtresse en écoutant des doléances auxquelles, dans l'effusion naïve de ses souvenirs, elle savait répondre, la bonne créature, mieux encore que M. de Montmerle.

Les derniers mots de Lucette en s'endormant, ses petites mains jointes au milieu d'une fervente prière, furent ceux-ci :

« Mon Dieu ! je vous recommande ma lettre, je vous recommande papa. Amenez-le moi, sainte Vierge, et qu'il reste longtemps, et que nous ne nous quittions plus ! »

II

Cette dernière migraine de bonne-maman fut plus longue et plus sérieuse que toutes les précédentes. Quand M. de Montmerle avait dit à son amie : — Il faut vivre... vivre pour protéger Lucette, — il s'était menti à lui-même, sachant trop à quoi s'en tenir sur le mal incurable qui la minait. Les médecins lui avaient parlé... il était averti : toutes les journées qu'elle traînait languissamment dans l'atmosphère de serre chaude où achevait de s'étioler sa vie, atteinte aux sources mêmes, étaient des jours de grâce ; et si la pauvre femme avait répondu par un soupir à des recommandations vaines, c'est que de son côté, sans que personne lui eût signifié la cruelle sentence,

elle se sentait condamnée. De fait, elle mourait de chagrin, comme on en meurt, lentement, peu à peu, par une désorganisation graduelle contre laquelle aucun pouvoir ne peut réagir. L'idée d'aller rejoindre sa fille, loin de l'effrayer, lui eût été une consolation, mais il fallait, pour retrouver l'un de ses amours, abandonner l'autre qui ne lui était pas moins cher. Si elle avait pu emporter Lucette !

— Après moi que deviendra-t-elle ?

C'était la question qu'elle s'adressait sans relâche durant ces longues nuits de tortures qui ne devaient être suivies d'aucun soulagement, car les chirurgiens appelés en consultation avaient déclaré que l'opération sur laquelle on aurait pu compter comme suprême ressource était impossible.

L'objet de tant d'inquiétudes ne soupçonnait rien de tout cela. Lucette avait toujours vu sa grand'mère plus ou moins malade, incapable de sortir, allant de son lit jusqu'à son fauteuil ou par extraordinaire jusqu'au petit jardin qui entourait la maison. Toutes les bonnes-mamans sans doute étaient sédentaires et se plaignaient de souffrir; ce devait être leur état normal. Madame Delisle, vivant cloîtrée dans son deuil douloureux, Lucette

ne pouvait la comparer à d'autres personnes du même âge, mieux portantes et plus actives. Quelque tendre que fût l'affection qu'elle rendait à cette chère maman, elle était trop étourdie pour remarquer que le visage habituellement pâle de madame Delisle s'altérait davantage encore. Elle tâchait, quand sa *da* le lui recommandait, de ne pas faire de bruit et d'être sage... son souci n'allait pas plus loin. Lorsque la malade paraissait triste, elle lui racontait à demi-voix des histoires pour la désennuyer, se rappelant que, dans ses rares indispositions d'enfant, les contes créoles jargonnés par Lalie la distrayaient et lui faisaient du bien. L'idée ne lui vint pas cette fois de rattacher à une aggravation dans l'état de la malade la brusque arrivée de son père. Elle ne songea point un instant qu'il eût pu être appelé par une dépêche de M. de Montmerle; elle se dit :

— Il a reçu ma lettre.

De fait, elle l'attendait depuis le jour où elle avait écrit. S'il ne répondait pas, c'est qu'il allait venir.

La maison retentit du cri de joie que poussa Lucette lorsqu'un matin M. d'Armançon entra dans la chambre où elle jouait, surveillée par Lalie.

Depuis la veille elle était un peu triste, ou plutôt interdite, comme le sont les enfants par un changement quelconque dans leurs habitudes; on ne lui avait pas permis d'entrer chez grand'mère, et Lalie ne cessait de se frotter les yeux en disant qu'elle était enrhumée; ce rhume la mettait apparemment de mauvaise humeur, car elle ne répondait rien aux questions répétées que lui faisait Lucette sur la Martinique, elle qui, d'ordinaire, prodiguait les détails avec une telle abondance que la petite fille se figurait avoir vécu elle-même dans le pays de sa maman, grâce aux récits qui l'y avaient tant de fois promenée.

— Papa !.. vous voilà donc ! cher... cher papa !..

Il l'enleva dans ses bras, et elle se suspendit à son cou, le serrant, le dévorant, s'attachant des deux mains à sa barbe :

— Vous êtes venu ! vous êtes enfin venu !

— Tu m'étrangles ! dit-il en riant.

Et il la posa par terre sans qu'elle consentît à le lâcher.

— Eh bien ! Lalie, qu'y a-t-il de nouveau ? demanda M. d'Armançon.

La mulâtresse leva vers lui le regard désespéré du chien qui se noie, en secouant la tête d'une façon significative, à laquelle Lucette ne prit pas

garde, occupée qu'elle était à baiser la main de son père.

— Vraiment !.. C'est si grave !.. Vous croyez ?

— Tout est fini, Monsieur.

— Quoi donc ? demanda Lucette.

— Rien, dit son père. En attendant que ta grand'mère soit éveillée et qu'elle puisse me recevoir, laisse-moi te regarder, petiote.

— Comme elle lui ressemble, n'est-ce pas, Monsieur ? soupira Lalie.

— Oui, répondit M. d'Armançon, en considérant le mignon visage avec une sorte de gêne plutôt qu'avec plaisir.

— Elle ressemble aussi à Monsieur. Elle est plus forte que sa pauvre mère, Dieu merci ! N'est-ce pas, *ché dou, ché cotte*, que vos cheveux frisent comme ceux de papa ?

— Oh ! mes cheveux, n'en parlons plus... Vous devez trouver qu'en un an ils ont grisonné.

Lalie garda ses réflexions pour elle. Certes il avait vieilli, et d'une façon qui, à son sens, n'était pas la bonne. Déjà, au dernier voyage, sa maîtresse lui avait dit :

— Je ne retrouve plus M. d'Armançon.

Et elle n'avait pas voulu en convenir ; elle s'était extasiée, comme elle recommençait à le faire au-

jourd'hui, sur la bonne mine de Monsieur. Mais ce que disait Lalie n'était pas toujours ce qu'elle pensait; elle avait au plus haut degré cette puissance de dissimulation, héritage des races esclaves, et qui implique, avec l'art presque innocent du mensonge, un tact singulier; sa vieille maîtresse lui confiait beaucoup de choses; ce qu'on ne lui confiait pas, elle le devinait, et jamais elle n'oubliait rien. Son opinion était donc faite depuis longtemps sur le *mari de mamselle*, et, à chaque nouvelle apparition de celui-ci, le jugement de Lalie devenait plus défavorable. Elle le voyait épaissir au moral autant qu'au physique. Cette physionomie, si frappante et si belle autrefois, se pétrifiait, voilée par une sorte d'abrutissement; l'œil devenait fixe, injecté; la voix s'enrouait, et, sur le front, sillonné d'un grand pli qui n'était pas celui de la pensée, on lisait ce je ne sais quoi d'obscur, d'insouciant, qui rapproche l'homme de la brute. Évidemment quelque habitude funeste et dégradante prenait sur lui de plus en plus d'empire.

L'observateur attentif qui eût rencontré M. d'Armançon aux différentes phases de sa vie, aurait pu faire à son sujet, dans une certaine mesure, ce genre d'étude que suggèrent les bustes de Com-

mode et de Néron, échelonnés par rang d'âge le long des galeries de nos musées et qui nous montrent l'effet épouvantablement expressif des passions sur la beauté humaine.

Voici, par exemple, Robert d'Armançon enfant : robuste, bien bâti, intelligent, vif comme la poudre. Les cheveux flottent au vent, l'œil étincelle avec le sourire qui creuse des fossettes aux joues vermeilles. Un voisin, dont les lectures se sont bornées aux *Trois Mousquetaires*, lui donne le surnom de d'Artagnan, qui lui sied et lui reste. Son père, qui pose en principe que l'éducation du corps doit passer avant celle de l'esprit, s'est aux trois quarts ruiné par des prodigalités qui ont pour mobile une passion unique, mais effrénée : la chasse, la chasse inséparable du luxe des équipages et des abus d'une hospitalité trop large. De génération en génération, les d'Armançon n'ont connu d'autre profession que celle de louvetier; ils ont donné le nom de Varoille à une race de chiens courants qui réunit la ténacité britannique et la furie française. Lorsque Robert cherche à se rappeler sa mère, il la voit en digne épouse de chasseur, se condamner à garder le lit pour maintenir à la température convenable et pour nourrir au biberon une précieuse portée de

limiers futurs dont la mère est morte dans un moment où aucune lice ne se trouvait en état d'adopter les orphelins. Le premier tableau qui ait fait battre son cœur, c'est le spectacle tumultueux d'un départ, lorsque, de grand matin, la porte du chenil s'ouvre pour laisser sortir la meute couplée qui va au rendez-vous. Il ne doit obtenir qu'après sa première communion le droit de toucher une arme; de là une furieuse impatience d'accomplir le plus solennel des actes religieux. Libre à lui jusque-là de coucher les lièvres en joue avec un bâton et d'enfourcher pour battre les bois une rosse disponible. Le soir, à souper, les épisodes de la journée donnent lieu à ces amplifications permises aux chasseurs, surtout quand elles sont excitées par des flots de vin de Bourgogne : les récits qui sonnent à ses oreilles l'exaltent, l'enfièvrent, remplissent ses rêves, le distraient des leçons de l'abbé qui, chargé de lui apprendre le latin, n'y réussit guère.

A dix-huit ans, ayant pris toute sa croissance et déjà barbu comme ne le fut jamais un écolier, il sort du petit séminaire de la ville voisine, où il a fait de médiocres études, mais dont il rapporte les sentiments qui conviennent à sa naissance, un fond de piété accommodante qui l'accom-

pagne à travers tous les désordres de sa jeunesse, sans les trop contrarier : non qu'il soit hypocrite ; mais, si l'on vit comme on peut, il faut du moins bien penser.

Voyez-le maintenant à vingt-cinq ans. Sans être de très haute taille, il a la stature des bons cavaliers et des beaux danseurs. Sa vigueur athlétique n'exclut pas l'élégance ; ses traits offrent le genre de noblesse qui, dans le portrait éminemment royal de François Ier par Titien, laisse deviner cependant le satyre. Il a de l'esprit naturel, joint à ces qualités qui sont dans le sang plutôt que dans l'âme et qui s'allient presque toujours à la force musculaire : courage, fierté, bonne humeur, élans généreux. En fait de règle de conduite, il ne connaît que le souci de l'honneur, qui lui permet de faire le diable sans que sa conscience le reprenne. Il aime la femme en général, comme il aime le vin, et même un peu plus, sans aimer aucune femme en particulier. L'amour délicat serait, à ses yeux, synonyme d'amour faible ; il reste persuadé que celles qui en disent le plus de bien le méprisent au fond ; et, s'il brusque les choses, c'est par système autant que par goût. D'innombrables succès semblent lui donner raison, tant en province, où il passe presque toute

l'année, qu'à Paris, où il va au temps du carnaval, des courses ou des expositions hippiques, sans rien y voir que ce qui l'amuse. Le plaisir, la sensation, la jouissance, il n'apprécie que cela, et il est constitué de façon à pouvoir abuser de la vie ainsi comprise, sans que sa verve, sa santé, son énergie, une certaine naïveté de jeune animal heureux qui est en lui reçoivent la moindre atteinte.

Cette mâle beauté, loin de décroître, a tout son caractère et son prestige vers la fin de l'ardent été de la vie. Elle s'est accentuée, un peu durcie; mais le teint, moins coloré sous le bronze du hâle, ne porte pas de rides, le même feu couve sous l'arc vigoureux des sourcils noirs. Rien n'est entamé : ni son entrain pour la chasse, ni son goût pour les amourettes. La satiété, qui envahit peu à peu les natures plus délicates, la morne lassitude qui saisit don Juan au milieu de ses conquêtes faciles, lui sera toujours inconnue. Il est trop simple, trop aisément satisfait, d'un tempérament trop bien équilibré. C'est alors que madame de Trézé, une châtelaine des environs, qui, sans être jamais sortie à son égard des limites d'une coquetterie assez vive, sait cependant gré au beau d'Armançon de lui avoir fourni l'oc-

casion d'affirmer sa vertu, c'est alors que cette Parisienne émigrée en Bourgogne, où elle fait la pluie et le beau temps, se coiffe de certaine idée qui est venue à plus d'une honnête femme dans les mêmes circonstances, l'idée perverse en réalité, quoique absolument louable aux yeux du monde, de le forcer à faire une fin, de borner le cours de ses folies au penchant qu'il a eu pour elle, bref, de le dédommager, en le mariant, d'une déception dont elle s'exagère l'amertume. Mais les mères de famille ont peur de lui à vingt lieues à la ronde. Il faut chercher plus loin. Justement M. de Trézé rencontre à Bourbon, où il va chaque année prendre les eaux les plus ennuyeuses de France, M. de Montmerle, qui soigne aux mêmes sources des rhumatismes invétérés; ils se sont liés en parlant de leurs maux, et les Trézé ont été par suite mis en rapport à Paris avec la famille de leur nouvelle connaissance, deux cousines, mère et fille, celle-ci d'une grâce et d'une douceur exquises, pourvue en outre dans le présent d'une dot fort ronde, qu'accompagne pour l'avenir une fortune claire et liquide, car madame Delisle a réalisé tout ce qu'elle possède avant de quitter la Martinique.

Cette question d'argent touche médiocrement

M. d'Armançon, supérieur, en somme, à de vils calculs, étranger à toute vanité, capable de plus en plus de se passer du monde, si seulement il lui reste un bon cheval et de jolies maîtresses. Mais la marieuse qui s'est chargée du soin de son bonheur entend ses intérêts mieux que lui-même. En un clin d'œil, son plan de campagne se trouve prêt; elle invite madame et mademoiselle Delisle au château des Bordes où elle passe l'automne. Robert d'Armançon y vient souvent; naturellement il s'éprendra de la première créole qu'il ait rencontrée sur son chemin... Un peu frêle sans doute, ce n'est pas le genre de beauté dont il fait le plus de cas, mais tout fruit nouveau est tentant; elle ne ressemble à rien de ce qu'il a connu, c'est assez pour qu'il s'enflamme. Et cette flamme est communicative; impossible de nier la force de l'aimant mystérieux qui, en vertu de quelque loi secrète de la nature, tend à rapprocher les contraires, le blanc et le noir, le jour et la nuit, tout ce qui semble incompatible. Une créature éthérée, faite pour vivre du plus pur amour et pour en mourir, va confondre avec le sentiment exclusif, presque divin, tel genre de passion qui n'est qu'un appétit banal; elle sera fière de tenir dans sa petite main d'enfant le bonheur de cet être qui, d'une étreinte, la broierait;

elle se donnera presque avant qu'il l'ait demandée, sans se douter que la diplomatie d'une femme d'expérience contribue à son aveuglement.

Madame Delisle est perplexe, malgré l'éclat du titre qui agit sur elle comme le miroir sur une alouette. Une première visite au château de Varoille l'a fait réfléchir. Il est terriblement délabré, ce château; le genre d'existence qu'on y mène lui paraît un peu sauvage. Elle a entrevu dans la lingerie un essaim de petites repasseuses, bien effrontées, bien familières, qui ont ricané en se montrant les dames de Paris; et il lui a semblé qu'à table son futur gendre abusait un peu de ces crus de Bourgogne d'un bouquet incomparable, qui sont l'un des rares luxes qu'il se permette. Mais comment faire partager des craintes semblables à Lucienne?.. Au premier mot qu'elle hasarde, madame de Trézé interrompt et s'indigne... M. d'Armançon sera la perle des maris; la jeune comtesse le mènera haut la main, à sa guise; Varoille restauré, les maritornes remplacées par une livrée convenable, tout ira bien; des invitations attireront la société d'alentour, on jouera des charades et la comédie comme aux Bordes. Oisif, M. d'Armançon? Non pas... Il n'a qu'à devenir membre du conseil général... M. de

Trézé n'est-il pas candidat à la députation?.. Sa femme l'a voulu, et ce que veulent les femmes... Vous verrez dans un an !

Un an après, M. d'Armançon reste veuf. Il est juste de dire que ses premiers cheveux blancs datent de ce chagrin, très expansif et très sincère. Sa femme l'a quelquefois fatigué par l'excès de sa sensibilité, mais elle a été bien près cependant d'éveiller en lui une âme. Il l'a vénérée, il la regrette, il la pleure à grosses larmes. On est toujours ému, et quelquefois à tort, de ces larmes d'enfant qui coulent sur le visage d'un homme; on veut y voir le sang même de son cœur, leur source fût-elle peu profonde.

Jusqu'à la veille de sa mort, M. d'Armançon a déclaré que sa femme n'est pas malade tout de bon, un peu douillette, voilà tout. C'est en passant de son appartement dans la salle à manger, où il insiste pour qu'elle vienne dîner, que la mourante, galvanisée un instant par le désir de lui complaire, par la crainte de l'ennuyer, qui ont été les deux sentiments majeurs de sa courte existence conjugale, s'affaisse à l'improviste sur son épaule en balbutiant dans un dernier souffle, doux comme une caresse :

— Mon pauvre Robert !..

La lampe s'est éteinte.

Tout l'hiver, il porte un deuil farouche, renonçant à ses habitudes, sauf à une seule, qui s'aggrave. Il s'est mis à boire démesurément pour noyer son chagrin, et aussi parce qu'il ne trouve pas autre chose à faire dans la solitude à laquelle il se condamne, malheureux comme il croit l'être. Ses anciens compagnons de plaisir se récrient. Aurait-on jamais cru que la perte de son insignifiante petite femme pût le changer à ce point? Quelle tristesse, quel abattement dans les lignes altérées de ce visage, dans le port fléchissant de cette tête! La griffe d'une grande douleur, suppose-t-on, l'a marqué pour toujours. Lui-même pense : — Je suis vieux. — Il n'a plus de désirs au monde.

Des mois se passent ainsi. Le printemps revenu, il se ressent néanmoins, à son insu d'abord, de cette influence qui fait tout reverdir et qui pare d'un gai feuillage le front même des arbres foudroyés. A son tour, il va renaître. Mais l'image de Lucienne, effacée à demi, le sépare encore de toutes les femmes. Il faut un incident décisif pour faire cesser cette obsession, qui d'ailleurs commence à lui peser.

M. d'Armançon est parti de bon matin, il est

allé visiter une partie de ses bois où l'on écorce les chênes pour les besoins d'un moulin à tan du voisinage. Sous le soleil, qui vient de se lever, les branches frissonnent, secouant les derniers lambeaux de brume; mille chansons jaillissent de la verdure transparente qui abrite les nids; des parfums de menthe et de serpolet se dégagent de la rosée; toute la forêt prend peu à peu un air de fête à mesure qu'elle s'éclaire et qu'elle fleurit. L'herbe vivace arrête les pas du veuf inconsolable, les feuilles encore tendres lui caressent le visage, les fils de la Vierge s'accrochent à ses vêtements : c'est comme un bon accueil que lui fait la nature empressée à le ressaisir. Il sent un singulier bien-être l'envelopper peu à peu. Sa blessure s'engourdit, se ferme doucement, il se remet à jouir de tout, tranquille comme si la fatalité ne l'eût pas attendu au bout du chemin.

Les bûcherons, les sabotiers guettent le maître au passage; depuis longtemps on ne l'a pas vu. Il s'arrête pour parler familièrement à tous; en même temps, un enthousiasme que les moins raffinés ont en commun avec les poètes, lui vient pour la liberté, la vie saine des forêts, les petits bonheurs qui peuvent être les grands et qui appartiennent au pauvre comme au riche. Il res-

pire l'air à pleins poumons... Tout à coup le complément du genre de félicité qu'il exalte en lui-même apparaît au détour du sentier, sur le bord d'une clairière où retentissent lugubres de grands coups de hache. Plus d'un arbre est renversé sur le sol, laissant pleurer le sang de ses veines, et une jeune fille, armée d'une serpe, en détache les branches. Elle est sommairement vêtue d'une courte jupe brune, assez déguenillée, qui laisse nus ses jambes et ses pieds; ses cheveux noirs s'échappent par mèches du mouchoir rouge qui est censé les contenir; sous la chemise en grosse toile à peine serrée par une coulisse lâche se laisse deviner un buste rondelet de la plus appétissante fraîcheur; et pour soulever une brassée de rameaux peut-être, par coquetterie native plutôt, elle cambre ses reins flexibles, en regardant ce promeneur vêtu de noir d'un œil étonné comme celui d'un fauve qu'on surprend.

M. d'Armançon s'arrête pour suivre, dit-il, le travail des écorceurs, qui, armés d'un os tranchant, fendent l'épiderme des arbres abattus devant eux, mais en réalité pour savourer à son aise l'ivresse soudaine que lui a versée ce regard où il y a bien des choses outre l'étonnement: toutes les provocations inconscientes, toutes les

roueries ingénues d'une fille d'Ève livrée aux seules inspirations du serpent qui dans ces bois en fleur a su pénétrer comme il pénétra dans le paradis terrestre. C'est lui, c'est le serpent éternel qui apprend à cette petite sauvage qu'on l'admire de loin et qu'il ne tient qu'à elle de fixer longtemps immobile, à l'endroit où il est planté comme un terme, ce majestueux personnage qui commande à tous. Elle rougit de plaisir, et M. d'Armançon croit que c'est de honte; elle rajuste avec une pudeur qu'elle n'a jamais ressentie son fichu envolé; elle l'observe en dessous, ses lèvres rouges entr'ouvertes sur des dents blanches, en coulant de son côté une nouvelle œillade espiègle et caressante. M. d'Armançon continue son chemin sans lui avoir adressé la parole, mais un peu plus loin il s'arrête encore et s'informe :

— Quelle est cette petite fille?

— Rien de trop bon, seize ans... elle n'a jamais eu d'autre abri que la forêt, comme les muguets d'avril... Ni père ni mère. Son frère Forgeot est sabotier, il s'est construit une hutte en branches: le voilà! Son tablier de peau de bête lui donne la mine d'Ésaü. Claudine, la Forgeotte, est son ouvrier ordinaire; elle polit les sabots, les passe au

feu, les attache par paires avec un lien de chanvre. Ils végètent ainsi, n'entassant guère d'écus, car le frère n'est rien moins que rangé,... un mauvais gars,... braconnier autant que sabotier, chacun sait ça !

M. d'Armançon hausse légèrement les épaules et passe; mais le lendemain il revient; il revient plus d'une fois. Le frère braconnier fait bonne garde; la petite disparaît toujours à son approche; sa fantaisie n'en est que plus excitée,... aucun minois ne l'a ensorcelé ainsi. Un jour qu'elle a fui, il réussit à la rejoindre; il lui donne un baiser et un cadeau. Claudine accepte, mais quand il veut aller plus loin, elle oppose des résistances inattendues, et elle fait intervenir si bien son honnête homme de frère que le comte se pique, emploie les grands moyens. On doit avoir besoin d'une dindonnière à la basse-cour de Varoille. La Forgeotte viendra chez lui. Bien volontiers, s'il trouve aussi quelque besogne pour son frère, dont elle ne voudrait jamais se séparer. Soit; on occupera Forgeot à l'écurie. La cahute du sabotier au milieu des bois est abandonnée, le frère et la sœur se glissent au château... Il y a de cela environ sept ans. Aujourd'hui ils en sont les maîtres. Forgeot a usurpé les fonctions de som-

melier, d'intendant, de factotum, il s'est rendu indispensable. Si M. le comte lui refusait quoi que ce fût, il entr'ouvrirait les yeux, et on a intérêt à les lui fermer.

Comment Robert d'Armançon, qui a eu affaire, durant toute sa jeunesse de séducteur, à des pères, à des maris, à des frères complaisants, — les mœurs rustiques autour de lui ne sont pas sévères, — peut-il croire qu'un drôle comme Michelin Forgeot se méprenne sur la situation faite à Claudine? Ce serait incompréhensible si l'on ne savait combien depuis sept ans le malheureux a baissé, pour nous servir de l'expression de sa belle-mère, qui ne le voit plus qu'à de longs intervalles. Cette coquette rustique a jeté le grappin sur lui. Humble et timide à la surface, elle exerce la plus puissante des tyrannies, celle qui prend les dehors de la servitude, celle qui part d'en bas et qui sans relâche caresse nos vices. Quelle apparence qu'une enfant des bois, ne sachant ni lire, ni écrire, se propose de mener un homme d'expérience, un homme du monde qui croit naïvement l'avoir perdue! Jamais celui-ci n'a laissé prendre à personne un pareil pied; pour la première fois il ne se méfie pas. Et cependant Claudine écarte adroitement telles ou

telles influences, elle lui inspire à sa guise des goûts, des antipathies ; elle ne veut pas qu'il chasse trop souvent, parce que la chasse le met en rapport avec ses pareils et, quelques accès de goutte aidant, il ne chasse presque plus ; elle l'a indisposé contre ses anciens amis, dont elle s'entend à le rendre jaloux ; les hôtes du château sont désormais des parasites de bas étage venus de la petite ville voisine et pour lesquels le couvert est toujours mis. M. d'Armançon en est à se griser avec Rigaudin le vétérinaire... Il s'occupe de moins en moins de culture et d'élevage... Forgeot, son maître Jacques, cet homme universel, le remplace si bien ! Il ne voyage plus, même pour aller voir sa fille, il fuit le monde décidément. S'il se demandait par hasard : Qu'est-ce que je fais du matin au soir ? Un nombre incalculable de verres vidés et de pipes fumées quotidiennement, se présenteraient à sa pensée, servis par la magicienne villageoise qui l'a bien réellement abaissé à son niveau, sans avoir eu besoin de recourir à un autre philtre que celui de sa jeunesse armée de tout ce qui peut avoir raison des velléités d'inconstance d'un viveur de cinquante ans. Et le plus puissant des complices lui est venu en aide, un beau petit gars recueilli par charité,

un « fillot » de M. Robert; son parrain tout craché, comme on dit en se gaussant.

Personne n'a connu les père et mère de Tony, et son âge coïncide justement avec une absence assez longue qu'a faite autrefois la Forgeotte. On rapproche les dates et on rit sans malice de cette nouvelle frasque de M. Robert. Maintenant ce nom familier que les vieux paysans par habitude, et les autres par imitation, continuent de donner à celui qui fut le jeune maître, paraît étrange appliqué à ce quasi-vieillard. L'embonpoint croissant menace de tourner à l'obésité, la belle humeur d'autrefois est remplacée par cette taciturnité, cette tristesse tragique qui accompagne le règne absolu, impossible à secouer désormais, d'une passion destructive du corps aussi bien que de l'intelligence. M. d'Armançon est devenu ombrageux, méfiant; il s'est enfermé avec son misérable bonheur. La Forgeotte lui tient quelquefois la dragée haute, fait sonner les partis qu'elle a refusés, les propositions qui lui ont été faites par celui-ci, par celui-là. Bien des gens gagent que l'ex-dindonnière, passée gouvernante dans toute la force du terme, finira par se faire épouser. Elle prend le bon chemin pour cela! Hébé verse sans ménagements les nectars bourguignons à ce

Jupiter déchu, et un tel régime le prive peu à peu du dernier ressort de volonté qui lui reste.

Elle faisait son métier d'échanson quand M. de Montmerle est tombé un jour à l'improviste dans cet étrange intérieur où on ne l'attendait guère. Le pauvre vieux créole stupéfait n'a pas prolongé sa visite, il est parti surabondamment édifié. Depuis lors madame Delisle sait à quoi s'en tenir; M. d'Armançon n'en doute pas; aussi n'est-ce point de son plein gré qu'il revient chez elle, qu'il se laisse câliner par cette enfant qui a les yeux, et la voix, et le nom de Lucienne. Sa femme, le pâle et chaste fantôme mis en déroute depuis sept ans par une Forgeotte, revient ce matin l'enlacer, lui parler tout bas, lui dire, suppliante : — Aie pitié de notre petite fille...

Un vague attendrissement adoucit ses traits ravagés tandis qu'il passe une main à demi distraite sur les boucles brunes qui lui rappellent d'autres cheveux dont il y a bien longtemps, — dans ce qui lui semble une autre vie, — la soie caressante s'enroulait à ses doigts, où restait leur léger parfum. N'est-ce pas le même parfum dans les cheveux moins lisses de Lucette? — Il s'attarde à le respirer, et Claudine n'a peut-être pas tort de dire à son frère, au moment même, d'un air soucieux,

en lui servant le meilleur vin de la cave de Varoille :

— Je ne suis guère tranquille. Pourvu que là-bas ils n'aillent pas nous le reprendre !

— Bah ! répond Forgeot en sablant une lampée, ce sera ton affaire de lui remettre le mors. S'il s'échappe, il n'ira pas loin.

Et le bon frère sourit à sa sœur avec une pleine confiance en ses talents.

— D'ailleurs le petit est là, dit-elle, répondant à ce sourire. Il nous donnerait un coup de main.

— Parbleu ! nous sommes les plus forts à nous trois.

III

Lucette n'avait pas achevé de réciter à son père toutes les fables qu'elle avait apprises en son absence et de lui faire admirer les cahiers qu'elle avait remplis, quand Lalie, qui était sortie pour préparer sa maîtresse à une pénible entrevue, revint dire que Madame était prête à recevoir Monsieur.

— Je vais avec vous, papa! s'écria la petite fille, lui saisissant la main de nouveau.

Et il eût été bien aise en somme qu'elle le suivît, qu'il y eût un tiers présent à la conversation pour arrêter les reproches qu'il prévoyait.

— Non, dit la *da*, votre bonne-maman veut être

seule, vous irez lui dire bonjour plus tard. Restez ici, Mamselle.

— Oh! dit Lucette en faisant la moue, on me prend mon papa au moment où il arrive. J'avais tant de choses à lui faire voir!

— Tout à l'heure, dit M. d'Armançon préoccupé; tout à l'heure...

Et il suivit Lalie en s'apprêtant de son mieux à subir un assaut désagréable.

— Monsieur, dit la mulâtresse à voix basse, Madame est encore plus mal qu'hier; elle a passé une nuit affreuse, il ne lui faudrait pas d'émotions.

La pauvre créature n'osait ajouter : — Ménagez-la... — Mais il y avait dans ses paroles un irrésistible accent de prière.

M. d'Armançon fit signe de la tête qu'il comprenait.

La porte de la chambre qui allait être bientôt une chambre mortuaire s'ouvrit, et il entra presque à tâtons, car les rideaux étaient tirés de façon à établir une demi-obscurité qui, lorsqu'on sortait du grand jour, permettait à peine de se conduire sans heurter les meubles; une voix éteinte prononça faiblement : — Est-ce lui?

Quelque chose de poignant et de solennel

qu'il avait éprouvé déjà en présence de la mort le pénétra.

— Robert! dit madame Delisle avec beaucoup de douceur en lui tendant la main.

Il prit cette main brûlante et la garda machinalement dans la sienne.

— Robert, reprit-elle, je m'en vais. Lucette ne s'en doute pas, la pauvre chérie! C'est d'elle que j'ai voulu vous parler une dernière fois.

— Qu'allez-vous imaginer?... essaya d'interrompre M. d'Armançon.

— Le temps presse, poursuivit-elle d'une voix presque impérieuse. Il dépend de vous, mon ami, que je m'en aille réconciliée avec moi-même. Ouvrez ce rideau à droite, Lalie, et laissez-nous...

— Réconciliée?.. répéta M. d'Armançon tandis que la mulâtresse obéissait.

Le rideau relevé laissa entrer assez de lumière pour qu'il comprît que la malade avait dit vrai. Sans l'éclat des yeux animés par la fièvre, ce masque terreux eût pu appartenir à un cadavre. Tous les deux se regardèrent un moment en silence. Enfin madame Delisle détourna la tête, soupira, et reprit :

— Oui ; je m'adresse un grave reproche.

Vraiment?.. C'était elle qui s'accusait au lieu de dresser contre lui le réquisitoire prévu ?..

— Le jour où je vous ai demandé votre fille, où je l'ai séparée de vous, j'ai agi sans y songer, d'une façon égoïste, contraire à tous les intérêts de Lucette.

— Mais, chère madame, cette enfant qui venait de naître aurait été un terrible embarras pour moi. Lucette était délicate, il lui fallait les soins d'une femme, d'une mère... Elle vous doit d'être bien portante, et je vous sais gré au contraire de m'avoir aidé à l'élever.

— Merci, mon bon Robert, de me chercher des excuses... J'ai cru bien faire sans doute, mais les motifs de nos actes sont souvent compliqués. Vous prendre Lucette, c'était presque rentrer en possession de ma fille, et pour m'assurer une consolation je vous ôtais...

— Un souci, un grand souci, interrompit M. d'Armançon avec la sincérité qui lui était naturelle. Je pouvais venir voir la petite chez vous...

— Sans doute... Malheureusement, vous usiez peu de cette facilité.

— Que voulez-vous?.. J'ai là-bas mes intérêts, mes occupations.

— Il est vrai, reprit madame Delisle, que nous

aurions pu aller vous trouver nous-mêmes...

— Votre santé vous en empêchait, dit vivement M. d'Armançon. Et puis le ménage d'un veuf ressemble à un ménage de garçon, vous savez... Varoille devient de plus en plus rustique. A votre âge, avec vos habitudes, vous y eussiez manqué de tout. Je me serais fait scrupule d'insister pour vous avoir chez moi.

Un sourire amer plissa les lèvres pâles de madame Delisle. Elle était résolue à ne pas dire un mot qui pût blesser son gendre dans cet entretien qu'elle considérait comme suprême. Le bonheur de Lucette dépendait peut-être de sa modération, de sa prudence, et elle n'avait que ce bonheur en vue. Imposant donc silence à d'anciens ressentiments, à des griefs de fraîche date, à d'atroces appréhensions, elle répliqua :

— Vous voyez bien que j'avais raison de m'adresser des reproches. Si cet intérieur est devenu, comme vous dites, un ménage de garçon, j'en suis cause. Votre fille y eût gardé la place de sa mère. Il faudra pourtant que cette place, elle la retrouve; il faudra qu'elle puisse vivre à Varoille.

— Nous y songerons, chère madame, mais, Dieu merci, vous ne manquerez pas de sitôt à Lucette. Jamais votre direction ne lui a été plus

utile qu'à présent. Comment élèverait-on une jeune fille dans notre pays perdu?

— C'est justement ce qui me préoccupe. Pourquoi, lorsque je n'y serai plus, ne viendriez-vous point demeurer une partie de l'année à Paris?

— Oh! je ne puis vous promettre cela! Moi, Parisien?.. Je ne saurais que faire...

— En ce cas, il faut chercher une bonne institutrice qui vous suive là-bas et fasse travailler Lucette tout en tenant votre maison.

— Nous verrons... nous verrons... Puisque vous voulez absolument parler de ces choses, ne pensez-vous pas que le couvent vaudrait mieux? Nos Ursulines élèvent toutes les filles bien nées du département... J'irais la voir presque chaque semaine.

— Au couvent?.. Si jeune?.. Et vous êtes loin de la ville.

— Bah! vingt-cinq kilomètres tout au plus. La belle affaire! avec de bons chevaux...

— Mais si elle tombait malade?..

— On la soignerait admirablement. La supérieure est de mes parentes.

— Si elle se trouvait malheureuse? balbutia la pauvre grand'mère.

— Pourquoi voulez-vous qu'elle soit plus malheureuse qu'une autre?

— D'ailleurs, dit madame Delisle s'efforçant d'entrer dans ses idées, elle passerait ses vacances et tous ses petits congés auprès de vous, naturellement.

— Sans doute...

— Et alors je m'en rapporterais à Lalie pour avoir bien soin d'elle.

— Je lui donnerais, dit M. d'Armançon, en évitant de répondre, l'appartement de sa mère auquel on n'a pas touché depuis que...

— Oui, mon ami, je sais que vous avez laissé pieusement dans l'état où elles étaient le jour de sa mort les choses qui lui ont appartenu, et que Lucette retrouvera ses traces. Dites-moi que vous chérissez toujours le souvenir de votre femme, Robert...

— Vous savez que je l'ai rendue heureuse autant que possible, dit-il de l'air contraint qui s'imposait à lui par intervalles.

— Le bonheur qu'elle vous devait, elle ne l'a jamais nié, mais elle l'a perdu si vite, hélas!

Robert fit un geste indécis qui signifiait apparemment : — Nous ne pouvons rien contre la destinée.

— Il faudra reporter sur votre fille toute la tendresse, tout le dévouement que vous n'avez pas eu le temps de lui témoigner...

— Vraiment, Madame, on croirait que vous avez peur que je ne remplisse pas mes devoirs envers Lucette! dit M. d'Armançon redevenu méfiant peu à peu. Qui vous fait supposer?..

— Oh! je ne suppose rien, je n'ai peur de rien! Seulement je voudrais que tout s'arrangeât pour qu'elle pût être sans retard mêlée à votre vie; les joies qu'elle y apportera seront votre récompense. Vous ne soupçonnez pas combien cette enfant est bonne et aimante; elle vous adore... Si impressionnable avec cela!.. une sensitive.

— Eh bien! voilà une qualité, si c'en est une, qu'il ne faut pas exagérer, dit M. d'Armançon avec humeur.

Lucienne aussi, sa femme défunte, était une sensitive; il l'avait souvent froissée dans ses doigts rudes et lui avait su mauvais gré de se replier, de frémir douloureusement. Les femmes *vibrantes* sont un ennui dans la vie. D'avance il se promettait de réprimer les nerfs de Lucette, pour le bien de l'enfant d'abord, disait-il. On ne gagne rien à demander la lune et les étoiles; or il avait toujours eu la contrariété vague de pen-

ser que sa femme, quoiqu'elle ne demandât rien, pauvre âme, aspirait à la conquête d'une étoile quelconque qu'il n'était ni de taille ni de disposition à décrocher pour la lui offrir.

— Fiez-vous à moi, dit-il enfin en portant à ses lèvres, par un de ces mouvements chevaleresques qu'il avait autrefois, la main de la malade qu'à plusieurs reprises il avait abandonnée, puis ressaisie, selon les impressions du moment.

— Soit, dit-elle, voyant qu'il serait inutile d'insister davantage ; soit, je me fie à votre droiture, à votre amour paternel, à la vénération que vous gardez au fond de vous-même pour une chère mémoire. Je n'exige aucune promesse.

Les lèvres serrées, il opposait à ses regards suppliants, à ses prières détournées un mutimse invincible. La moindre allusion au sujet délicat le faisait se ramasser sur lui-même, se contracter comme un hérisson.

— Je veux croire en vous, répéta la pauvre femme épuisée. Nous reprendrons cette conversation, Robert...

Et, en effet, pendant les quelques jours qu'il passa dans la maison, elle essaya plus d'une fois, avec la ténacité du désespoir, de revenir sur ce sujet qui la tourmentait sans cesse. S'il s'agissait

d'affaires d'intérêt pur et simple, M. d'Armançon montrait un détachement, une délicatesse sans bornes. Peu lui importait que l'on prît des précautions contre son désordre ou sa prodigalité, qu'on lui liât les mains pour empêcher que la fortune de sa fille pût être compromise.

— Je vous saurai gré, dit-il à M. de Montmerle, de vous occuper des affaires de Lucette, comme vous vous occupiez de celles de madame Delisle. Moi, je n'entends rien à rien, sauf quand il s'agit de la terre.

M. d'Armançon semblait vouloir racheter ainsi certaines résistances dont il ne se départait guère plus que si les Forgeot l'eussent conseillé; — avec le renfort du petit, comme avait dit naguère la rusée Claudine.

Un jour, M. de Montmerle s'arma de l'intrépidité passagère qui, sous l'empire de certaines circonstances, peut emporter au delà des bornes les timides eux-mêmes. Sa pauvre vieille amie sentant venir la mort, avait hâte d'obtenir l'engagement qu'une sage politique d'autre part lui défendait de dicter; il risqua donc l'ouverture suivante :

— Bien des choses, croyez-moi, inquiètent votre

belle-mère plus que les questions d'argent, mon cher Robert.

— C'est votre faute, répondit brusquement celui-ci.

— Ma faute?.. D'autres que moi, hélas! ont parlé... Je n'ai jamais joué qu'un rôle de conciliation... Son repos m'était bien trop précieux... Enfin vous me comprenez... Votre maison, telle qu'elle est, ne peut recevoir...

— J'ai dit à madame Delisle que ma fille irait au couvent.

— Mais à mesure qu'elle grandira?..

D'un hochement de tête, M. d'Armançon renvoya bien loin les prévisions inutiles. Son visage avait pris cette expression déterminée qui d'avance repousse tout conseil :

— Croyez-vous, grogna-t-il de sa voix enrouée, que ma fille ne m'intéresse pas tout autant qu'elle peut intéresser sa grand'mère et ses amis?

— D'accord, mais...

— J'ai toujours agi pour le mieux. J'ai été un bon mari, un gendre respectueux, j'ai confié ma fille à ma belle-mère quand elle l'a désiré, je ne me suis jamais mêlé de ses petites affaires, ce qui eut été mon droit...

— Un droit auquel vous avez peut-être eu tort

de renoncer aussi complètement, hasarda M. de Montmerle.

— Bah! que pouvais-je entendre à l'éducation d'une mauviette de cet âge? J'ai fait pour le mieux, répéta M. d'Armançon avec l'attachement obstiné à la même idée, au même mot qui caractérise les ivrognes. — Il buvait fort peu cependant depuis qu'il était à Paris, qualifiant de drogue tous les vins qu'on lui offrait et tenant peut-être à garder sa présence d'esprit, à rester maître de lui autant que possible. — J'ai agi pour le mieux et je continuerai... D'ailleurs, je n'ai de comptes à rendre à personne...

— Et personne ne prétend porter atteinte à votre liberté, mais ne voulez-vous pas que cette pauvre femme meure en paix? dit gravement M. de Montmerle.

— Que demande-t-elle? Allons, précisez;... que demande-elle?..

— Que vous éloigniez des personnes sur lesquelles on a trop jasé, que vous prépariez à votre fille un foyer, un entourage respectable.

Mais M. d'Armançon accueillit ces paroles avec un tel emportement que le pauvre homme n'osa jamais y revenir. Il glissa pour-

tant à l'oreille de la mourante pour la calmer :

— J'ai obtenu... j'ai obtenu...

A peine pouvait-elle entendre encore, lorsqu'il proféra ce pieux mensonge ; l'agonie commençait, succédant à un cruel délire dans lequel madame Delisle n'avait cessé de crier :

— Chassez-les !.. chassez cette racaille ! — avec des gestes furieux qui semblaient vouloir mettre en fuite quelque fantôme abhorré.

Mourut-elle en paix?.. — L'expression placide du visage, souriant et glacé, que l'on fit embrasser le lendemain à Lucette, qui crut sa grand'-mère endormie, eût permis de le croire, mais une lettre restait sous son chevet, une lettre écrite à la fin et au prix de mille tortures, une lettre qui fit pâlir M. d'Armançon lorsqu'il la décacheta, car elle renfermait la plus véhémente, la plus passionnée, la plus tragique des malédictions à l'adresse du misérable qui méconnaîtrait son devoir de père... Tout ce qu'elle avait refoulé de rancunes et d'angoisses faisait explosion après elle, rendant inutile une si pénible comédie de douceur feinte et de fausse confiance. Cette voix d'outre-tombe augmenta l'endurcissement de M. d'Armançon. Sa paupière était devenue humide quand d'un dernier geste éloquent madame

Delisle lui avait serré la main en ébauchant des lèvres le nom de Lucette, et Lalie, qui n'entendait rien à l'affaiblissement du système nerveux, s'était dit : « Grâce à Dieu ! il a toujours bon cœur. » Mais les menaces renfoncèrent cette émotion, ne laissant plus subsister qu'une colère sourde mêlée de superstitieuse terreur. Rien, du reste, n'aurait pu avoir d'influence sur sa conduite. Comme tous ceux qui ont perdu la juste notion du devoir, M. d'Armançon croyait à la vertu des atermoiements ; il pensait pouvoir cacher au monde ce qui ne lui semblait pas très correct à lui-même ; il se promettait enfin de concilier des choses inconciliables... Comment?.. Les circonstances l'inspireraient à mesure. Les consciences dévoyées prennent volontiers le hasard pour boussole.

Le très petit groupe d'anciennes relations depuis longtemps négligées qui accompagnèrent le corps de madame Delisle à sa dernière demeure trouvèrent la tenue de son gendre irréprochable. Il semblait fort triste.

Quant à Lucette, elle continua de répéter à ceux qui essayaient de lui faire comprendre que bonne-maman était morte : — Non, elle dort...

La certitude croissante de ne plus la voir lui arracha bien des sanglots, mais les habits de deuil

qu'elle mettait pour la première fois vinrent la distraire un peu ; elle se trouvait dans ce noir une nouvelle figure ; puis elle éprouvait une sorte de honte de trop penser à elle-même, de n'être pas assez désolée que sa bonne-maman fût partie... Elle l'aimait bien cependant, mais son père était là!.. Pourquoi n'avait-elle pu les garder tous les deux auprès d'elle !

A l'église elle ne réussit point à se figurer que bonne-maman fût dans ce cercueil couvert de fleurs, constellé de cierges ; les chants funèbres la frappaient d'une vague épouvante... c'était bien long, bien triste... Sa *da*, assise auprès d'elle, avait remplacé le madras voyant qu'elle portait d'ordinaire par un foulard noir qui la changeait, la brunissant encore ; interdite, elle la regardait, brisée de douleur sous son grand châle, touchant ses genoux de sa tête éplorée, tandis que des hoquets convulsifs secouaient ses vieilles épaules.

De l'église on ramena Lucette en voiture à la maison, qui lui parut affreusement vide :

— Où est papa? demanda-t-elle à Lalie qui répondit :

— Il va revenir.

— Et bonne-maman, où l'a-t-on conduite ?

La pauvre *da* fit un plongeon au fond d'une malle qu'elle remplissait de vêtements, et qui étouffa une sorte de cri guttural échappé à ses grosses lèvres.

— Qu'est-ce que tu emballes donc-là dedans? reprit Lucette.

— Le linge qui est à vous, chérie ; votre papa veut partir ce soir.

— Oh! que je suis contente de m'en aller avec lui, chez lui!

Puis, atterrée par un regard de reproche que lui lança la *da*, elle s'interrompit au milieu d'une pirouette. N'était-ce pas en effet offenser bonne-maman, qui jamais n'avait voulu se séparer d'elle un seul jour?

M. d'Armançon rentrait du cimetière avec la figure de circonstance, suivi de M. de Montmerle, les paupières bouffies et rouges, le teint marbré, traînant la jambe plus que jamais.

— Qu'est-ce que tu as? dit Lucette à ce dernier.

Comme il l'embrassait, elle effleura des joues toutes mouillées, et par un instinct d'imitation son petit cœur se gonfla, battant très fort contre ce vieux cœur déchiré qui n'avait plus rien à aimer au monde.

— Monsieur, dit Lalie, les malles sont prêtes; à quelle heure partons-nous?

Le père de Lucette tressaillit, fronça le sourcil, toussa pour éclaircir sa voix :

— Je prends le train de nuit avec ma fille ; vous ne nous accompagnez pas, ma bonne Lalie.

La mulâtresse, toujours à genoux devant la boîte qu'elle allait fermer, s'était relevée d'un bond de panthère.

— Vous me laissez ! bégaya-t-elle; vous me laissez !..

Elle saisit Lucette entre ses bras comme un noyé s'attache à quelque épave.

— Mais j'irai vous rejoindre bientôt ? demanda-t-elle, ne voulant pas comprendre. Mamselle aura du mal à se passer de moi jusque-là.

— Il faudra bien qu'elle se passe de vous au...

M. d'Armançon n'osa prononcer : « au couvent », dans la crainte que le chagrin de Lucette ne vînt compliquer une scène qu'il trouvait déjà fort pénible.

— Vos services, poursuivit-il, seront récompensés. Madame Delisle vous laisse une petite rente, moi-même je vous montrerai que je ne suis pas ingrat. Vous pourrez vous reposer, ce

qui est nécessaire à votre âge, vivre chez vous sans rien faire, heureuse et libre...

— Libre?.. répéta avec un sombre dédain l'ancienne esclave, dont l'esclavage volontaire n'avait jamais cessé; heureuse?.. quand maîtresse est partie, quand vous me prenez Mamselle!.. Je ne veux pas d'argent, je veux...

Elle couvrait de baisers frénétiques Lucette effrayée, en répétant dans son jargon créole qui lui revenait toujours aux moments de grande agitation : — *Y qua dit y pas ingât! Ça ça yé quand io ingât?..*

— Lalie, dit M. d'Armançon s'efforçant d'être sévère sans y parvenir, vous faites beaucoup de peine à cette enfant, voilà tout.

Les bras qui enveloppaient Lucette, se desserrant soudain, retombèrent inertes.

— Vous la reverrez, cela va sans dire.

Lalie secoua la tête.

— Mais je n'ai pas de place pour vous là-bas.

— Oh! je sais bien pourquoi! murmura entre ses dents la mulâtresse exaspérée.

M. d'Armançon lui lança un coup d'œil glacial cette fois, et sans pitié.

— Pour plusieurs raisons, déclara-t-il, vous ne pouvez rester auprès de ma fille.

— Oh! papa!.. dit Lucette cachant sa tête dans le tablier blanc de Lalie.

— Laissez, Mamselle, dit amèrement celle-ci; vous avez entendu : je vais être chez moi, bien riche, à ne rien faire... A ne rien faire, répéta-t-elle avec un ricanement sinistre, rien... que me jeter à l'eau pour aller retrouver votre bonne-maman!.. Car voilà ce que je ferai,.. voilà ce que je ferai aussi vrai qu'il y a un bon Dieu.

— Je te le défends! criait Lucette bouleversée.

— Mais puisque personne n'a plus besoin de mes services, puisque la vieille Lalie reste toute seule!

— Que dites-vous? interrompit doucement M. de Montmerle. Vous viendrez chez moi, ma bonne fille. Je suis seul aussi.

Elle se traîna toujours à genoux jusqu'à lui, prit cette main fidèle qui l'avait si souvent aidée à servir et à soigner sa bien-aimée maîtresse, et la couvrit de ses pleurs.

Tant d'émotions avaient brisé Lucette; elle ne se sentait plus la curiosité de voyager. Les sombres souvenirs de la cérémonie du matin, les adieux désespérés de sa *da*, le spectacle de ce qui lui semblait être la cruauté de son père,— car n'était-il pas cruel de laisser derrière lui cette pauvre

Lalie qui était comme de la famille et qui, malgré sa peau noire, représentait quelque peu bonne-maman dont elle avait été l'ombre inséparable? — tout cela l'oppressait d'une façon singulière.

— Ne va pas tomber malade, lui dit assez brusquement son père.

Quand elle fut seule avec lui dans le wagon, la nouveauté de la situation vint la distraire. Jamais, depuis l'âge de six mois, elle n'avait voyagé qu'en imagination, quoiqu'elle eût présents à l'esprit les moindres détails d'une longue traversée recontée par sa *da*. L'idée d'être emportée à toute vitesse dans ces ténèbres, par des chemins inconnus, l'électrisa un instant. Elle fit à son père de pressantes questions sur la locomotive, sur la durée du trajet, sur les dangers courus... elle se plaisait à le croire; puis, les saccades du train la berçant, elle se pelotonna le plus près possible de celui qui allait désormais tout remplacer pour elle, réussit à disparaître presque entièrement sous son bras, comme un poussin sous l'aile de sa mère, ramena ses cheveux à la façon d'un rideau entre elle et la clarté de la lampe, soupira deux ou trois fois en pensant à des choses confusément tristes, et s'endormit pour ne se réveiller qu'au grand jour.

— Lucette ! lui criait son père, Lucette, nous changeons de voiture.

Où donc était-elle? D'un œil somnolent elle cherchait son petit lit à rideaux de mousseline, son appétissant déjeuner; le large sourire nègre de sa *da*... Elle ne savait plus,... elle ne se souvenait pas encore.

Son père l'enleva de la banquette, traversa la voie, la porta dans l'autre train prêt à repartir. Chemin faisant elle l'embrassait de toutes ses forces.

— C'est donc vrai, disait-elle, que bonne-maman est morte? Je croyais avoir rêvé. Et tu m'emmènes, dis? Tu m'emmènes à Varoille? Serons-nous arrivés bientôt?

Il sentit un tiraillement de conscience. Ce petit paquet de crêpes noirs où palpitait une petite âme ahurie, encore incapable de se reconnaître, était si complètement entre ses mains, à sa merci, s'abandonnant de tout son poids léger ! A cette heure matinale, sévère et sans prestiges, où la vie active et matérielle n'a pas encore repris son cours, où les illusions font trêve, où la vérité implacable se dresse devant nous grise et morne dans la fraîcheur accusatrice de l'aube, M. d'Armançon eut le sentiment fugitif d'une grave responsabilité.

Déposant Lucette sur les coussins du wagon, il

l'enveloppa de châles, s'assura qu'elle ne manquait de rien, veilla soigneusement à son bien-être, puis il s'assit en face d'elle, baissa la glace, alluma un cigare; et le train repartit.

— Papa, vous ne m'avez pas dit si nous serions bientôt à Varoille, répéta pour la troisième fois Lucette avec l'insistance particulière à son âge, qui ne souffre pas qu'une question reste sans réponse.

— Ce n'est pas à Varoille que nous allons, répondit-il en contemplant la campagne pour éviter de rencontrer ses yeux.

— Où donc allons-nous alors?.. Où donc?.. O papa, les jolies vaches!.. Je ne crois pas m'être jamais éveillée de si bonne heure,... je n'ai jamais vu le soleil si rouge,... il a l'air de sortir des montagnes là-bas... C'est bien une montagne, petit père? Il n'y en a pas à Paris de si haute... Il n'y a pas du tout de montagnes à Paris; Varoille doit être bien plus beau.

— Tu passeras les vacances à Varoille, si tu es sage, reprit M. d'Armançon, concentrant toute son attention sur la cendre de son cigare, qu'il secouait du bout des doigts.

— Les vacances?

— Oui, le moment où les petites filles ont

congé, où elles quittent leur pension, leur couvent.

— Leur couvent? répéta Lucette avec l'indécise appréhension d'un danger.

— Écoute, dit résolument son père, en la prenant sur ses genoux pour en finir. Te voilà grande, il faut que tu travailles; à Varoille tu ne pourrais pas avoir de leçons, et, au contraire, on t'en donnera d'excellentes chez les Ursulines, où je te conduis.

— Comment! papa, je ne serai pas avec vous?.. balbutia Lucette d'une voix étouffée en s'accrochant à son habit.

— J'irai te voir, et ces dames seront très bonnes pour toi.

— Je ne les connais pas... je ne veux pas... O papa, vous me garderez, je vous en prie!.. je vous en prie!

Elle criait d'angoisse; mais M. d'Armançon s'était cuirassé de nouveau contre la faiblesse qui, l'espace d'une seconde, l'avait envahi. Il se rapprochait de ses habitudes, qui déjà reprenaient leur empire; il avait hâte de rentrer chez lui, d'y rentrer libre. Détachant les mains crispées de Lucette, il remit la pauvre enfant à sa place, vis-à-vis de lui; puis, d'une voix brève :

— Prends garde, mignonne; ce que je décide

une fois est bien décidé;.. tu apprendras cela quand nous nous connaîtrons mieux. Pas de révoltes, pas de scènes, ce serait inutile. Je n'aime que les petites filles obéissantes.

Elle fixa sur lui un regard profond et désolé où il y avait un peu d'égarement... Pour la première fois, il lui semblait que son père avait l'air méchant... Non, ce n'était pas la première fois;.. elle se le rappelait buté de la même manière à condamner sa pauvre *da*... C'était donc pour cela qu'on n'avait point emmené Lalie?.. En effet, au couvent, les pauvres prisonnières ne devaient pas avoir de *da*. Qu'était-ce qu'un couvent? Elle se rappelait une image qui représentait des grilles les unes par-dessus les autres et des voûtes noires sous lesquelles défilaient, le cierge en main, de grands fantômes voilés...

Avec ce tact féminin éclos instinctivement chez les plus petites filles, Lucette sentit qu'il n'y avait rien à faire contre la volonté de son père. Sans ajouter un mot, elle se mit à pleurer en silence;.. elle pleurait sur elle-même, sur l'affreuse découverte qu'elle venait de faire de cette dureté inattendue, impitoyable; elle pleurait aussi sa bonne-maman, qui lui manquait tout de bon maintenant et qu'elle savait bien morte, hélas! depuis que son père

la repoussait. Oh ! ces chagrins d'enfant, les plus cruels de tous, car le petit être qui les ressent est hors d'état de les mesurer et de les combattre, n'ayant ni expérienee ni liberté, appartenant tout entier à d'autres êtres qui sont les maîtres de sa vie et qui peuvent à leur gré la remplir de ténèbres ou l'égayer d'un rayon de soleil !.. Lucette feignait de dormir dans son coin, mais les larmes, que ses paupières voulaient retenir, roulaient malgré elle sur ses joues pâles, mouillaient sa robe noire, dont le corsage se tendait soulevé par de longs sanglots. Elle cherchait à interpréter la toux de son père, une toux d'impatience :

— Que pense-t-il ? se demandait-elle.

Et heureusement, quoi qu'elle fît, la pauvrette, elle ne pouvait le deviner. Il pensait au petit Tony, qui, lui, ne pleurait jamais, ni quand on le grondait, ni quand il se faisait mal, qui n'avait peur de rien, mangeait comme Gargantua au même âge, ne se souciait d'aucune défense, et caracolait en l'attendant, autour de la pelouse, à cheval sur un bâton. Le désir de revoir ce gaillard, qui, étant de son humeur, savait s'y prendre avec lui et obtenir tout ce qu'il voulait, au lieu d'obéir, grandissait à mesure qu'il se rapprochait de Va-

roille, et il finit par oublier presque la petite pleurnicheuse qui boudait dans un coin. Il fallait cependant la laisser en passant à sa cousine, Alix de Joncy, en religion mère Saint-Augustin.

IV

Le couvent où Lucette fut conduite, silencieuse comme le parfait désespoir, docile comme la victime que l'on traîne au sacrifice, justifiait assez par son aspect extérieur l'idée lugubre qu'elle s'en était faite. Il est collé aux murailles en ruines d'une ville jadis fortifiée; sa grande tour est la mieux conservée de toutes celles qui flanquent encore les remparts; on la dit en partie romaine, car les ruines du temps d'Auguste et de ses successeurs ne manquent pas dans cette sous-préfecture d'une médiocre importance aujourd'hui, mais qui joua son rôle dans les annales du duché de Bourgogne, soutint plusieurs sièges, vit passer les Sarrasins, les Anglais, les écorcheurs, et fut fort

éprouvée dans les guerres de religion, où elle tint ferme pour le catholicisme, représenté dans son sein par de nombreuses églises, dont une seule, la cathédrale, offre un grand intérêt architectural. Lucette, fort insensible aux beautés de l'art roman ou de l'art gothique, trouva simplement très tristes, très montueuses, très mal pavées, les rues par lesquelles son père la conduisit. Les verrous et le guichet, les cérémonies que fit la tourière pour les introduire, la laissa plus persuadée que jamais qu'on la reléguait dans une prison, et l'accueil, plein de bienveillance pourtant, de mère Saint-Augustin, ne la rassura guère. D'intuition, elle en reconnut toute la banalité. L'atmosphère chaude de tendresse expansive qu'il lui avait été donné de respirer jusque-là faisait place, une fois pour toutes, à une température de glace.

— Les religieuses ne savent pas embrasser, pensa-t-elle.

Cependant la supérieure remerciait son cousin de la preuve de confiance qu'il lui donnait. C'était une grande femme sèche, dont les traits immobiles et la maigreur ascétique faisaient songer à quelque figure du moyen âge. Elle semblait née pour porter ce bandeau et ces voiles, née pour le

rôle d'abbesse d'une noble abbaye. Et pourtant sa vocation, dont elle n'avait jamais douté, s'était fondée à l'origine sur des motifs mondains plutôt que spirituels : Alix de Joncy avait voulu grossir la fortune modeste de son frère, y ajouter sa propre dot, relever l'éclat du nom par un sacrifice qui, d'ailleurs, lui coûtait peu, car elle ne possédait aucun des avantages qui peuvent rendre douloureuse une pareille immolation. La retraite de cette fille de vingt ans, qui appartenait à l'une des grandes familles de la province, mit une auréole autour de son front dépouillé des grâces d'ici-bas ; mademoiselle de Joncy eût passé pour insignifiante ; on cita comme un ange mère Saint-Augustin. Elle possédait en réalité toutes les vertus compatibles avec un esprit étroit.

La démarche de M. d'Armançon, qu'elle n'avait pas vu depuis des années, et qu'elle savait engagé dans une assez mauvaise vie, lui fit croire qu'il revenait à de meilleurs sentiments. Elle se flatta de pouvoir aider à cette conversion en y employant sa fille. Non qu'elle s'attendît à trouver chez celle-ci de très bonnes dispositions. Le mariage de cet écervelé de Robert avec une personne de la bourgeoisie venue du bout du monde, et que nul ne connaissait dans la province, l'avait naguère

étrangement scandalisée. L'éducation de Lucette, sous les auspices de sa famille maternelle, avait dû être commencée tout de travers. Elle en acquit la certitude après un interrogatoire serré où l'enfant gâtée se révéla. Assurément, au point de vue des études, cette petite était avancée pour son âge, quoique rien ne lui eût été enseigné à la manière du couvent; mais était-il croyable qu'elle n'eût pas appris encore un mot de catéchisme?

— Nous mettrons ordre à cela, dit-elle à M. d'Armançon en le reconduisant, tandis que Lucette, pour ne pas achever de déplaire à son papa, réprimait une suprême explosion de désespoir, et restait droite, pâle comme la mort, les yeux baissés, en se mordant les lèvres, auprès de sa malle qui allait lui être prise avec toutes les menues douceurs qu'y avait glissées la bonne Lalie au dernier moment.

Mettre ordre à ceci ou à cela, c'était le mot de mère Saint-Augustin. Elle ne se doutait pas des difficultés qu'il pourrait y avoir à mettre de l'ordre dans cette pousse exubérante de qualités adorables et dangereuses qui annonçait chez sa nouvelle élève un caractère peu commun, difficile à mater, riche en promesses et en menaces de mille sortes. Tous les enfants étaient, à ses yeux, sinon taillés

sur le même patron, du moins susceptibles de subir la même règle. Il lui semblait simple et facile de couler une pâte molle dans un moule convenu; à peine soupçonnait-elle quelques différences qu'il fallût respecter entre ces petites personnalités, dont elle émondait les branches folles à la façon du jardinier qui juge qu'un poirier doit être traité comme un autre poirier pour donner de bonnes poires le moment venu. Sa pénétration n'allait pas loin, elle avait peu d'idées : on ne devait, en principe, ni désobéir, ni se singulariser, ni raisonner, ni flâner, ni se laisser distraire en classe ou à la prière; du reste, ce que l'on pensait ne lui importait guère; les enfants ne pensent pas; ils jouent, ils travaillent, ou ils font des sottises; aux maîtresses, aux surveillantes, de se tenir en garde.

Lucette eut plus de peine qu'une autre à prendre son parti de ce régime de rigueur et de méfiance. Gâtée, elle l'était, nous l'avons dit, gâtée comme peuvent l'être les enfants créoles, à qui l'on n'a jamais rien défendu, ni infligé l'ennui d'une réprimande, quitte à faire d'eux les êtres les plus égoïstes de la création quand ils n'en sont pas les plus aimables. Lucette appartenait heureusement à cette dernière catégorie de privilégiés; la forêt

vierge où mère Saint-Augustin se promettait de tracer des allées droites ne recélait aucune plante vénéneuse, mais les passions naissantes y croissaient vivaces, en attendant qu'une main habile les dirigeât : il n'eût pas fallu entreprendre de les étouffer! Lucette était essentiellement capable de vouloir, d'aimer, et de haïr. Flattée, caressée, adorée par trois personnes qui concentraient sur elle des trésors d'admiration et de sollicitude, elle n'avait jamais eu l'occasion jusque-là de montrer d'autre défaut qu'un penchant à la colère, réprimé par la crainte toute-puissante de faire de la peine à bonne-maman. L'isolement au milieu d'un groupe de personnes âgées l'avait empêchée de prendre, par imitation, les menues maladies morales de son âge; pour la première fois, les compagnes qu'elle rencontra au couvent lui révélèrent le mensonge, les ruses de toute sorte qu'enfante la crainte d'être grondé. Un certain mépris s'empara d'elle pour ces petites masques, dont on paraissait faire plus de cas que d'elle-même, quoiqu'elle fût bien sûre de valoir beaucoup mieux. Était-ce sa faute si on lui avait toujours permis d'étudier à ses heures, sans aucune régularité, avec instante recommandation de ne pas se fatiguer la tête? Était-ce

sa faute si elle avait été nourrie de friandises, autorisée à se lever tard quand bon lui semblait, dispensée de ces incessantes pratiques de dévotion qu'elle ne comprenait même pas, et auxquelles maintenant il fallait se rompre? Son ignorance, sous ce rapport, continuait d'affliger les religieuses :

— Bonne-maman, leur répondait-elle tranquillement, n'allait presque jamais à l'église.

En effet madame Delisle, retenue dans son fauteuil, se bornait à une religion tendre, tolérante, et un peu vague, que M. de Montmerle, imbu de l'esprit de Parny, l'esprit créole s'il en fut, avait peut-être entamée légèrement par des maximes philosophiques un peu vieillottes et sans grande portée, d'ailleurs, tant il les mitigeait de douceur, de respect et d'innocentes vanités. N'importe, la première éducation de Lucette s'était ressentie de tout cela. Il n'y avait pas d'enfant moins disciplinée. Comment aurait-elle trouvé grâce aux yeux de la mère Saint-Augustin, qui se flattait de faire marcher son pensionnat comme un régiment? Aussi, M. d'Armançon, dès sa première visite, entendit-il sur sa fille d'assez mauvais rapports :

— Tu as mérité d'être punie plusieurs fois, lui dit-il.

Elle était déjà domptée, du moins en apparence, car elle n'essaya pas de répondre que les punitions lui avaient paru fort injustes.

— Et pourquoi pleures-tu si souvent ?

— Je pense à bonne-maman, murmura-t-elle, les yeux baissés, n'osant tout dire.

— Pourquoi deviens-tu paresseuse ?

Ses petites épaules eurent un mouvement indécis et découragé qui signifiait : — Je ne sais pas. — Elle ne savait pas trop, en effet, pourquoi ses leçons l'intéressaient si peu, pourquoi son esprit s'envolait bien loin des livres de classe, cherchant la solution de problèmes qui ne se trouvaient pas là-dedans, qui pourtant l'absorbaient tout entière.

Pauline de Broie, une externe, plus âgée qu'elle, dont le pupitre était à côté du sien, lui avait dit, deux jours après son arrivée, pendant la récréation :

— J'ai parlé de vous à maman ; elle connaissait votre mère, elle l'aimait beaucoup ; elle vous apportera des bonbons. Pourquoi donc votre papa n'a-t-il pas attendu la rentrée pour vous mettre en pension ?

La pauvre Lucette répéta le mot qu'elle était sans cesse réduite à donner pour unique réponse

à toutes les questions qui se pressaient en elle, et dont mademoiselle Pauline, cette fillette éveillée, à la mine curieuse, se faisait l'écho :

— Je ne sais pas, balbutia-t-elle.

— Maman dit qu'on aurait bien pu commencer par vous faire respirer un peu l'air de la campagne avant de vous mettre sous clé, poursuivit la petite pie; elle appelle Varoille le château de Barbe-Bleue. Oui, maman a dit qu'il devait s'y passer décidément des choses extraordinaires, puisque M. d'Armançon en fermait la porte au nez de ses plus proches. Et devinez ce qu'à répondu papa ? Il a répondu : « C'est apparemment que cette coquine ne l'a pas permis. »

— Cette coquine? répéta Lucette d'un ton interrogateur.

— Qui pouvait-il bien appeler comme cela? Savez-vous?...

Les joues de Lucette s'empourprèrent; un grand trouble se fit dans son cerveau. Il existait donc quelqu'un de méchant qui avait de l'influence sur son père et qui s'en servait contre elle?... Au fond, elle était presque contente qu'il n'eût pas été de lui-même cruel à ce point. Le souvenir du moment où il s'était montré insensible à son chagrin la faisait souffrir

plus que tout le reste. La coquine en question lui avait donné de mauvais conseils... Et pourquoi donc appelait-on Varoille le château de Barbe-Bleue? Sa tête travaillait éperdûment. Elle finit par se représenter un donjon sinistre où son père s'enfermait tout seul par ordre de quelque mauvaise fée. Le souvenir du cabinet de Barbe-Bleue entrevu dans Perrault la fit frissonner. Il y avait donc un secret?... Or, quand une femme, petite ou grande, est en face d'un secret à découvrir, elle ne songe plus à autre chose.

Plusieurs dames de la ville qui venaient voir leurs filles au parloir firent demander Lucette les dimanches qui suivirent. Comme madame de Broie, elles se rappelaient sa maman. Elles lui témoignaient une sympathie affectueuse, dans laquelle semblait entrer un peu de pitié :

— Pauvre petite !

Ce mot revenait toujours, et, tout en la plaignant, on l'interrogeait.

— Son père lui faisait-il autrefois de fréquentes visites à Paris? Était-il bon pour elle? Avait-elle été bien reçue à Varoille? Ah! elle n'y était pas encore allée?... Il l'avait laissée en route?..

Les dames s'entre-regardaient, chuchotaient.

Un jour que, tout en croquant avec ses com-

pagnes les gâteaux que plusieurs mamans avaient apportés, Lucette prêtait l'oreille aux conversations environnantes, dont elle avait compris qu'elle était l'objet :

— Il ne pourra cependant la laisser ici toute sa vie, dit à demi-voix une madame d'Orbigny.

— Soyez certaine, reprit madame de Trézé, la même qui avait fait autrefois le mariage de M. d'Armançon, soyez certaine qu'il ne lui sacrifiera jamais... ce que vous savez. Mon mari, qui va encore le relancer de temps en temps, mon mari, son ami le plus intime, a épuisé toutes les remontrances.

— Quelle indignité ! Quelle aberration !... murmura-t-on en chœur.

— Eh ! mon Dieu ! dit une vieille dame à l'œil vif, au franc-parler bourguignon, vous vous récriez comme si la chose était bien rare. Il existe tant de dominations du même genre dans ce pays-ci, et partout en province, je suppose ! Moi, je suis indulgente envers les hommes. La nature, voyez-vous, les a faits polygames. Pour la plupart d'entre d'eux, il ne peut être question de fidélité à une seule. Ils changent jusqu'au jour où le hasard leur fait rencontrer,... quand ils la ren-

contrent,... la femme qui représente à leur gré un harem tout entier : à celle-là ils s'arrêtent et le diable sait pourquoi...

— Mais que ce soit une pareille créature !

— Bah ! elle est jeune et jolie, dit-on. La Jeannette de mon neveu des Groiries n'est ni l'une ni l'autre, et elle le domine tout de même.

— Par quel sortilège ces maritornes prennent-elles un empire que n'aurait aucune de nous, la meilleure, la plus accomplie, la plus charmante ?

— Comptez-vous la flatterie pour rien ? Et puis, avec elles, on n'a pas à se gêner.

— Chut ! je crois que les petites filles écoutent, dit madame d'Orbigny.

— Elles ne comprendraient pas, répliqua tranquillement la douairière.

Certes, de pareilles conversations dans un parloir de couvent étaient étranges et déplacées; qui osera nier cependant que les enfants en entendent souvent de semblables, sous prétexte qu'ils sont occupés à jouer ou que les propos des grandes personnes restent du grec pour eux ? ce qui n'empêche pas qu'un mot, sans signification précise d'ailleurs, ne s'inscrive dans leur mémoire en traits de feu et que, comme le fit Lucette ce soir-là,

ils n'interrogent, une fois seuls, le dictionnaire, cet oracle embrouillé, insuffisant, qui complique la difficulté plutôt qu'il ne l'éclaire. Lucette chercha le mot *polygame*, qu'elle avait retenu non sans peine et vit : «homme marié à plusieurs femmes», puis *harem :* « réunion des femmes chez un musulman », puis *maritorne :* « servante, fille mal tournée, laide et malpropre. Elle n'en fut pas mieux instruite, mais s'obstina néanmoins à fouiller ces obscurités, pressentant qu'elle était aux prises avec un malheur qui passait son intelligence. Il était d'autant plus affreux, et prenait les proportions d'un cauchemar. Son père eût pu l'en délivrer, mais elle n'osait lui faire de questions. D'ailleurs M. d'Armançon ne lui en laissait pas le temps. Il venait un quart d'heure de loin en loin, il lui demandait d'un air distrait si elle commençait à s'habituer, sans même attendre sa réponse. Elle lui en voulait, elle le craignait, et, malgré tout, son cœur endolori débordait de tendresse pour ce père négligent.

Les mois se passèrent, le jour de la distribution des prix arriva; Lucette n'avait mérité aucune mention honorable et s'en souciait peu. L'idée que son père allait enfin l'emmener, qu'elle vivrait deux mois auprès de lui la rendait

folle de joie. A peine entendit-elle le sermon de la supérieure qui lui disait :

— Les débuts ont été médiocres, mais j'espère que vous nous reviendrez avec de bonnes résolutions, mon enfant.

Elle répondit coup sur coup :

— Oui, ma mère !... Oui, ma mère !... — prononçant pour la première fois ce nom de mère, qu'elle ne lui avait jamais donné qu'avec répugnance, pressée d'en finir, de sauter dans ce dog-cart attelé de deux bais vigoureux, qui, après chaque visite, avait emporté son père loin d'elle, et qui aujourd'hui allait l'enlever à son tour.

Les roues sonnèrent sur le mauvais pavé de la ville, puis firent trembler un pont et enfin abordèrent de mauvais chemins tout en montées et en descentes, qu'encadrait un paysage accidenté. C'étaient de jolies vallées étroites, au fond desquelles bondissaient des ruisseaux torrentueux, des collines boisées à la base, un peu nues au sommet, et, alternativement, des bruyères, des friches, de petits étangs mélancoliques, des coulées bien vertes. Rien de grandiose assurément, mais beaucoup de variété.

— Comme la campagne sent bon ! s'écriait Lucette.

Et son teint s'animait, sa physionomie redevenait gaie. Tout en retenant la fougue des deux trotteurs, M. d'Armançon lui nommait tel village, tel château, telle roche escarpée ; plus d'une fois le domestique assis derrière eux descendit pour cueillir au bord du fossé une fleur inconnue dont « la petite demoiselle » avait envie. Ne plus apercevoir les grands murs du couvent qui l'étouffaient depuis des mois et filer ainsi à travers champs ! Lucette ne pensait qu'à ce plaisir. Les mots fâcheux qu'elle avait surpris et retenus s'effaçaient de sa mémoire, ses terreurs s'enfuyaient comme de noires chauves-souris devant le soleil. Non, un si joli chemin ne pouvait mener au château de Barbe-Bleue.

V

Varoille est sur l'extrême limite du Morvan et de l'Auxois. A mesure qu'on s'en approche, la plaine s'élargit: les prairies, plus grasses, se déroulent jusqu'aux blancs coteaux qui ferment l'horizon. Le sol, en partie calcaire, en partie argilo-granitique, est fertile d'un côté, maigre et ingrat de l'autre. Les routes, poudrées de mica, déploient à travers la campagne leur ruban à paillettes; les grosses pierres qui servent de clôture aux champs portent des incrustations serrées de coquillages fossiles. Le dog-cart traversa de grands bois, puis un village, où M. d'Armançon distribua les bonjours avec sa bonhomie accoutumée. « Il n'était point fier », les paysans se plaisaient à le

dire. Sur un banc, devant une maison plus propre que les autres, une femme au visage fatigué, horriblement maigre, enveloppée d'un châle, malgré la chaleur, était assise, un journal à la main. Elle leva la tête, et son regard, d'une expression singulière assez désagréable, s'arrêta sur Lucette, tandis que M. d'Armançon la saluait.

— Voilà, dit la petite fille, une paysanne qui a l'air d'une dame.

— Parce qu'elle lit?... répondit son père. Ce n'est pas une paysanne, en effet; elle a reçu de l'instruction, elle a voyagé. On la nomme mademoiselle Arnet.

— Elle est bien laide, elle a l'air grognon! fit observer Lucette.

— Oh! je crois qu'elle s'en prend à tout le monde d'avoir mal conduit sa barque. Son père était régisseur chez le mien et l'a volé de son mieux.

De génération en génération, un intendant quelconque volait apparemment le seigneur de Varoille.

On atteignit enfin le château, qui, comme beaucoup de choses en ce monde, perdait à être vu de près. A distance, les deux tours et le gros donjon carré qui restent du XIIe siècle, dessinent une

majestueuse silhouette, mais tout cela tombe en ruines; depuis longtemps il n'y a d'habitable qu'un corps de logis sans caractère qui jadis fit partie des communs; l'eau s'est tarie dans les fossés, la cour ressemble presque à une cour de ferme, tant elle est mal tenue, tant les animaux de toute sorte y prennent leurs ébats; en revanche, les écuries, le chenil, les caves, anciens souterrains de la vieille *maison-forte*, attestent que les chevaux, la meute et les vins de grands crus sont mieux logés que les chrétiens au château de Varoille. Devant la grille ouverte, un homme en sabots, à figure pointue de belette, le bonnet à la main, l'air sournois et l'échine courbée, demanda mielleusement si la petite demoiselle n'était pas atiguée.

— Tout va bien ici?.. lui cria M. d'Armançon, qui regardait autour de lui d'un air d'impatience.

Il sourit en s'inclinant plus bas encore. Sur le seuil parut alors la fameuse Forgeotte, tenant par la main un bambin joufflu, hâlé, aux cheveux en broussaille, qui lui échappa pour aller se jeter dans les jambes de M. d'Armançon. L'ex-sabotière avait perdu quelque chose de la désinvolture svelte et sauvage qui naguère, dans son cadre sous la feuillée, lui donnait l'air d'une nymphe

des bois; le bien-être et l'oisiveté avaient produit leur effet. Elle était devenue un peu grasse, son teint moins brun avait l'éclat d'une pêche mûrissante ; une robe d'indienne claire dessinait les richesses épanouies de son corsage, les manches en étaient relevées sur des bras à fossettes ; elle ne portait pas de coiffe, et sa belle chevelure impudiquement découverte scandalisait plus que tout le reste les gens du village; se montrer nu-tête c'était vraiment le fait d'une fille perdue. N'importe, cette Vénus villageoise et l'Amour effronté, mutin, haut en couleur, qui l'escortait, eussent à eux deux inspiré le pinceau de Rubens.

En affectant de ne pas remarquer son sourire de bienvenue, et avec une certaine exagération de brusquerie, M. d'Armançon lui enjoignit de conduire dans sa chambre mademoiselle Lucette, mais il ne résista pas à l'assaut que lui livrait l'enfant pressé de fouiller dans ses poches; il le saisit, l'éleva des deux bras au-dessus de sa tête, puis le mangea de caresses. Le gamin riait aux éclats.

— Qu'est-ce que c'est que ce petit garçon? demanda Lucette étonnée.

— Un filleul à moi qui n'a pas de famille et que je laisse pousser ici comme une mauvaise herbe.

— Il est gentil, dit-elle.

En guise de remerciement, le filleul de son père lui tendit une petite bouche pareille à un bouton de rose. Elle se baissa pour l'embrasser.

— Comment s'appelle-t-il?

— Tony, répondit l'enfant.

— Laisse donc mademoiselle tranquille, dit la Forgeotte.

Elle emmena Lucette d'un air si doux, si patelin, que la petite fille charmée lui trouva l'air d'une belle chatte aux yeux d'or.

— Vous habiterez la chambre de votre défunte mère, reprit son guide obséquieux. Personne n'y a couché depuis qu'elle est morte.

Lucette se sentit pénétrée d'une sorte de respect craintif; il lui semblait que quelque chose de sa mère était resté là et l'attendait; en même temps l'idée de la mort s'associait inséparablement pour elle à cette grande chambre triste, tendue de verdure ancienne, où, parmi des feuillages fabuleux, voletaient des oiseaux gigantesques. Le lit, très large et capitonné, s'enfonçait dans la sombre profondeur des rideaux qui tombaient d'un baldaquin à panaches rongés par les mites. Une toilette de dentelle un peu jaunie, autrefois envoyée de Paris et supportant un néces-

saire d'argent, un piano droit, une petite bibliothèque également moderne, qui renfermait quelques ouvrages de choix, formaient la plus curieuse opposition avec le reste du mobilier composé de vieilleries dépareillées. Les murs étaient si épais que chaque embrasure de fenêtre pouvait cacher quelqu'un. Lucette en fit l'observation :

— Quelle grande chambre ! s'écria-t-elle. J'aurai peur là-dedans.

— Oh ! Mademoiselle, vous êtes entourée de monde ici. Pierrette, la lingère, couchera dans le cabinet à côté.

— Mon Dieu ! qu'elle est donc aimable,... la jolie demoiselle ! dit en descendant Claudine à M. d'Armançon d'un air d'admiration naïve.

Lucette retrouva son père dans *la salle*, — on avait fermé le salon comme inutile après la mort de madame d'Armançon; cette salle remplaçait tout à elle seule. Démesurément haute, avec de lourdes solives fléchissantes, soutenues par des sirènes vermoulues, et une cheminée colossale, où pouvait flamber à l'aise la moitié d'un arbre, elle était décorée de peintures à fresque en jaune foncé sur jaune pâle, qui représentaient des chasses et des pastorales. Une magnifique horloge

Louis XIV marquait à l'un des bouts certaine heure immuable; elle avait pour pendant très indigne un coucou agissant et bruyant dans son étui de merisier. Si le vestibule était décoré de trophées de pipes, d'armes, de cravaches et de coiffures variées, depuis le chapeau de paille de la moisson jusqu'au bonnet fourré et à la toque de chasse, la salle avait pour ornements quelques têtes de cerf poudreuses, force oiseaux empaillés, chouettes et animaux de proie. On y respirait ordinairement un parfum de tabagie, avec des émanations d'étable quand les fermiers étaient venus se plaindre ou payer... et boire un coup, dans les deux cas. La table, le meuble important, une longue table en chêne sculpté noirci par les siècles, et qui avait incrusté dans le carreau ses quatre pieds massifs, était le plus souvent chargée de bouteilles. Tandis que M. d'Armançon s'y réconfortait, Lucette, qui avait refusé de manger, étant trop excitée pour avoir faim, trottait comme une souris à travers la grande pièce. Vraiment! c'était là un château!.. Elle comparait avec le petit salon si bien rangé de sa grand'mère. Cette immensité lui imposait. Elle s'arrêtait pour caresser, craintive, deux ou trois chiens qui dormaient allongés, en ronflant de l'air de familiers habi-

tués à leurs aises ; elle restait en contemplation devant les peintures. Un vieux tableau au-dessus d'une porte la retint longtemps, le nez en l'air : paysage bleu, chevaux roses, arbres de carton, biche empaillée, mise aux abois par une meute immobile... Deux dames empanachées, brandissant des épées nues et des flèches plus grandes qu'elles, suivaient sur des haquenées qui avaient à la queue et aux oreilles des rosettes de taffetas cerise.

Lucette demanda le nom de ces dames-là, sans que son père, qui parlait à Claudine, parût l'entendre.

— Et ceci, commença-t-elle, en désignant un portrait, c'est, bien sûr...

M. d'Armançon se retourna :

— C'est moi, dit-il, moi, tout jeune, à trois ans.

— Tiens ! répliqua innocemment Lucette, j'avais cru reconnaître le petit garçon,... votre filleul, vous savez ?...

Un silence se fit.

— Elle aura de la malice, dit ensuite Claudine à son frère ; c'est une enfant qui doit faire attention à tout. Son père n'aimera pas ça.

— Son père n'aime que les garçons, repartit

Forgeot. Je parie qu'il a cent fois regretté qu'elle n'en soit pas un, ou que plutôt...

Il y avait entre le frère et la sœur des sous-entendus qui restaient toujours inachevés, des insinuations comprises à demi-mot.

— Elle ne paraît pas forte, reprit Claudine.

— Elle a *chetite* mine, ajouta Forgeot. Et il se peut bien qu'elle ne supporte pas l'air de chez nous mieux que ne l'a fait sa mère.

La servante maîtresse lui lança un coup d'œil presque inquiet.

— Nous la soignerons, se hâta-t-elle de dire.

VI

Six mois plus tard, madame de Trézé, qui avait repris ses quartiers d'hiver à Paris, racontait des choses fâcheuses, sinon inattendues, à M. de Montmerle :

— Tout va mal pour la pauvre petite d'Armançon; elle ne retournera pas au couvent, son père la garde auprès de lui et cette résolution a été précédée de scènes déplorables. Je le sais par une lingère de Varoille qui est entrée à mon service après avoir été chassée pour s'être mise trop ouvertement du parti de Lucette. Il paraît que cette affreuse gouvernante persécute l'enfant, qui a, d'ailleurs, bec et ongles,... un vrai démon, à sa manière,... on l'a exaspérée. Son père se montre

quelquefois d'une brutalité !... Les colères d'un alcoolique ressemblent à de la démence, et vous devinez d'ici le travail souterrain de cette espèce, la Forgeotte,... ses insinuations perfides, ses mensonges. La belle éducation que cela fera ! M. d'Armançon se contente pour sa fille des leçons d'une ancienne institutrice qui habite le village, une libre penseuse, me dit le curé. Aucune surveillance en somme. Elle est tombée une fois dans l'étang qui se trouve au bas de la terrasse. C'est miracle qu'un paysan soit survenu pour la repêcher. Il lui arrivera malheur à la fin. Personne ne la garde. A plusieurs reprises, j'ai insisté pour qu'elle vînt passer la journée avec mes filles, ses compagnes aux Ursulines. On a toujours refusé sous quelque bon prétexte. C'est un parti pris de la séparer du monde. On craint qu'elle ne parle, je suppose... Vous devriez intervenir, cher monsieur, vous qui représentez sa famille maternelle.

— Hélas ! j'ai essayé déjà, dit M. de Montmerle ; le résultat de mes observations a été une brouille presque complète avec Robert. Il prend de travers tout ce que je me hasarde à lui écrire, et la dernière fois, il a répondu sur un tel ton que je ne puis, pour le moment du moins, tenter de nouvelles démarches. Il est le maître après tout,...

maître absolu de sa fille. Pourquoi cette puissance paternelle, sans bornes, est-elle donnée à des êtres indignes de l'exercer ?

— Oui, dit madame de Trézé, oubliant qu'elle s'était jadis portée garant des vertus de famille prêtes à éclore chez le fiancé de mademoiselle Delisle, oui, le contrat de mariage peut encore mettre à l'abri la fortune future des enfants, mais,... quelle inconséquence !... une direction tout autrement grave reste livrée sans contrôle à des mains reconnues incapables de gouverner les simples intérêts matériels. La loi n'en fait pas d'autres ! reprit-elle en laissant éclater un esprit de révolte bien féminin contre le code... Avez-vous quelquefois des nouvelles de votre petite cousine?

— Au commencement des vacances, elle m'écrivait, elle paraissait assez contente. On lui permettait de courir à son gré de côté et d'autre, comme un cheval échappé. Les enfants aiment cela, surtout les enfants élevés sous cloche dans une grande ville, mais un moment vient peut-être où eux-mêmes s'aperçoivent que, sous prétexte d'indulgence et de liberté, on les néglige. Tout à coup je n'ai plus reçu de réponse à mes lettres; sans doute son père les intercepte. Que ne don-

nerais-je pas cependant pour savoir en détail tout ce qui s'est passé !

— Moi, je ne puis rien vous dire, sauf que M. le curé a rattrapé la petite dans le bois du Crot une fois qu'elle se sauvait, voulant, criait-elle, retourner à Paris. La Forgeotte l'avait frappée... Elle pleurait de colère et d'orgueil blessé plutôt que de peur. Le curé lui fit une morale, après quoi il la ramena au château et obtint pour elle le pardon de son père, qui, même, tança vertement devant témoins cette Claudine. Voilà tout ce que j'ai recueilli, avec les propos de Pierrette la lingère... Ceux-là sont peut-être exagérés après tout. Comment se fier aux domestiques ?.. aux domestiques congédiés ?..

La vérité entrevue à travers les discours de madame de Trézé, la vérité, que M. de Montmerle eût si fort désiré connaître à fond, se révélera naturellement au lecteur.

Un soir que M. d'Armançon, après souper, s'était attardé à boire tout seul dans la salle, ce qui lui arrivait quelquefois, Claudine Forgeot était entrée à pas de chatte, l'air contristé, ses paupières, qu'elle baissait hypocritement, rougies par les larmes. Elle s'était avancée jusqu'à la table sans que son maître la vît, et, s'étant assurée

du coin de l'œil qu'il arrivait au degré d'excitation où il ne faisait pas bon l'irriter, elle avait imploré timidement la permission de dire un mot.

— Que signifient ces simagrées? demanda non sans rudesse M. d'Armançon, qui prenait volontiers sa revanche d'une sujétion très réelle par des affectations de brusquerie qu'on lui faisait payer ensuite.

— Je viens dire à Monsieur que je ne peux rester plus longtemps à son service, répondit la fine mouche entre deux soupirs étouffés. Michelin, lui, restera; il est nécessaire ici; mais moi je serai facilement remplacée... Non, Monsieur, rien ne me fera revenir là-dessus... Je ne veux point être cause...

Elle n'acheva pas, leva son tablier jusqu'à ses yeux et, tombant assise sur le coin d'une chaise, se mit à sangloter.

— Claudine! s'écria M. d'Armançon en se levant avec fracas. Qu'arrive-t-il? Tu perds la tête! Jamais je ne te permettrai de partir, jamais...

— Si fait, Monsieur, une pauvre fille comme moi ne doit pas être un sujet de brouilleries entre le père et la fille. Mademoiselle ne peut plus me souffrir. Elle est la maîtresse. Je m'en vas...

— Mademoiselle s'est permis?.. Il n'y a de maître ici que moi, entends-tu ? Et pourquoi ne te souffrirait-elle pas?.. Avez-vous eu encore maille à partir ensemble?..

— Oh ! ça se renouvelle tous les jours. J'ai beau y mettre du mien, Mademoiselle prétend que je rapporte contre elle, que je la fais gronder, que je suis toujours en travers de son chemin quand elle veut vous voir,.. elle n'écoute rien de ce que je lui commande de votre part. Aujourd'hui, pour une défense qu'il fallait absolument lui faire, elle s'est mise à m'injurier, elle criait :— On me l'avait bien dit que vous étiez une coquine !.. et que vous étiez cause que papa m'enfermait au couvent !.. et que vous le flattiez ! et que vous me feriez la vie dure ! et que Varoille était devenu, grâce à vous, le château de Barbe-Bleue !

— Elle a dit cela ! s'écria M. d'Armançon en fermant le poing d'un geste furieux.

— Oui, Monsieur, et je ne peux pas supporter d'être traitée de cette façon... vous comprenez?.. J'aime mieux partir. Il est tout naturel que Monsieur donne raison à sa fille,... même ça se doit... Ça ne me fera jamais oublier les bontés de Monsieur.

— Elle a dit cela ! répétait M. d'Armançon, le

visage en feu, avec un bégaiement d'ivresse commençante, augmentée par la colère.

Il s'élança hors de la salle et monta quatre à quatre l'escalier, poursuivi par les supplications de Claudine. Il alla droit à la chambre de Lucette, cette chambre de sa femme où, le plus possible, d'ordinaire, il évitait d'entrer. L'enfant était en train de se déshabiller avec l'aide de Pierrette.

— Sortez ! dit-il impérieusement à cette dernière.

Puis, saisissant sa fille par son petit bras nu, qu'il meurtrit dans cette étreinte de fer.

— Qu'est-ce qui a calomnié Claudine?.. Qu'est-ce qui vous a montée contre elle?.. s'écria-t-il avec une expression si sauvage, que Lucette, pâle comme la mort, se jeta éperdument à genoux en gémissant :

— Ne me touchez pas,... je vous en prie,... ne me touchez pas !..

— Parlerez-vous?.. reprit M. d'Armançon avec la même violence.

La Forgeotte attendait, satisfaite, debout derrière la porte.

— Oui, je vous dirai tout, papa, je vous dirai tout, mais lâchez-moi...

255538

C'était vrai;.. on ne l'avait pas trompée;... ce père impitoyable était bien Barbe-Bleue.

La figure cachée entre ses mains, elle raconta ce que lui disait au couvent sa voisine de classe, Pauline, et les propos tombés de la bouche de madame de Broie, de madame d'Orbigny, de madame de Trézé. Elle les avait oubliés longtemps, et puis ils lui étaient revenus, elle ne savait comment, dans un moment de colère. Pourquoi aussi Claudine lui défendait-elle de descendre dire bonsoir à son papa?.. Elle les empêchait toujours d'être ensemble... Pourquoi?

— Ah! c'est au couvent, rugissait M. d'Armançon, c'est au couvent qu'on vous apprend tout cela! Eh bien! vous n'y retournerez plus.

Naguère, cette déclaration eût comblé de joie Lucette; mais de la façon dont marchaient les choses, elle y vit, au contraire, une sorte de menace nouvelle.

— Vous resterez ici, ajouta-t-il, et vous obéirez... Une fois pour toutes, je vous le dis, la personne que vous avez offensée a droit aux égards de tous. Tant que je vivrai, Claudine sera respectée; je prendrai les torts à son égard comme des torts envers moi-même... Ah! c'est là ce qu'on vous apprend au couvent! Je ne suis pas fâché de le sa-

voir... Commencez par lui demander pardon.

— Non ! dit Lucette, qui retrouva soudain son énergie et son obstination.

Il leva la main sur elle; il l'aurait brisée; mais Claudine se précipita entre eux, couvrant Lucette de son corps, et se donnant ainsi le mérite de la générosité.

La pauvre enfant fut en disgrâce jusqu'à ce qu'elle eût cédé. Son père ne semblait pas se rappeler qu'elle existât; personne ne lui parlait, sauf Tony, qui, étant d'humeur familière et caressante, venait, quand elle pleurait, lui essuyer les yeux et lui offrir, en guise de consolation, tous les joujoux rustiques fabriqués par Forgeot. Il l'adorait parce qu'elle s'entendait à l'amuser et que, depuis son arrivée, il avait une camarade; parce qu'elle était patiente et douce, lui témoignant des complaisances de petite maman qui ne lui coûtaient pas, car cette poupée vivante l'amusait, elle aussi, et elle avait cru voir d'ailleurs que son père lui en savait gré. Or, tout gâté qu'il fût, le filleul de M. d'Armançon n'était pas habitué à la douceur. Dine, comme il appelait sa mère, qu'il ne connaissait pas en cette qualité, le rudoyait à tout propos, par grossièreté naturelle; la tendresse de son parrain était aussi fort capricieuse, entremê-

lée de bourrades que le bambin recevait avec une insouciance dont M. d'Armançon lui savait gré. A la bonne heure! Celui-là était un Bourguignon de race. On reconnaissait un certain Robert au même âge. Tony se moquait de tout, pourvu qu'on lâchât la bride à son humeur turbulente et à sa gourmandise. Il était très drôle, en somme, et, de son côté, Lucette l'aima, ni plus ni moins qu'un petit animal favori joueur et câlin, jusqu'au moment où la plus terrible des maladies s'empara d'elle, une maladie qui semblerait devoir attendre l'heure de l'amour dont elle est l'envers inséparable, et qui cependant accompagne parfois nos premières affections.

Quand la jalousie vient aux enfants, son résultat est une précocité douloureuse, une intensité de sensations toute morbide qui flétrit leurs joies, tue leur gaieté, pervertit leur caractère. Les premiers symptômes en parurent chez Lucette au cours de la semaine mémorable où, avant de s'humilier, la haine dans le cœur, elle tint ferme contre un ordre quotidiennement renouvelé de demander pardon à la Forgeotte. Son père ne l'embrassait plus jamais; il avait, pensait-elle, l'air de la détester; et pourtant elle le voyait prendre sur ses genoux ce petit étranger, cet in-

trus, qui, sans y avoir aucun droit, était de la maison. Elle le voyait, lorsqu'il partait à cheval, emporter en croupe le marmot, qui poussait des cris de joie folle. Elle observait que le regard de son père, si dur en se posant sur elle, pouvait briller et s'attendrir aussitôt qu'il rencontrait la joyeuse petite figure de Tony. Combien de fois, quand celui-ci s'approchait seulement de l'ingrat qui aurait dû être tout à elle et qui préférait à son propre sang un filleul sorti on ne savait d'où, s'enfuit-elle au plus profond des allées du parc pour se jeter dans un fourré où nul ne pût la voir, et mordre à belles dents la mousse qui étouffait ses sanglots! Si le petit Tony osait la relancer, elle le repoussait avec humeur; des idées de représailles, de vengeance et de cruauté venaient l'épouvanter elle-même; et la blessure intérieure à laquelle d'ailleurs elle eût été incapable de donner son vrai nom s'envenimait toujours. Elle perdit l'appétit, le sommeil; elle maigrit, elle devint laide, laide comme la méfiance, comme le soupçon... Hélas! les jaloux prennent toujours le plus mauvais chemin pour regagner leurs avantages : de ses accès de sombre tristesse on conclut qu'elle était boudeuse; de ses explosions de désespoir, qu'elle était colère. La Forgeotte, appuyée sur un

premier triomphe, eut des raisons plausibles pour la dénoncer tous les jours. C'était désormais une guerre ouverte entre elle et son père; il fallait absolument la rompre, disait celui-ci. Et il usait pour cela de tous les moyens que lui suggéraient son humeur ou des conseils malveillants. A la fin, le changement physique de Lucette l'effraya néanmoins. Il fit venir le médecin qui, ne voyant que fièvres intermittentes, — elles sévissaient dans le pays, — bourra la petite fille de quinine. Peut-être, après tout, cette enfant s'ennuyait-elle. Il fallait l'occuper. L'oisiveté ne lui valait rien. Elle errait du matin au soir sous les ombrages mal tenus qu'on appelait le parc, telle qu'un animal blessé qui cherche la solitude, en savourant l'impression d'être la plus malheureuse et la plus méchante des créatures.

Cet état ne pouvait se prolonger, et cependant la résolution de M. d'Armançon était fermement prise de ne plus renvoyer sa fille au couvent, où des bavardages de femmes lui avaient fait pressentir ce qu'elle devait ignorer. Les rancunes, les animosités, les volontés plus ou moins extravagantes devenaient, dans ce cerveau détraqué par une intempérance habituelle, autant de manies, d'idées fixes. Mais comment concilier l'éducation

de Lucette et son séjour permanent à Varoille, où les Forgeot n'eussent point toléré la présence d'une institutrice? Dans une heure de bon sens, M. d'Armançon s'avisa que mademoiselle Arnet, cette savante, pourrait être de quelque secours, et, sans prévenir sa fille, il l'emmena un matin chez la singulière personne que le curé qualifiait de libre penseuse. Ce n'était, de fait, qu'une déshéritée, aigrie par les injustices du sort, et qui, mécontente de la vie, était du même coup en querelle avec la société, avec la Providence.

Elle avait tiré un mauvais numéro à la grande loterie d'ici-bas. Maladive dès son enfance, les soins d'une mère lui avaient manqué; son père n'éprouvait pour elle qu'une pitié méprisante, qui s'était un instant toutefois changée en admiration lorsqu'à l'école on lui avait signalé les aptitudes extraordinaires de cette débile créature. Le père Arnet, âpre au gain sous toutes ses formes, ne souffrait pas qu'un coin de sol, quel qu'il fût, restât improductif, mais il était capable de sacrifices bien entendus pour arriver à une exploitation quelconque. Ce système qu'il appliquait à ses champs, il l'appliqua de même à sa fille. Un nouveau genre de culture, l'instruction de Cons-

tance, absorba une partie des écus que la rumeur publique l'accusait d'avoir grappillés dans ses fonctions de régisseur; bon placement, puisque l'oisillon chétif pouvait devenir, à ce régime, une poule aux œufs d'or. Mais chacun des écus en question avait été reproché d'avance à la future institutrice. On lui fit durement sentir qu'il s'agissait de rendre au centuple ce qu'elle avait coûté. Munie enfin des brevets qui devaient la conduire à la fortune, transformée en « demoiselle », répudiée comme telle par tous ceux qui étaient restés à leur place pendant qu'elle gravissait les degrés de l'échelle sociale, Constance Arnet prit son vol à travers le monde.

L'argent était son moindre souci, elle sema d'abord celui qu'elle gagnait sans trop compter; cette fille de fourmis économes avait l'imprévoyance d'une cigale, la main facilement ouverte, des goûts aventureux. Déjà le père Arnet se plaignait de ne pas rentrer dans ses fonds assez vite. Pour le satisfaire, elle donna un coup de collier désespéré, quitte à tomber au bout de la course; elle suivit une opulente famille russe dans des climats où sa santé se perdit. Alors, on lui fit poliment comprendre que le devoir de toute institutrice accomplie est d'abord de se bien porter.

On la congédia, et aprés quelles amertumes! Mademoiselle Arnet avait rencontré autour d'elle cette glaciale indifférence, cette réserve systématique, cette ingratitude à peine voilée, cette politesse pleine de dédains qui sont souvent réservées aux prétendus inférieurs et que ceux-ci n'oublient ni ne pardonnent. C'était son lot d'être isolée au milieu des grands comme au milieu des petits, jalousée par ceux-ci, traitée de haut par ceux-là, toujours incomprise, et, comme telle, ridicule.

Des déceptions d'un autre ordre étaient venues se joindre aux froissements de son orgueil. Jeune et ardente, elle avait eu son roman, ainsi que toutes les femmes; un drame, dont elle seule devait être le témoin et la victime, s'était joué dans les profondeurs de ce cœur ulcéré, où il semblait qu'un germe de tendresse, lent à fleurir, violemment anéanti par le choc brutal des intérêts les plus sordides, fût désormais incapable de renaître. Dix années auparavant, brisée de corps et d'âme, épave d'un naufrage, elle était enfin revenue sous le toit paternel, ne pouvant plus gagner son pain. On fit un accueil cruel à cette maladroite. Ne pas réussir est la pire de toutes les fautes. Le village tout entier, qui l'avait vue partir avec envie, se moqua lorsqu'elle rentra bredouille. Les fables, les

calomnies allèrent leur train. Une curiosité malveillante fut le seul sentiment qu'elle rencontra. Le vieil Arnet ne lui pardonnait pas l'écroulement de ses châteaux en Espagne; paralytique, il se faisait servir jour et nuit, la tenait dans la plus dure dépendance, tout en l'accusant d'avoir gaspillé sa dot. Les besoins d'un esprit cultivé lui devinrent un sujet de souffrance auquel personne, autour d'elle, ne pouvait accorder la moindre compassion. Incomprise plus que jamais et plus que jamais dépendante, Constance cherchait un refuge contre les malédictions de son père et la risée des voisins dans le mépris profond de tout ce qu'elle avait connu et de tout ce qui lui restait, dans un mutisme farouche. Elle défiait le ciel de l'accabler davantage, et, en attendant que la mort, depuis longtemps commencée pour elle, lui donnât la paix d'un sommeil sans fin, — l'unique bien auquel son pessimisme voulût croire encore, — elle se consolait de ses maux par le spectacle des malheurs du prochain.

— Tout, en ce monde, est mauvais, se disait-elle. Il n'y a que des imbéciles et des méchants, des bourreaux et des dupes.

Quelle surprise fut la sienne quand M. d'Armançon, qui jamais ne lui avait adressé un mot,

lui qui parlait en passant au dernier des journaliers de l'endroit, vint la prier de donner des leçons à sa fille, qu'il désirait garder auprès de lui !

— Je sais, lui dit-il, que vous possédez des diplômes et que vous avez au moins commencé une éducation....

Elle alla chercher et lui présenta en silence les certificats les plus flatteurs. Ceux qui l'avaient abreuvée de dégoûts s'étaient décidés néanmoins à lui rendre justice au moment des adieux.

— Bon ! vous en savez plus qu'il n'est nécessaire. Je ne tiens pas à ce que ma fille soit une pédante. Qu'elle apprenne l'indispensable. On vous l'amènera tous les jours, et vous fixerez le prix.

C'était une distraction, une ressource inespérée, une réhabilitation aux yeux du troupeau stupide qui ne la croyait bonne à rien, puisqu'elle était revenue sans le sou. Elle accepta, et depuis lors Lucette passa ses matinées chez elle, sombre et distraite en face de ce professeur peu sympathique, qui, n'obtenant rien de son intelligence ni de sa bonne volonté, lui donnait invariablement des notes détestables, lesquelles avaient au logis une punition pour suite.

Si mademoiselle Arnet eût été moins confite dans sa misanthropie, elle aurait cherché avec

ménagement la cause des mauvaises dispositions de cette nouvelle élève; mais l'espèce de sollicitude quasi maternelle dont elle avait peut-être été capable autrefois s'était éteinte sous trop de souffles desséchants, et il ne semblait pas réservé à un sujet ingrat tel que Lucette de l'arracher au pur égoïsme. Elle se dit amèrement qu'une fois de plus sa destinée lui donnait à moissonner des chardons et des orties, sans se douter qu'une passion tout autrement douloureuse que ses propres souffrances, devenues chroniques pour ainsi dire et depuis longtemps refroidies, une passion aiguë aux dents cruelles, la jalousie doublée de haine, rongeait ce cœur enfantin. L'affection exaltée que Lucette portait à son père, malgré tout, en était la source. Elle s'endormait sur le souvenir irrité du baiser donné au petit Tony, un baiser qui, comme tous les autres, aurait dû être pour elle. Au milieu de son sommeil elle criait d'une voix déchirante :

— Non, papa n'aime pas les petites filles !

Elle pensait en s'éveillant :

— Si ce garçon n'était pas là, il m'aimerait davantage ! Restera-t-il donc toujours, ce maudit filleul?..

Elle en arrivait à ne plus pouvoir supporter que

Tony la touchât, s'approchât d'elle seulement, et, comme s'il l'eût fait exprès, le pauvre innocent était toujours cousu à ses jupes, guettant le moment où elle descendait de sa chambre, la suivant du matin au soir dans tous les coins, sans plus s'apercevoir qu'il était à charge que ne s'en aperçoit le chien qu'on renvoie en le battant et qui revient jouer, avec un entrain redoublé, prêt à lécher la main qui l'a frappé.

— Ne s'en ira-t-il jamais? pensait Lucette. Ne finira-t-il jamais de me nuire, d'accaparer l'affection et les caresses de papa?

Elle oubliait désormais d'en vouloir à la Forgeotte. Toutes les violences de son tempérament à demi créole, où le système nerveux prédominait outre mesure, se manifestant à cette époque tourmentée de sa vie par des tics convulsifs, des goûts bizarres pour certaines substances qui n'avaient rien d'alimentaire, et d'autres perversions morbides, toutes ses rancunes exaspérées se tournaient contre Tony. Comment un jour en vint-elle à songer :

— Il peut mourir. Bonne-maman, que j'aimais tant, est bien morte! Et lui, je le déteste... Les enfants meurent... Il n'y a pas d'âge pour mourir?

Cette pensée une fois entrée dans son cerveau,

elle se mit sans relâche, malgré elle, à souhaiter la mort de Tony : quand il aurait disparu, lui qui était plus joli, plus gai, plus aimable qu'elle, lui qui plaisait à tout le monde, son père cesserait de faire des comparaisons, il faudrait qu'il se contentât d'une petite fille, il finirait par la gâter, faute de mieux, comme il gâtait Tony. Mais, avant de mourir, on était malade. Et ce petit monstre se portait si bien !

VII

Par un orageux après-midi, elle était sur la terrasse plantée de vieux tilleuls, assise à l'ombre, et roulant dans sa tête enfiévrée des pensées qui avaient pour digne accompagnement le fracas lointain de la foudre et le passage sinistre des éclairs entre les nuages couleur de plomb. De grandes ombres effleuraient, rapides et frissonnantes, l'eau noire d'un étang que dominait cette terrasse, débris somptueux de l'ancien château. Du temps de la gloire de Varoille, l'aspect de ces fortes assises de pierre couronnées d'ombrages d'où l'on découvrait l'immense miroir clair et uni, régulièrement encadré, avait dû être presque royal. Aujourd'hui, la pièce d'eau ressemblait en

partie à un marécage, tant sur un vaste espace elle était voilée de joncs et d'herbes flottantes. Des allées humides et moussues y conduisaient; il n'y avait plus d'admirable, dans leur mélancolie profonde, que les bois étagés sur la colline qui bordait l'autre rive. Leur verdure ondoyante et veloutée prenait en ce moment des reflets métalliques. Sous l'influence de l'orage, Lucette sentait sa méchanceté croître comme celle des cousins bourdonnants autour d'elle et qui la piquaient à l'envi.

Tout à coup, elle entendit des claquements de fouet mêlés aux gazouillements d'une petite voix fraîche à l'extrémité de la terrasse, puis son nom fut jeté au vent sur tous les tons de l'impatience et de la prière. Elle ne bougea pas du banc de gazon où elle s'était blottie parmi les branches.

— Lucette ! répéta Tony.

Il la cherchait de droite et de gauche avec persistance, croyant à un jeu de cache-cache, écartant le feuillage pour la surprendre et criant lorsqu'une ronce égratignait au passage ses mollets rebondis qui sortaient d'un tablier blanc tout taché de jus de fraises.

Elle retint sa respiration dans le désir qu'elle avait de rester inaperçue.

Mais Tony, comme son parrain, voulait bien ce qu'il voulait. Il ne se découragea pas. Une exclamation ravie et prolongée révéla qu'enfin il l'avait trouvée. Tout à coup, il courut sur elle, dans un transport d'allégresse qui ne fut point partagé. Elle le repoussa rudement, se leva et descendit, pour lui échapper, l'escalier de pierre grise qui conduisait à l'étang. Le fâcheux tint bon. Il la suivit, non sans glisser plus d'une fois sur les marches rompues :

— Tu sais bien qu'on m'a défendu d'aller par là! répétait-il derrière elle comme pour la rappeler.

Ses petits pieds trouvèrent la descente laborieuse; en l'achevant avec un soupir de satisfaction, il essuya du coin de son tablier la sueur qui mouillait sa toison emmêlée de brins de paille comme un nid de corneille. Lucette était assise sur l'herbe, tout près de l'étang :

— Toi encore! dit-elle avec humeur, lorsqu'il s'installa triomphant à ses côtés.

Mais déjà l'attention de l'enfant était prise par de grandes araignées aquatiques qui nageaient, le long du bord, dans une position renversée, en charriant une bulle d'air pareille à un globe d'argent. D'autres, se dressant à la surface, faisaient

des tours d'acrobates dont Tony riait aux éclats, et ce n'était pas seulement les araignées : les dytiques se livraient à la chasse, les grenouilles plongeaient effarouchées, les demoiselles aux ailes diaphanes, au long corselet, venaient se poser sur les nénuphars somnolents, et dans le silence rendu plus profond par l'intermittence du tonnerre, on entendait sauter un poisson, dont la culbute dessinait un grand cercle au large. Couché à plat ventre, Tony contemplait cet intéressant spectacle avec des oh! des ah! d'admiration, en jasant sur ses découvertes. De plus en plus, son corps s'avançait au-dessus de l'eau; ses mains se tendaient pour saisir la quenouille d'un roseau qu'il avait demandée vainement; à peine tenait-il au rivage herbu en y enfonçant ses petits genoux. Fut-ce un démon qui parla tout bas à l'oreille de la malheureuse enfant, tandis qu'elle le regardait et constatait le danger?...

— S'il tombait, ce serait fini...personne ne le verrait plus, j'en serais à jamais délivrée!

De là au crime il n'y avait que l'épaisseur d'un cheveu. Jamais elle ne sut au juste si elle avait poussé Tony, mais elle eut certes plus que la tentation, elle eut la volonté de le pousser. Un clapotement se produisit, couvert par un épouvan-

table coup de tonnerre. La meurtrière crut que Dieu la foudroyait. Un paquet blanc s'éleva deux fois à la surface de l'eau, qui était profonde, deux petits bras s'agitèrent désespérément, elle rencontra le regard effaré de deux yeux innocents qui ne l'accusaient pas, qui n'avaient rien vu, rien compris... La conscience de ce qu'elle avait fait s'empara d'elle comme si elle sortait du plus affreux cauchemar. Avec un cri strident, un cri de folle : « Au secours ! » elle s'élança, oubliant qu'elle ne savait pas nager, plongea, reparut, sentit ses jambes prises dans des liens visqueux qui l'enchaînaient, mais elle avait empoigné la blouse de Tony...

— Au secours ! répéta-t-elle une dernière fois, déjà suffoquée par la vase.

Le hasard voulut que le jardinier passât au moment même, fuyant l'averse. Avec un gros juron, il se mit à l'eau, repêcha les deux petits corps enlacés. Un seul des enfants avait perdu connaissance : Tony, qui était resté sous l'eau plus longtemps, ne respirait plus. Quand son ennemie le vit couché dans l'herbe, blanc de cette même blancheur qu'elle se rappelait avoir baisée sur les joues froides de bonne-maman, sa menotte crispée, qui retenait encore quelques feuilles de saule

auxquelles il avait voulu se rattraper, retombant lourde comme du marbre à ses côtés, elle cria : « Je l'ai tué! » Je l'ai tué! Puis à son tour, elle s'évanouit.

— Je l'ai tué! fut le cri de son délire, un cri qu'aucun de ceux qui la soignaient ne prit au sérieux.

Quand elle revint à elle longtemps après, sa victime ressuscitée escaladait le pied du lit :

— Tu as donc été bien malade, ma pauvre Lucette, pour avoir voulu me repêcher? Je ne le ferai plus, va!.. Je ne me pencherai plus sur l'eau!..

Et M. d'Armançon, qui la soutenait dans ses bras, tandis que le docteur lui faisait avaler un cordial, répondit au mot : « Pardon! » faiblement balbutié :

— C'est vrai, tu as eu tort d'aller du côté de l'étang et de l'y entraîner... N'importe, tu t'es conduite comme une brave fille en t'exposant pour lui...

L'émotion l'étranglait. Lucette s'en aperçut, mais elle ne songea pas à se demander si c'était à cause d'elle ou à cause de Tony. Sa jalousie était restée au fond de l'eau. Ce mot du pauvre petit : — Tu as voulu me repêcher, — avait eu raison

une fois pour toutes, de ses mauvais sentiments ; il était allé droit à son cœur, ce gage d'inconsciente miséricorde, pour le régénérer en le brisant. Elle saisit les mains de l'enfant, elle les baisa, elle pleura, et il lui semblait que ces larmes qui ne finissaient pas de couler lavaient tout ce qu'il y avait de pervers en elle, ne laissant rien qu'un besoin d'expier qui, à partir de cette heure décisive, ne la quitta plus et fit d'elle une autre créature...

VIII

L'année suivante, quand M. de Montmerle, bravant l'accueil douteux de son cousin Robert, vint s'assurer par lui-même de la situation de Lucette à Varoille, situation qu'on lui avait dit être si pénible, presque intolérable, il fut surpris de trouver que tout marchait au mieux. Lucette ne ressemblait plus ni à l'enfant gâtée qu'il avait connue ni à la jeune furie dont madame de Trézé lui avait raconté les prouesses. C'était une petite personne délicate et mince qui, ses longues boucles d'autrefois relevées derrière la tête en un nœud sévère, la taille un peu pliée par une croissance trop hâtive, la physionomie pensive et comme voilée, traversait les phases mystérieuses

de l'âge ingrat sans que l'on pût deviner si elle serait finalement laide ou jolie. Au moral, elle ne parut à M. de Montmerle que trop parfaite; il eût voulu des confidences, quelques plaintes peut-être, et à ses questions insidieuses elle ne répondait pas un mot qui pût laisser croire qu'elle fût mécontente ni qu'elle désirât rien. Fort intrigué de ce changement, le vieux créole faisait subir aux uns et aux autres, pour en avoir l'explication, de discrets interrogatoires, mais en vain; tout ce qu'il apprit fut que le caractère de Lucette s'était modifié par miracle. Son père se vantait de l'avoir matée; mademoiselle Arnet parlait de ses progrès avec une vivacité qui prouvait qu'après avoir fait le serment téméraire de ne plus s'intéresser à rien ni à personne au monde, elle était tout près d'y manquer :

— Je ne prévoyais pas d'abord, il faut l'avouer, de si bons résultats, disait-elle de son air revêche légèrement adouci. Elle a bien profité de mes leçons.

De son côté, le curé mettait la transformation obtenue sur le compte du catéchisme. Il préparait Lucette à la première communion. Comment ne se serait-elle pas amendée? Tandis que le docteur Berthot s'obstinait pour sa part à croire

que la crise qu'a vait subie l'enfant avant de recouvrer cet heureux équilibre avait été purement physique :

— Nous l'en avons tirée, disait-il en se frottant les mains ; à cet âge, les caprices, les colères, les boutades nerveuses se guérissent par un bon régime, du fer et de l'exercice.

Ainsi chacun voulait avoir contribué à ce qui n'était en réalité qu'une affaire entre Lucette et sa propre conscience. Le mal lui était apparu tentateur, irrésistible, elle s'était sentie criminelle l'espace d'une seconde pour concevoir aussitôt après l'effroi, l'horreur d'elle-même. Ainsi qu'il arrive si souvent, la vengeance avait sans transition cédé la place au repentir, qui désormais l'aidait à se vaincre mieux que ne l'eussent fait toutes les admonestations d'autrui. Et comme Dieu était bon ! Dieu qui lui avait pardonné par la bouche de sa victime et mieux que pardonné !.. Dieu qui avait permis que cette victime sauvée ignorât,... ne pût se douter jamais !

— Mais, alla dire M. de Montmerle au curé, admettez-vous que Lucette conserve réellement quelque respect pour un père qui ne se respecte pas lui-même, qui boit, qui tempête, qui donne le spectacle d'une vie déréglée?..

— Monsieur, dit le curé, celui qui jugera ces choses met un bandeau sur les yeux des enfants. Mademoiselle Lucette prend pour les accès d'une maladie inquiétante tous les affreux symptômes de l'ivresse ; son ambition est de soigner son père, de le guérir, et personne autant qu'elle peut-être n'en serait capable. Nous parlons souvent ensemble de cette prétendue maladie. Je ne la désabuse pas. Se trompe-t-elle, en somme? Au point où il est, M. d'Armançon me semble à peine responsable. L'homme peut s'arrêter sans doute sur une mauvaise pente, les occasions lui sont données pour cela, mais s'il n'en profite point, s'il laisse passer le moment, s'il s'abandonne lui-même, s'il franchit la limite qui sépare le péché de l'endurcissement bestial, c'en est fait. Pour moi, M. d'Armançon est un fou, et je ne vois pas de mal à ce que sa folie demeure sacrée aux yeux de son enfant.

— Soit ! mais la prédilection de cette innocente pour le petit drôle que vous savez... peut-on tolérer cela?.. Elle s'occupe de lui autant que s'il était son frère tout de bon. L'autre jour, je l'ai surprise, le croiriez-vous? qui très patiemment lui apprenait ses lettres. C'est scandaleux !

— C'est divin ! riposta le curé. Inclinons-nous

devant les choses qui nous passent. Ne savez-vous point ce que dit le Seigneur : « Mes pensées ne sont pas vos pensées, mes voies ne sont pas vos voies, car de même que les cieux sont plus hauts que la terre, mes voies sont plus hautes que les vôtres, mes pensées sont plus hautes que vos pensées? » Laïssons faire la Providence, Monsieur ; elle est autrement savante, autrement ingénieuse que nous, et elle se sert parfois de la main d'un enfant pour rétablir l'ordre dans un chaos que toute la sagesse de ce monde ne saurait pas débrouiller.

M. de Montmerle, qui représentait la sagesse de ce monde, hocha la tête, peu convaincu, mais mademoiselle Arnet eut l'occasion d'éprouver pour elle-même la vérité profonde des paroles du curé. Lucette, débarrassée de son propre égoïsme qui l'avait empêchée de penser à d'autres souffrances que les siennes, s'aperçut très vite, avec la perspicacité que donne l'expérience, que cette vieille fille désagréable n'était ainsi que parce qu'un malheur quelconque l'avait rendue méchante. Elle connaissait ce genre de méchanceté douloureuse, elle en eut pitié. Sa compassion se manifesta par des ménagements de toute sorte, de menus égards, de timides attentions auxquelles, malgré elle, mademoiselle Arnet fut sensible. La

Saint-Constant, par exemple, était la fête de l'institutrice, mais cette fête, on ne la lui avait jamais souhaitée. Quand elle vit son élève entrer avec un bouquet gigantesque pour lequel avaient été dépouillés les parterres de Varoille, assez mal garnis de fleurs automnales, l'ombre d'un sourire passa sur sa bouche et en effaça le pli maussade, sans que son remerciement eût beaucoup de grâce néanmoins,... elle était si peu habituée à remercier!

— Malheureusement, dit-elle, les parfums me donnent la migraine. Je ne pourrai garder votre beau bouquet.

Lucette eut l'air déconcerté.

— Alors il ne vous fait pas plaisir?

— Si, vraiment, il me fait plaisir, plus que vous ne pensez, car c'est le premier que je reçois.

— Est-ce possible?... Personne ne vous...

Elle s'arrêta, mais mademoiselle Arnet avait compris apparemment.

— Non, dit-elle avec un nouveau sourire, très amer celui-là. Personne ne m'a jamais aimée. Au fait, pourquoi m'aimerait-on?.. Je ne suis pas aimable.

— Moi, je vous aime, dit Lucette avec chaleur, en s'enhardissant jusqu'à l'embrasser.

Le front ridé de mademoiselle Arnet se déroba

presque à cette caresse insolite, mais une sorte de tressaillement réprimé avertit Lucette que son baiser avait « fait plaisir » plus encore que ses fleurs.

— Je vous aime, insista-t-elle, pour tout le mal que je vous ai donné, moi qui méritais si peu...

— Mon Dieu, que dites-vous? interrompit Constance, embarrassée autant qu'émue par ces effusions, vous êtes bonne, mon enfant, meilleure que moi, je suppose, — ajouta-t-elle tout bas.

— Ah! s'écria dans un élan de franchise et d'humilité la petite fille devenue rouge jusqu'à la racine des cheveux, si vous saviez ce que je suis,... si vous pouviez deviner!... Je vous tromperais, Mademoiselle, en vous laissant croire que je suis bonne. Seulement, je tâche de le devenir, reprit-elle au bout d'un instant.

— Et de quoi vous accusez-vous si fort, pauvre mignonne? demanda mademoiselle Arnet en riant d'un rire moqueur, curieux, attendri à la fois.

Elle était toute surprise elle-même de ce qu'elle ressentait de doux et de jeune pour ainsi dire.

Mais Lucette ne consentit pas à s'expliquer davantage. Ouvrant son livre, elle le lui remit comme pour la prier de passer aux leçons, et mademoiselle Arnet fit preuve de tact : elle

évita de la questionner ce jour-là ni jamais. Ce ne fut que trois ans plus tard, — quand des liens de sympathie réelle se furent noués entre ces deux natures ombrageuses et profondes, que Lucette, un beau soir, spontanément encore, comme si elle eût compris que le seul moyen de témoigner sa gratitude était dans une confiance absolue, et aussi peut-être parce que les jeunes cœurs ont à un moment donné l'irrésistible besoin de s'ouvrir, de se livrer, — ce fut trois ans après que Lucette, presque sortie de l'enfance, raconta en détail à Constance Arnet, devenue son amie, certain épisode tragique et déjà lointain qui avait été le grand événement de sa vie. En l'écoutant, l'œil aride de l'institutrice se mouilla plusieurs fois. Elle essaya, lorsque le récit fut achevé, de répondre quelque chose, sans rien trouver d'abord. Ses lèvres frémissaient, refusant de la servir :

— Lucette, dit-elle enfin, vous me donnez un grand exemple; pour vous, l'épreuve a été autrement sévère et redoutable que pour la plupart d'entre nous; elle est venue vous trouver trop tôt, à l'âge où l'on n'est pas armée contre de telles souffrances, et vous l'avez bravement subie. Si votre esprit s'est égaré un instant, votre volonté n'a ja-

mais été coupable, croyez-moi, mon enfant. Vous ne saviez plus ce que vous faisiez quand vous avez essayé de faire le mal, mais que d'angoisses cette minute de démence laisse deviner!... Pauvre, pauvre enfant! Moi qui me plaignais! moi qui haïssais! moi qui ne savais pas pardonner!

La sincérité, l'abandon sont contagieux. Nous répondons tous volontiers par une confession à l'aveu qui vient nous chercher. Ce fut ainsi que mademoiselle Arnet s'accusa :

— Hélas! oui, reprit-elle, je me suis longtemps punie, torturée, en fermant mon âme à la bonté. J'ai aggravé comme à plaisir mon sort fâcheux, qu'aurait pu rendre tolérable la résignation, un dévouement sincère aux devoirs qui me restaient. Il nous en reste toujours, et à tous, des devoirs. Vous êtes venue me le rappeler, cher ange, et quel bien vous m'avez fait!...

— On dirait vraiment que vous m'admirez! s'écria la jeune fille stupéfaite. Parce que je suis venue à bout de sentiments détestables que rien ne motivait? Car n'était-ce pas un premier tort, un tort très grand, que de croire mon père capable de préférer tout de bon un étranger à sa fille, et de prendre mal cette bonne action qu'il accomplit à l'égard de Tony?

— Mais ce Tony, dit en hésitant mademoiselle Arnet, qui, comme tout le voisinage, était au courant des motifs de la prétendue bonne action, ce Tony vaut-il quelque chose?

— S'il vaut quelque chose! s'écria Lucette indignée. Il m'adore; et il est si intelligent!.. Je lui apprends tout ce que vous m'enseignez. Il saisit du premier coup les explications. Cela enchante papa naturellement.

— C'est afin de lui plaire que vous prenez tant de peine pour son filleul?

— C'est aussi par intérêt pour Tony. J'ai tant à réparer envers lui sans qu'il le sache! Et je lui dois beaucoup. Je lui dois d'avoir une conscience, ajouta Lucette avec une gravité qui n'était pas de ses treize ans.

Mademoiselle Arnet lui prit la main qu'elle serra longtemps entre les siennes, comme pour s'imprégner de la générosité, de la vaillance, de la candeur qui avaient permis à cette enfant de ne comprendre, de ne voir que ce qu'il fallait pour bien agir, sans une arrière-pensée ni un soupçon.

— Ainsi maintenant vous êtes heureuse, chère petite? vous êtes heureuse?

Lucette baissa la tête; si elle pouvait garder un secret, elle ne savait pas mentir.

— Il y a quelqu'un chez nous, dit-elle lentement, qui ne m'aime pas et qui me nuit chaque fois que l'occasion s'en présente. Mon père dit que c'est du reste une personne sûre, une personne dévouée, quoique... Enfin il tient à elle. Je la supporte de mon mieux. Seulement j'aurais voulu devenir utile peu à peu dans la maison, apprendre à diriger notre intérieur, comme faisait sans doute maman. Elle ne l'a pas voulu et mon père m'a interdit de m'occuper de rien. Ce jour-là il s'est mis en colère au point d'avoir ensuite un accès de goutte. Les contrariétés lui font beaucoup de mal. Je n'y reviendrai plus. Après tout, je n'entends rien au ménage, je ne suis encore qu'une petite fille; c'est assez d'être votre élève et à mon tour l'institutrice de Tony.

— Qu'est-ce que votre père compte faire de ce garçon?

— Je ne sais... Je crois bien qu'il restera toujours avec nous.

— Toujours?.. Mais quand il grandira, quand il sera un homme?

— Tony un homme! dit Lucette en riant.

— Si votre père venait à mourir...

— Oh! ne supposez jamais cela! s'écria-t-elle.

De grosses larmes arrêtèrent brusquement son accès de gaieté.

— Quand vous serez mariée enfin?.. poursuivit mademoiselle Arnet.

Et Lucette de rire de plus belle.

— Moi mariée?... Quelles idées singulières vous avez aujourd'hui, Mademoiselle!

— J'ai l'idée que vous êtes un petit ange, Lucette.

— Je viens pourtant de vous raconter des choses qui devraient me faire prendre pour un monstre!

— Non, je n'en ai pas tiré cette conséquence. La preuve... Écoutez, je n'ai personne en ce monde à qui me donner, ce qui est le plus grand des malheurs pour une femme. Voulez-vous que je sois à vous, mon enfant, moi et ce que je sais et ce que je possède, aujourd'hui et pour toute la vie?

Elle parlait solennellement, comme si elle se fût donnée corps et âme en effet. Lucette se jeta dans ses bras; ce fut une longue étreinte maternelle d'un côté, filiale de l'autre.

Le pacte conclu, mademoiselle Arnet n'eut plus qu'un rêve : parer Lucette de tout ce qui n'avait pu lui servir à elle-même, créer en sa personne la femme heureuse, accomplie, parfaite, idéale, qu'aurait voulu être autrefois une certaine Constance Arnet étrangement ambitieuse. La destinée

avait eu un but en lui inspirant dans sa jeunesse ce furieux désir d'apprendre, en la condamnant ensuite à laisser tant de trésors acquis sans emploi, en la ramenant malgré elle au fond de ce village perdu où une tâche si intéressante l'attendait. Pour être d'accord là-dessus avec le curé, il suffisait de changer la destinée en Providence. Mademoiselle Arnet ne disputa pas sur les mots, et, à quelque temps de là, Lucette eut la joie de réconcilier ses deux amis, sa chère institutrice et le digne prêtre. L'affection qu'ils lui portaient l'un et l'autre les rapprocha. Ils s'entendirent pour son bien. Le curé reconnut qu'il avait nourri des préventions peu justifiées contre la prétendue libre penseuse, qui était une femme du plus réel mérite. Mademoiselle Arnet déclara qu'elle s'était privée d'une précieuse ressource en évitant plusieurs années de suite la société d'un homme aussi éclairé, un homme supérieur, à sa manière, et de bonne foi, bien que trop récalcitrant sur le grave sujet du développement illimité de l'instruction chez les femmes.

— Avouez que, si vous étiez restée aux champs plutôt que de poursuivre la science et l'inconnu à travers le monde, vous auriez eu moins de soucis, disait le curé, dans les disputes, parfaitement

amicales d'ailleurs, qu'il avait maintenant avec sa paroissienne reconquise.

— Et que serait devenue, en ce cas, l'éducation de Lucette? ripostait avec feu mademoiselle Arnet.

— Vous avez raison, répliquait le curé revenant à ses moutons, Dieu fait bien ce qu'il fait.

Et l'influence de Lucette aidant, la révoltée d'autrefois pouvait répondre : *Amen*.

IX

Le monde cependant poursuivait le cours de ses jugements sommaires autant que superficiels. Dans les châteaux voisins de Varoille, on parlait beaucoup de la situation choquante que ce malheureux d'Armançon, décidément abruti, perdu, faisait à sa fille, devenue grande, et si bizarrement élevée qu'elle ne trouverait qu'à grand'peine un mari. Première difficulté, on ne la connaissait pas; c'était une séquestration en règle. Seuls, les Trézé avaient conservé quelques relations avec M. d'Armançon ; seuls, ils se glissaient quelquefois dans le repaire de cet ours, les hommes de la famille du moins : le baron, qui gardait de l'amitié pour un vieux camarade de plaisirs,

et son fils, qui, Parisien de goût et d'habitudes, passait cependant chaque année deux ou trois mois d'automne sous le toit paternel pour *se refaire*, disait-il. S'ennuyant vite loin du cercle et du boulevard, il poussait son cheval jusqu'à Varoille par désœuvrement. Sans avoir pour les grandes chasses à courre la passion sincère et véhémente que témoignaient ses aïeux, émules des d'Armançon sous ce rapport, le lancer d'un cerf ou d'un sanglier le distrayait à l'occasion ; il aimait alors en causer avec ce veneur émérite, l'ex-beau Robert, un original qui avait, disait-il, « de la couleur, du cachet », et qui, l'ayant vu naître, ne songeant pas à se gêner avec lui, l'accueillait mieux que tout autre intrus. Fernand de Trézé savait flatter son faible, il le mettait sur le chapitre de ses prouesses d'autrefois, et le louvetier en retraite ressassait d'abondance des souvenirs cent fois racontés, tout en fumant la grosse pipe que Claudine Forgeot allumait entre ses lèvres avant de la lui offrir.

Toujours appétissante, cette Forgeotte ; seulement le Rubens était devenu Jordaens; la santé, l'embonpoint débordaient, et, au coin de l'œil sournois, de la narine retroussée, du sourire patelin, une expression de ruse triomphante avait

plus que jamais élu domicile. A ce visiteur-là elle ne faisait pas grise mine, au contraire ; les jolis garçons la trouvaient indulgente, et son goût personnel était peut-être pour quelque chose dans la prédilection que le châtelain de Varoille témoignait à Fernand. Il est vrai que celui-ci ripostait aux récits de chasse par des histoires de femmes, des historiettes parisiennes qui avaient le don de chatouiller encore M. d'Armançon et de le faire éclater d'un gros rire à demi moqueur. Il riait du petit appétit des mauvais sujets de la nouvelle génération, lui qui avait eu l'estomac plus exigeant et plus robuste ; il en riait comme un soudard habitué aux lippées colossales pourrait rire d'un menu de petit-maître savouré à fines bouchées dans un restaurant de dimensions modernes.

— Ces freluquets d'aujourd'hui ne sont rien moins que solides, disait-il ensuite à la Forgeotte, mais je ne leur refuse pas d'être amusants... Et puis, soupirait-il en fixant sur sa jambe goutteuse un regard morose, ils sont jeunes !

Et la Forgeotte de répondre ce que, depuis le temps des *Joyeuses Commères*, les favorites de cette sorte ont répondu à tous les Falstaff affligés de vieillir :

— Ce qui n'empêche qu'on t'aime autrement qu'on n'aimerait aucun de ces morveux-là.

Falstaff payait de pareilles réponses du prix d'une mante ou d'une cotte ; son émule bourguignon n'était pas quitte à si bon compte. D'année en année, ce qui lui restait de terres se transformait en argent mignon qui passait furtivement entre les mains de Claudine Forgeot, habile à faire valoir les intérêts du « petit ». Pour ce petit-là, sans cesse mis en avant, il volait sa fille, et Lucette, ignorante de cette spoliation quotidienne, persistait dans un rôle de dupe, prodiguant tout ce qu'il y avait de meilleur en elle à celui qui, sans le savoir, lui faisait du tort.

Ce père indigne en était parfois touché jusque dans les replis obscurs de sa conscience engourdie. Il eût voulu lui dire : — C'est trop !

Quant à la Forgeotte, elle était tantôt reconnaissante et fière, prête à baiser les mains de celle qui faisait de son fils un clerc, l'égal des petits messieurs les mieux éduqués, tantôt haineuse, irritée de ce qu'elle appelait alors une façon de lui prendre Tony. Ce gamin la méprisait déjà, n'avait rien à lui dire. Toute son amitié se tournait vers la demoiselle. Celle-ci se vengeait à sa manière ; elle le prenait, l'accaparait, elle l'exci-

terait contre eux un jour ou l'autre, si elle savait jamais...

— Eh ! qui te dit qu'elle ne sache pas déjà ? répliquait Michelin Forgeot, incapable de croire à la générosité de personne, encore moins à la pureté d'une pensée de vierge ; c'est bien malin, les jeunes filles, et cette diablesse d'Arnet, qui ne nous aime guère, a dû lui ouvrir les yeux depuis longtemps. Ce n'est pas pour rien qu'elles sont ensemble comme les deux doigts de la main, va ! Il y a quelque chose là-dessous, quelque complot.

Pendant ce temps, Lucette, éprise de son œuvre, car c'était elle qui avait créé cette intelligence ouverte, ce bon petit cœur, cette mémoire déjà bien meublée, toute cette personnalité enfantine pleine de promesses, comme un arbuste dru et vivace au mois de mai, Lucette, maîtresse depuis longtemps de sa jalousie, sereine et contente d'elle-même, se faisait appeler *petite mère* par le jeune Tony.

Il fallait qu'elle aimât : la tendresse qu'elle avait donnée d'abord tout entière à son père, cette tendresse, refoulée peu à peu par la crainte, se reportait sur celui-là. On les rencontrait ensemble, chevauchant de grand matin, le long des chemins creux mouillés de rosée, elle, sur sa jument du bon type morvandeau, alezane

de couleur, courte et râblée de formes, lui, montant quelque vieux cheval de chasse réformé. On les entendait *se crier* gaiement le muguet ou les champignons dans les bois, selon la saison. Ils étaient inséparables. Les paysans souriaient, chuchotaient. A quoi pensait donc la demoiselle ?.. Dame, le petit était de son sang !.. Mais ce n'était pas une raison...

M. Fernand de Trézé, pour sa part, quand il constata cette inconvenance, en fut suffoqué. C'était le comble aux excentricités du vieux d'Armançon que de permettre pareille chose, de l'exiger peut-être... Cela passait la mesure. Longtemps Fernand de Trézé s'était fort peu soucié de la façon d'agir, de l'existence seulement d'une Lucette qui, rendue sauvage par l'isolement, s'enfuyait ou se cachait aussitôt que survenaient des visites. Il fut stupéfait de l'apparition de cette belle personne qui, un jour, à l'improviste, l'accueillit sur le seuil de Varoille en lui disant que son père, absent depuis le matin, regretterait de ne s'être pas trouvé au logis pour le recevoir, et lui demanda d'une voix très douce s'il n'y avait aucun message dont elle pût se charger pour lui.

— Est-il possible que je parle à mademoiselle

Lucienne d'Armançon ? dit le jeune homme d'un air de doute.

— Moi, répondit-elle en riant, je suis bien sûre de parler à M. Fernand de Trézé. Il n'a pas extraordinairement changé depuis l'année dernière.

— Permettez-moi de vous faire observer que l'année dernière vous êtes restée invisible ou à peu près...

Il sourit,... un souvenir comique lui traversait l'esprit, un souvenir que Lucette devina, car elle devint aussitôt très rouge, ce qui l'embellit. Elle était un peu trop pâle d'ordinaire, d'une pâleur créole, l'héritage maternel.

— La dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous bien regarder, vous aviez quatorze ans, si je ne me trompe. De quatorze à seize ans, certaines jeunes filles se transforment absolument.

— Oui, dit Lucette, j'ai beaucoup grandi tout à coup...

— Oh ! ce n'est pas cela, dit le jeune homme, l'enveloppant de la tête aux pieds d'un regard d'admiration indiscrète.

Certains hommes sont incapables d'admirer une femme honnêtement.

Il la trouvait charmante, toute fagotée qu'elle fût, si bien faite sous une robe de percale que

n'eussent pas voulu porter les femmes de chambre de sa mère, svelte, élancée, avec ce long cou bistré à la nuque sous le poids des lourdes tresses qui entouraient, contrairement à tous les décrets de la mode, une tête petite et bien attachée, éclairée par des yeux incomparables où le jais étincelait dans la nacre vive sous l'épais rideau des cils noirs, un regard plein de langueurs et de flammes involontaires, allumé au soleil des tropiques. Les traits manquaient de régularité, mais ils se modelaient pour ainsi dire sur la pensée ou l'émotion du moment, avec une mobilité qui renouvelait sans cesse la séduction de cette étrange et variable physionomie. Ce fut une observation que M. de Trézé eut lieu de faire un peu plus tard en causant avec elle, car, au repos, l'expression du visage lui avait paru sérieuse, réfléchie, presque mélancolique.

— Quand j'ai dit tout à l'heure que la dernière fois vous étiez restée à peu près invisible, Mademoiselle, poursuivit-il, prenant plaisir à l'embarrasser, c'est que je n'ai en réalité aperçu de votre personne qu'une robe extrêmement courte et deux... bottines qui se balançaient dans l'air au-dessus de ma tête, tenez, à l'extrémité de cette allée là-bas, tandis que M. votre père me reconduisait.

Lucette rougit de honte en songeant que ce que M. de Trézé appelait une robe courte devait être en réalité une paire de jambes ; puis elle rougit de dépit en se rappelant les grosses bottines poudreuses qui ne pouvaient donner de son pied une idée favorable; dans un troisième accès de rougeur, il entra quelque confusion de ce dépit inavouable et une certaine colère aussi de l'embarras où la mettait un propos si léger.

Fernand, qui n'avait parlé que pour faire monter cette jolie pourpre à ses joues, la regardait plus que jamais d'un œil d'expert, ravi d'avoir trouvé une perle dans la plus grossière des coquilles d'huître. Tout à coup elle prit le parti de rire : un rire fin et sonore à la fois, d'une qualité rare, lui aussi!

— Je me rappelle, dit-elle en secouant son trouble qu'elle jugeait ridicule ; notre cabinet de travail était dans un arbre, cet été-là. Tony grimpait très haut, comme un écureuil, pour apprendre sa leçon, moi je m'arrêtais à la fourche pour la lui faire réciter. Voilà un des grands changements qui se sont produits, Monsieur ; je ne monte plus aux arbres, veuillez le croire.

— Tony? qu'est-ce que Tony? demanda le jeune Trézé.

— Mon Dieu ! c'est Tony, répondit-elle riant toujours, mon élève, mon camarade. Le voici... Viens donc, Tony, que je te présente à Monsieur.

Un garçon en blouse de toile grise, serrée à la taille par une ceinture de gymnastique, qui traversait la cour comme une flèche au moment même, s'arrêta, passa machinalement la main sur ses cheveux ébouriffés et vint souhaiter un bonjour hardi à l'étranger, qui répondit par le plus hautain des signes de tête.

— Comme tu as chaud ! dit Lucienne. Entre te reposer un peu. Ne vous plairait-il pas, Monsieur, ajouta-t-elle, s'étant par une précaution de pudeur instinctive assuré la présence de ce garde du corps, ne vous plairait-il pas d'attendre mon père ?..

— J'allais vous le demander, Mademoiselle, répliqua le jeune homme qui, avec empressement, la suivit dans la maison.

Elle lui en fit les honneurs avec cette distinction qui ne s'acquiert pas, parce qu'elle n'est qu'une simplicité exquise. La glace fut vite rompue, grâce à l'habitude du monde que Fernand possédait autant que personne. Le nom de M. de Montmerle servit de trait d'union. Fernand

donna gaiement à Lucette des nouvelles de sa *da*, dont la laine était devenue grise, et qui parlait de « Mamselle » comme si elle la voyait tous les jours. Une photographie envoyée par Lucette n'avait plus de tête; elle avait été mangée de baisers.

— Il vous faudra revenir à Paris un jour, disait Fernand.

— Pauvre *da !* je serais si contente de la revoir ! reprenait Lucette.

— Oh ! vous aurez bien d'autres intérêts que votre *da*. Je suppose que vous aimez le monde, comme toutes les jeunes filles...

Et, se mettant à sa portée, il fit passer sous ses yeux les fêtes, les théâtres, tout ce qui du Paris expurgé à l'usage des jeunes personnes, avait chance de l'amuser. Fernand excellait dans ce genre de bavardage anodin, quoique ce ne fût pas le ton ordinaire de sa conversation; il l'avait cultivé à l'usage de ses sœurs.

Tandis que Lucette l'écoutait, curieuse, animée, toute fière d'être traitée en dame pour la première fois de sa vie, Tony, attentif à sa manière, se permettait quelques grimaces espiègles derrière cette fleur des pois d'élégance parisienne qui lui faisait l'effet d'une caricature, ignorant qu'il était du bel air. Un coup d'œil désapproba-

teur ayant réprimé ses velléités de moquerie, il alla prendre un livre, se pelotonna dans l'âtre vide auprès de Fricot, le doyen de la meute, toujours assoupi à cette place, et eut bientôt perdu le fil d'un entretien qui, pour lui, était du grec, quoique Lucette parût y trouver tant de plaisir. Quelque chose de très différent de la coquetterie, malgré la similitude des apparences, le genre d'innocente excitation qui accompagne l'attrait de la jeunesse pour la jeunesse, l'étonnement de plaire et la piquante saveur d'une chose nouvelle, accélérait le sang dans les veines de Lucette, lui donnait la sensation de courir la première aventure de sa vie.

— Tiens!.. tiens!.. se dit à elle-même la Forgeotte en passant son minois madré dans l'entrebâillement de la porte, qu'elle referma sans que personne l'eût entendue.

M. d'Armançon rentra au moment où Fernand ne se souvenait plus guère d'être resté pour l'attendre. Il commença par gronder Lucette, qui n'avait pas offert à son hôte les rafraîchissements d'usage. Quant à lui, il s'était abondamment rafraîchi déjà chez un de ses fermiers, avec lequel il avait été causer d'affaires d'une façon quelque peu incohérente, à en juger par son état actuel.

Il est vrai qu'il avait pris ensuite le coup de l'étrier à La Combe, où il venait de faire halte, ce qui ne l'empêcha pas de réclamer, parce qu'il fallait que Fernand y goûtât, une bouteille de ce fameux meursault qui dormait dans la cave depuis le sacre de Charles X. Il était bu depuis longtemps, ce meursault historique, mais la Forgeotte apportait quand même en triomphe, cachée dans un petit panier, la bouteille revêtue de toiles d'araignées, et M. d'Armançon de dire invariablement :

— Maintenant, ménageons ce qui reste.

Fernand remarqua que Lucette reprenait sa mine grave pour enlever le vin précieux, qui menaçait d'être tari jusqu'à la dernière goutte, bien qu'il eût refusé d'aider à le boire. Il remarqua aussi que, tout en ayant soin de s'effacer d'une façon respectueuse et presque craintive, elle imposait à son père, que celui-ci se contraignait devant elle, retenait ses grosses plaisanteries et ses jurons.

— Quelle tenue excellente ! quelle maturité précoce ! pensait-il en retournant aux Bordes ; il y a chez cette enfant je ne sais quoi de digne et de réservé qui étonne. Son mari pourra compter sur elle dans les circonstances sérieuses de la

vie... Le mari de mademoiselle d'Armançon!..

— Pourquoi pas ? reprit-il tout haut, en retenant son cheval, qui venait de buter contre un caillou, car il avait lâché la bride. — Pourquoi pas? On me presse de me marier. Eh bien ! j'aurais là une femme qui, à dix-sept ans, mérite, pour l'attitude et la raison, de servir d'exemple à tant de vieilles folles dont Paris fourmille. Un naturel parfait, et avec cela l'air d'une jeune matrone au besoin. Voilà qui est rare, disons introuvable, partout ailleurs qu'à Varoille.

Il pensait à sa propre mère, qui avait transformé en cheveux jaunes ses premiers cheveux blancs, qui se défendait avec désespoir contre les années. Jamais il n'avait pu lui accorder cette vénération qu'une mère inspire à tous, dans la jeunesse même, quand elle consent à n'être belle que pour son fils. Et le grand nombre des filles à marier qui avaient jusque-là défilé sous ses yeux ressemblaient plus ou moins à cette mère frivole et fringante. Il était las d'un type uniforme qui, extérieurement, à vingt ans ou à quarante, se rapprochait beaucoup de celui des femmes que l'on n'épouse point, — les femmes qu'il connaissait le mieux par parenthèse. — Ce n'était vraiment pas la peine de changer.

— Et nous appelons ça pourtant les femmes bien élevées ! reprenait-il en s'arrêtant pour allumer un cigare. Parlez-moi, en fait d'éducation, de celle que l'on reçoit entre un vieil ivrogne et une Dulcinée en sabots, dans un pays où la lecture est un art de luxe. Je ne vois d'incorrect, de terriblement incorrect, que la présence de ce polisson... Mais il suffira de lui ouvrir les yeux... C'est qu'elle cause très gentiment... A qui doit-elle donc cette culture ? Car enfin, même avec de l'esprit, on ne devine pas tout ! Cet horrible vieux squelette de Constance Arnet a passé par là... oui, je sais bien... N'importe, c'est un miracle.

... Me voyez-vous sur les bras, continuait Fernand à bâtons rompus, me voyez-vous sur les bras une femme du genre de ma mère ou de mes sœurs, une nouvelle mariée insatiable qui voudra sortir tous les soirs, donner à corps perdu dans tout ce qui ne m'amuse plus guère ?.. Tandis que celle-ci n'exigera rien. Elle a commencé par une rude épreuve. La rendre heureuse ne sera pas difficile.

M. Fernand de Trézé n'était nullement disposé à prendre beaucoup de peine pour rendre heureuse sa future femme. Le mariage ne lui conve-

nait qu'à la condition de ressembler à un pré plantureux où le pur-sang surmené, sinon fourbu tout à fait, après une ample moisson de glorieux états de service, va tranquillement se mettre au vert.

— Des yeux à tout incendier, acheva, en remettant son cheval au pas, après un temps de galop modéré en harmonie avec l'agitation de son cœur, ce jeune homme de la nouvelle école, qui, loin d'avoir un tempérament à prendre feu sans rime ni raison, allait difficilement d'ordinaire jusqu'à s'échauffer.

... Là! là! murmura-t-il sans que l'on pût comprendre si cette interjection calmante s'adressait à lui-même ou bien à sa monture.

Et il conclut d'une façon assez inattendue :

— En tout cas, je ne m'ennuierai pas, cet automne!

X

Constance Arnet devait la première s'apercevoir qu'un intérêt nouveau avait germé dans la vie de Lucette. De fait, celle-ci souffrit un peu, à cette époque, de la rusticité de ses toilettes et de son ignorance des arrêts de la mode ; elle se surprit à compter les jours quand M. de Trézé tardait à revenir.

— Pour qui ce ruban, ma mignonne ? disait malicieusement l'institutrice, pour qui cet air rêveur ?

Prompte à lui donner le change, la jeune fille raillait, — mais du bout des lèvres, — le monocle impertinent qui abritait la myopie de deux yeux bleus très expressifs lorsqu'ils se fixaient sur elle, et la façon galante qu'avait M. Fernand d'attacher

toujours une fleur, ne fût-ce qu'un brin de bruyère, à sa boutonnière, et la présence visible du petit mouchoir de batiste parfumé de *new mown hay* dans la poche d'un habit de chasse qui faisait valoir la jolie tournure un peu grêle de celui qui le portait. Quelle simplicité voulue, étudiée, recherchée, dans ces costumes censés campagnards !

— Vous parlez assez mal de votre nouvelle connaissance, mais vous en parlez tout le temps, ce qui équivaut à en dire du bien, répétait pour la taquiner mademoiselle Arnet.

Son expérience ne lui permettait pas de douter qu'une fille de cet âge, prisonnière au fond d'un château délabré, où l'on vivait comme dans une ferme, ne prît goût aux assiduités d'un jeune homme de bonne mine qui avait le ton et les talents du monde, qui d'ailleurs était le seul de son espèce qu'elle eût rencontré jusque-là.

Fernand de Trézé était sans cesse sur le chemin de Varoille. Quand il traversait le village, elle le regardait passer en se demandant si c'était réellement le bonheur ou bien de nouveaux soucis que cet élégant cavalier portait à sa chère élève.

Ne se doutant pas qu'on l'observât, il oubliait d'effacer d'un sourire le pli de ses sourcils rap-

prochés, qui donnait un caractère assez maussade à sa figure, d'ailleurs très distinguée, dans le sens que le monde attribue à ce mot. Le coin de la bouche fléchissait en dessinant une sorte de moue systématiquement railleuse. Sous les cheveux déjà rares qui le couvraient de petites boucles élaborées avec soin, son front n'offrait pas le développement que doit avoir chez un homme le siège de la pensée. Il y avait quelque chose de sec et d'efféminé à la fois dans l'ensemble que composaient ce sourire sceptique et cette calvitie précoce, le blond presque argenté de sa moustache légère relevée au-dessus de la bouche comme celle de Joyeuse ou de Saint-Mesgrin, et la délicatesse déjà un peu flétrie de son profil, — quelque chose qui n'était pas jeune et qui cependant faisait penser à un enfant impérieux, volontaire. Plus mademoiselle Arnet étudiait cette physionomie, que pouvait transformer en un clin d'œil le désir de plaire ou l'entrain fugitif du moment, moins elle était rassurée. Saurait-il apprécier les trésors de dévouement et d'affection cachés dans le jeune cœur dont elle avait sondé tous les replis profonds ?

Elle aurait voulu l'arrêter, lui dire :

— Je vous en supplie, soyez digne d'elle.

Mais elle s'en tenait à soupirer longuement, son opinion de l'espèce masculine étant médiocre, et pour cause.

La Forgeotte, de son côté, avait l'œil au guet et l'oreille aux écoutes.

Toute femme qui a fait de l'intrigue l'affaire unique de sa vie est clairvoyante. Comment la rusée paysanne n'eût-elle pas donné leur juste interprétation aux visites du jeune Trézé, qui se rapprochaient insensiblement depuis le jour où il avait découvert que Lucienne n'était plus une petite fille? Comment n'eût-elle pas deviné que les envois de gibier tué la veille ou de fruits rares sortis des serres de la baronne ne servaient qu'à excuser celui d'un bouquet pour mademoiselle d'Armançon? Maintenant elle traitait cette dernière avec une considération toute nouvelle. Les gens vulgaires n'estiment que le succès, et c'était un beau succès que d'avoir tourné la tête d'un gentil Parisien, que devaient se disputer toutes les demoiselles. Du reste, il était temps que Lucette décampât; elle accaparait Tony d'une façon trop outrageante. La Forgeotte en était horriblement jalouse; non qu'elle eût des entrailles maternelles, mais les despotes en jupons sont tous les mêmes, qu'ils gouvernent sous l'her-

mine et le satin ou bien avec le trousseau de clés des ménagères à la ceinture. Cette ambitieuse coquette de village voulait tout tenir dans sa main et maîtriser d'abord ce qui se dérobait, ce qui se défendait, ce qui se refusait à elle. Or, à mesure qu'il s'élevait par les soins de Lucette dans des sphères où une Forgeotte ne pouvait le suivre, l'enfant sorti d'elle sans le savoir lui témoignait plus d'éloignement. Elle avait compromis, une fois pour toutes, la part d'amitié qu'il lui accordait en s'efforçant lâchement, maladroitement, de le détacher de Lucette, en calomniant d'une façon puérile et sournoise celle qui était à ses yeux la science, la sagesse, la perfection même.

— Ce n'est pas vrai! vous mentez! avait répondu Tony les yeux étincelants de larmes d'indignation et de colère. Je vous défends de me dire qu'elle n'est pas bonne, qu'il ne faut pas que je l'aime. C'est vous que je détesterai, madame Dine, si vous répétez cela.

Un vigoureux soufflet décoché d'une main brutale était tombé sur la joue de Tony pour toute réponse, — mauvais moyen de le convaincre et de se l'attacher. Il avait été se plaindre à son parrain, qui lui donnait toujours raison. Tels étaient les rapports entre le fils et la mère. Celle-ci ron-

geait son frein et versait dans l'oreille de Forgeot, qui seul pouvait l'entendre sur ce chapitre, toute l'amertume de ses ressentiments, de ses humiliations.

— Vois-tu, s'écriait-elle avec rage, pour en finir je dirai un jour à ce petit dénaturé qu'il est à moi, et je le reprendrai d'un coup !

— Il ne t'en respectera pas davantage, répondait son frère avec le bon sens qui s'alliait chez lui à la plus parfaite coquinerie, et tu auras eu la honte d'avoir à lui mettre, pour qu'il comprenne, les points sur les *i*, sans compter que Monsieur ne te le pardonnera jamais. Quand tu seras seule à la maison et que cette princesse (il haïssait Lucette, qui ne s'était jamais laissé prendre à ses platitudes; il la trouvait fière, la plus grande injure dans sa bouche), quand cette princesse, une fois mariée, lui tournera le dos, comme ça ne peut manquer d'arriver, tu te rattraperas, ma mie, tu le monteras contre elle à ton aise. Alors il n'aura plus que toi. Attends un peu voir.

— Oh! il faut qu'elle disparaisse et vite, disait Claudine bouillonnante d'impatience.

Et, là-dessus, elle s'en allait préparer son maître à servir ses projets. Elle lui vantait l'heureuse fortune qui venait d'entrer dans sa maison :

le jeune monsieur du château des Bordes en tenait pour mademoiselle Lucette, il la mangeait des yeux chaque fois.

— Bah! une gamine! répliquait le père.

— Vous ne voyez donc pas que cette gamine est *au jour d'aujourd'hui* une belle femme qui aura dix-huit ans vienne la Saint-Martin?

A force d'être averti, M. d'Armançon finit par s'en apercevoir en effet, et ce qui lui restait d'esprit s'ouvrit complaisamment à l'idée du beau parti qui se préparait pour Lucette. Il n'était pas si complètement endurci qu'il n'eût parfois comme des éclairs de remords: son devoir envers sa fille n'avait pas été accompli; d'une façon vague, mais pourtant troublante, il le sentait. La pensée qu'après tout elle ferait un pareil mariage le réconciliait avec lui-même. Par égoïsme encore, il caressait cette pensée, elle était la bienvenue. Eût-elle été placée dans le meilleur pensionnat, conduite dans le monde ensuite, dirigée de toutes manières comme les autres jeunes filles de sa condition, Lucette n'aurait pu trouver mieux.

— « Tout est bien qui finit bien. » Je n'ai pas de reproches à me faire, se disait-il avec soulagement.

Il cessa de la tenir sous cloche, accepta pour elle plusieurs invitations de ses voisins, se décida

même deux ou trois fois à l'accompagner; mais le plus souvent on envoyait chercher Lucette; le baron la ramenait lui-même avec une galanterie paternelle qui, s'ajoutant aux compliments dont l'accablait madame de Trézé, aux effusions des deux jeunes filles, achevait d'enivrer doucement la pauvre petite. Il n'y avait pas jusqu'aux recherches de luxe un peu prétentieux, jusqu'à certaines affectations inconnues de confort britannique, jusqu'au parti pris continuel d'éblouir et de s'amuser, qui faisait du château des Bordes la complète antithèse de Varoille, auxquels sa jeunesse ne se laissât prendre. Et à ce tourbillon, si nouveau pour elle, Fernand mêlait le charme d'une cour discrète qui la flattait, mettant le grain d'assaisonnement dont on peut le moins se passer à cet âge dans tous ses plaisirs.

— Un gentil garçon, n'est-ce pas? disait son père pour sonder ses sentiments secrets.

— Charmant, répondit la jeune fille.

Et comme elle rougissait selon sa mauvaise habitude:

— Parbleu! pensait M. d'Armançon, elle est folle de lui. Les choses n'ont pas changé, elles ne changeront jamais: qu'un joli garçon passe en faisant sonner ses éperons ou claquer sa cra-

vache,.. toutes les petites filles en rêvent nuit et jour... C'est si naturel!

Peut-être, de son côté, le jeune Trézé s'exagéra-t-il l'impression qu'il produisait, n'étant pas dépourvu de fatuité. Il trouvait une jouissance exquise à essayer sur cette jeune créature toute neuve des moyens de séduction qui déjà maintes fois lui avaient rendu bon office :

— Comme elle mord à l'hameçon ! se disait-il avec complaisance.

Et ses sœurs de lui répéter en l'admirant (il était leur dieu) :

— Tu es vraiment trop coquet, Fernand; tu nous donnerais des leçons... Elle en mourra, la pauvre enfant!... Épargne-la !

Ceci était du badinage, mais les parents apportaient dans cette affaire tout le sérieux convenable. Ils voyaient sans déplaisir leur fils unique, l'héritier de leur nom, multiplier les prétextes pour retourner à Varoille.

— Il aurait pu choisir plus mal, disait en souriant madame de Trézé.

— Sans doute, répliquait le baron, qui, d'ailleurs, était toujours de l'avis de sa femme. Je ne donnerais pas un fétu de l'héritage du père, les Forgeot font trop bien leurs orges à ses dépens,

mais, grâce aux précautions du régime dotal, la fortune de la mère demeure intacte. Plus tard, le château restauré sera une résidence convenable pour le jeune ménage, que nous garderons ainsi auprès de nous. C'est une belle alliance, en somme. Je ne vois dans la province aucune famille qui vaille les d'Armançon. Bientôt la branche pourrie va tomber. Avec la vie qu'il mène, ce malheureux Robert n'en a pas pour longtemps. Le docteur prévoit quelque catastrophe. Nous en causions l'autre jour, Berthot et moi... Lui disparu, on fait naturellement maison nette. Les Forgeot de différents âges sont mis à la porte et... inutile de rien précipiter, d'ailleurs;... elle est bien jeune; Fernand jette encore sa gourme...

— Oh! sa gourme est toute jetée, je vous assure; sous ce rapport nous n'avons pas à nous plaindre. Les folies de notre fils sont relativement bien raisonnables et je réponds qu'il sera le meilleur des maris.

— Dans le temps, vous répondiez aussi de d'Armançon, ma chère...

— Pouvez-vous comparer? Fernand n'a point à revenir d'une vie de désordre. Ce n'est pas un saint non plus, naturellement... Il est comme tous les jeunes gens de son âge et de son monde, mais...

— Vous avez raison, interrompit ironiquement M. de Trézé. Sa jeunesse n'a jamais pris le mors aux dents. Personne ne perd plus la tête aujourd'hui... On parie aux courses et on joue au cercle, parce que c'est obligatoire ; on fréquente la mauvaise compagnie sans s'afficher ; on a les dettes qu'il faut ; on est sage. On ne se soucie de rien au fond.

— Ne dirait-on pas que vous trouvez qu'il manque à Fernand quelque chose ?

— Oh ! rien du tout ; seulement mon fils est plus vieux que son père.

— L'accusation n'atteint que vous. Mais il est vrai que ce cher garçon a le sens rassis. Tenez, j'ai vu avec plaisir que, lors de son dernier voyage à Paris, il s'était renseigné sur le côté sérieux, bref qu'il avait eu de longs entretiens avec le notaire.

— Et vous aimez beaucoup cela ?.. Du diable si, avant de me marier, je me serais occupé de ces sortes de choses !

— Parce que votre père s'en occupait pour vous. Assurément il vaut mieux que les parents règlent l'essentiel, en ne laissant à leur fils que la peine d'être amoureux. Mais, de votre temps comme aujourd'hui, les hommes tenaient à la dot.

— Avec de moins grosses exigences, vous en conviendrez.

— Parce que la vie était plus facile. Fernand ne pourrait se passer de Paris;... il leur faudra pour quatre ou cinq mois une installation décente et de quoi faire partout bonne figure. Comment joindraient-ils les deux bouts sans une quarantaine de mille francs de rente? Eh bien! entre eux ils auront davantage. Ne blâmez pas votre fils de s'en être assuré avant de lâcher la bride au penchant de son cœur.

— Dieu m'en garde! s'écria M. de Trézé. La petite sera du reste plus riche qu'on ne croit. A qui donc irait la fortune de son vieux cousin de Montmerle?

— Sans doute, interrompit la baronne, et, pour ce qui est des qualités morales, elle est rompue aux concessions. C'est encore un point à envisager... Les jolies manières de Fernand ne l'empêchent pas d'être cassant et dominateur.

— Un homme est naturellement jaloux de son autorité, repartit de bonne foi M. de Trézé, qui toute sa vie avait été mené en laisse.

Certes, nul ne se doutait que cette fille si douce et si réservée fût capable de résistances indomptables, et qu'un obstacle sérieux à l'alliance pro-

jetée dût venir précisément d'un de ces Forgeot qu'on parlait de jeter à la porte.

— Mon père, disait cependant Lucette avec une sollicitude sincère, que pensez-vous faire de Tony?

Cette question lui avait été suggérée, nous le savons, par mademoiselle Arnet, qui, pour la détourner des habitudes mondaines auxquelles il semblait qu'elle se livrât un peu trop, cherchait de plus en plus à l'intéresser aux tâches sérieuses de la vie. D'ailleurs la nécessité d'assurer l'avenir si précaire de l'enfant qu'elle aimait se fût imposée d'elle-même à son esprit.

M. d'Armançon, qui se promenait ce jour-là le long de l'étang, appuyé sur le bras de Lucette, tressaillit et releva brusquement la tête.

— Ce que j'en ferai?.. Mais ce que j'en ai fait jusqu'ici... Je le garderai près de moi.

Tout le naïf égoïsme qui formait le fond de son caractère perça dans cette réponse.

— Rappelez-vous, dit la jeune fille, que Tony a douze ans; cela ne pourra durer toujours...

Son père la regarda en dessous d'un air méfiant.

— Il faudra, n'est-ce pas, lui mettre entre les mains quelque moyen de gagner sa vie?

— Comme à un ouvrier?

—Je ne veux pas dire cela. S'il entrait au collège.

— Au collège? interrompit M. d'Armançon repoussant l'idée de se séparer de son Benjamin. C'est une grosse affaire. Et à quoi bon? Il sait tout ce qu'on peut savoir à son âge.

— Oui, dit Lucette avec une satisfaction contenue, mais je ne serai pas de force à l'instruire jusqu'au bout, papa.

— C'est vrai, dit M. d'Armançon, comme s'il eût envisagé pour la première fois cette vérité; le vaurien te doit de n'être pas un ignorant.

Il serra le bras qu'il tenait sous le sien; ses yeux rougis et un peu fixes s'étaient baignés d'une lueur humide.

Jamais autant que ce jour-là, M. d'Armançon ne sentit ses torts. Il retirait chaque jour à son héritière légitime tout ce qu'il pouvait lui retirer. D'année en année, les champs se rétrécissaient autour de Varoille à mesure que le magot grossissait entre les mains rapaces de Claudine. Et Lucette frustrée venait lui parler de l'avenir d'un enfant qu'elle aurait pu si justement haïr!

— Vous m'avez bien comprise, cher papa, reprit-elle; je voudrais, dans son intérêt, que Tony fût en état un jour de se tirer d'affaire tout seul, honorablement.

— Oui, quand je ne serai plus là, dit avec une

certaine amertume M. d'Armançon, qui ne pouvait supporter l'allusion la plus indirecte au grave sujet de la mort. Ah çà, crois-tu donc que je vais lui manquer tout à coup?.. Ai-je la mine qu'avait ce pauvre diable d'Arnet, la veille de son attaque?

Cet été-là, le vieil Arnet avait rendu l'âme, en laissant, non sans regret et parce qu'il ne pouvait les emporter avec lui, beaucoup d'écus enfouis çà et là dans de vieux bas, de vieux pots et des paillasses. Il avait fallu, pour les découvrir, se livrer à une véritable chasse du haut en bas de la maison et on en était encore à faire des trouvailles imprévues.

— Dis-moi donc tout de suite que je vais tomber à mon tour, continua M. d'Armançon ne plaisantant qu'à demi.

— Oh! quelle affreuse idée!.. Que le ciel vous garde; mon cher papa!

— Bon! je me sens disposé à vivre cent ans, répondit le père, et personne ne manquera de rien pendant que je serai là.

Il était de cette lignée d'insouciants qui s'écrient volontiers : « Après moi le déluge! »

XI

— Pourriez-vous m'indiquer le chemin des Bordes, Madame,... Mademoiselle?...

— Prenez là-bas le sentier à gauche et allez tout droit devant vous, par la traverse, Monsieur.

Ces mots furent échangés dans certain chemin creux où ils se croisèrent à l'improviste, entre mademoiselle d'Armançon, qui faisait, portée par Jacquette, une promenade solitaire, et un jeune homme dont la figure et l'accent indiquaient, à ne s'y pas méprendre, qu'il était étranger. Pourtant ce jeune homme montait un cheval que Lucienne avait vu souvent, un cheval de l'écurie des Trézé. C'était quelque visiteur sans doute, un nouveau venu dans le pays.

L'inconnu salua en remerciant et continua d'avancer, mais bientôt il se retourna sur sa selle d'un air de vive curiosité. Au moment même, Lucienne, sans trop savoir pourquoi, fit un mouvement semblable. De loin, leurs yeux se rencontrèrent. La jeune fille donna un impétueux coup de cravache à sa jument et disparut. Quant au jeune homme, il avait arrêté son cheval et persistait à suivre d'un œil rêveur la svelte et gracieuse silhouette de l'amazone. Tout à coup il sourit en haussant les épaules, comme s'il se fût surpris en flagrant délit d'enfantillage, et poussa au galop dans la direction qui lui avait été indidiquée, car la matinée n'était que trop avancée; il craignait d'être en retard pour le déjeuner... Les appels désespérés d'une cloche lancée à toute volée l'avertirent, lorsqu'il approcha du château, qu'il ne se trompait pas.

— Ma mère commençait à s'inquiéter, elle vous croyait perdu, dit Fernand de Trézé quand l'étranger mit pied à terre dans la cour.

— Je l'étais en effet, mon ami, et je le serais encore probablement si le hasard ne m'avait jeté en présence d'une charmante personne qui m'a tiré d'embarras.

— Oh! charmante, je suppose, parce qu'elle.

s'est montrée à propos... Les jolies figures sont rares parmi nos paysannes, vous avez dû le remarquer.

— En quarante-huit heures? Non, vraiment. Nous sommes à un moindre degré que vous autres préoccupés du beau sexe. Je n'ai pas encore traversé le village, et vos champs sont si agréablement déserts que j'ai eu des yeux pour eux seuls, jusqu'au moment... Par parenthèse, ce n'était pas une paysanne...

— Enfin! vous voilà, monsieur Raynal! interrompit madame de Trézé, paraissant sur le perron dans un élégant négligé garni de dentelles qui lui donnait l'air plus jeune que ses filles. Mon Dieu! qu'est-ce qu'on me disait donc de cette fameuse ponctualité américaine? Je n'en crois plus un mot.

— De grâce, Madame, excusez le Français flâneur que je suis à moitié, s'écria le jeune homme.

Il la rejoignit et, lui offrant le bras pour passer dans la salle à manger, où étaient déjà réunis M. de Trézé, ses filles et le curé, leur hôte habituel :

— Pardon, dit-il; en deux jours je serai orienté. Toute la faute est à votre pays, que j'adore.

On se mit à table, M. Raynal, très excité par sa promenade, déclarant que la nature bourguignonne en ces parages était une enchanteresse

dont il fallait se méfier, tant elle s'entendait à vous égarer et à vous retenir.

— C'est bien la peine d'avoir été dans le Far-West pour s'extasier si facilement, dit Fernand avec dédain.

— Le seul mérite de ce pays-ci est qu'on y trouve en petit un peu de tout, ajouta M. de Trézé, des collines qui, à la rigueur, font l'effet de montagnes, des étangs qui, avec un brin de bonne volonté, pourraient passer pour des lacs...

— Et des rochers superbes, çà et là, interrompit mademoiselle Albertine. Avez-vous vu le dessin que Jeanne a fait de La Roche-au-Loup ? ajouta-t-elle empressée pour quelque raison à faire valoir sa sœur. On dirait une forteresse. Rien n'y manque, ni les créneaux, ni les meurtrières, ni une tour formidable au sommet de laquelle l'animal fantastique qui lui a donné son nom semble faire le guet.

— Mais la Roche-au-Loup est en Morvan, dit à son tour le curé. Sans aller si loin, M. Raynal trouvera des choses très intéressantes. Le village, Monsieur, est rempli de maisons quasi monumentales, anciens pied-à-terre de la noblesse du duché, qui, au moyen âge, s'assemblait parfois autour du seigneur de Saint-Jean, dont il faudra que

vous voyiez le château. Les ruines qui en restent sont fièrement plantées sur un de ces rochers que vous vante avec raison mademoiselle Albertine. Vous me direz des nouvelles de la chapelle, encore assez bien conservée pour qu'on y remarque des fresques dont j'ai fait l'objet d'un petit rapport dédié à la Société éduenne...

Le curé était archéologue.

— Ce château, Monsieur, se rendit en 929 à Raoul, roi de France; mon église, qui en dépendait, doit être postérieure à cette époque, mais vous y verrez un retable magnifique du XVIe siècle. Et, comme je l'expliquais tout à l'heure, les moindres maisons d'alentour gardent du passé, celle-ci une fenêtre à croisillons, celle-là une porte cintrée, un pignon avancé soutenu par des ornements travaillés en ogive, ou encore, à l'intérieur, un escalier de pierre, une cheminée à sculptures, qui atteste leur origine féodale. Voilà, quoi qu'en dise M. Fernand, de ces choses qui ne se trouvent pas dans le Far-West, ajouta le curé en prononçant ces deux mots d'une manière qui fit sourire tout le monde, Frank excepté; — parlant presque toutes les langues de l'Europe, il avait l'indulgence habituelle en pareil cas pour ceux qui écorchaient la sienne.

— M. le curé enfourche son dada, nous ne sommes pas près d'en avoir fini,... rompons les chiens, souffla tout bas Fernand à l'oreille de sa sœur aînée.

— Vous ne voyez pas, reprit-il tout haut, que le sournois que voici se moque de nous, qu'il met sur le compte du paysage, pour nous flatter, un retard dont nos taupinières, nos mares et nos petits ruisseaux ne sont nullement responsables. Il m'a confié avant d'entrer qu'une beauté fort peu champêtre l'avait arrêté en route et lui avait fait oublier le temps.

— Une beauté ! répéta mademoiselle Albertine en écarquillant deux petits yeux effarés.

Sa sœur, moins bien partagée qu'elle encore quant aux avantages physiques, pinça les lèvres et regarda le fond de son assiette.

— Déjà une aventure ! s'écria madame de Trézé.

—Contez-nous ça ! dit son mari avec un gros rire.

— Il est inutile que ces demoiselles et moi nous nous retirions?.. demanda le vieux curé avec bonhomie.

— Oh! les oreilles les plus timorées peuvent entendre, dit gaiement M. Raynal. De fait, il n'y a rien à raconter. Mon cheval filait entre deux haies vives tout enchevêtrées de clématites. On parle

beaucoup des haies d'Angleterre ; les vôtres les valent, je crois même qu'il entre plus de variété dans leur délicieux fouillis. De ces haies jaillissaient des arbres dont les branches s'entrelaçaient au-dessus de ma tête. Plus de soleil... Une fraîcheur exquise. J'eus le tort, au lieu de prolonger la jouissance, d'aller au grand trot. Déjà il me semblait entendre cette maudite cloche, j'avais le déjeuner en tête, et des tiraillements d'estomac. Une amazone brune, charmante, — je le maintiens, — vint en sens inverse. Pour éviter un choc, il me fallut asseoir mon cheval sur ses jarrets. Le premier émoi passé, je demandai, ce que j'eusse fait une heure plus tôt, si la Providence avait suscité un passant, quel chemin il fallait prendre pour regagner les Bordes. Une voix me répondit, si joliment timbrée que d'abord je n'en entendis que la musique,... il faut vous dire que je suis sensible presque autant que peuvent l'être les aveugles à cette musique-là ; elle représente déjà pour moi une espèce de beauté... Enfin je fus renseigné. J'avais commencé par tourner le dos à mon but, mais il paraît que j'étais en passe de me retrouver tout seul... N'importe, je ne regrette pas cette rencontre.

— Elle vous a même, il me semble, assez vive-

ment impressionné, fit observer d'un ton aigre, en affectant de rire, mademoiselle Jeanne.

— Le cadre était ravissant, et la figure qui est venue s'y placer comme par magie ne le déparait point, au contraire. Vous êtes trop artiste, Mademoiselle, pour ne pas comprendre le genre de plaisir que j'ai pu éprouver.

Cet hommage rendu à ses talents rasséréna la physionomie de Jeanne.

— Vous dites qu'elle était brune? demanda Fernand.

— Oui, et elle montait un petit alezan à jambes trop courtes, un peu massives.

— Ce n'est pas malaisé à deviner, en ce cas, d'autant moins que, sauf mes sœurs, il n'y a qu'une amazone dans le pays, mademoiselle d'Armançon.

— Eh bien! mademoiselle d'Armançon me plaît infiniment, répéta Frank Raynal avec beaucoup de simplicité.

— A moi aussi, parbleu! repartit Fernand.

— C'est une personne que tout le monde aime et respecte, ajouta le curé. Je la connais peu pour ma part, mais mon confrère de Varoille m'a parlé d'elle souvent. Il fait grand cas de son caractère. Cette jeune fille a montré de singulières vertus dans une situation difficile.

— Vraiment? dit l'Américain avec un visible intérêt.

Mais madame de Trézé cligna de l'œil d'une façon significative du côté de ses filles, comme pour indiquer que l'on reprendrait cette conversation dans un moment plus opportun.

— Oui, dit Jeanne, il faut avouer qu'elle a mené une vie fort triste, une vie de sauvage absolument, jusqu'au jour où son père, un vieil original odieux, s'est décidé à lui permettre de nous voir. Il y a de cela un an.

— Et depuis, reprit Albertine avec un sourire plein de sous-entendus, elle ne s'ennuie plus, je pense. Nous faisons certainement tout ce que nous pouvons pour l'attirer quand nous sommes aux Bordes.

— Je la reverrai ici? demanda Frank avec une vivacité un peu yankee, comme le dit ensuite l'aînée des deux sœurs.

— Certainement, et plus d'une fois si vous restez tout l'automne comme nous le souhaitons, dit madame de Trézé; mais... Fernand, ajouta-t-elle en riant, se chargera de compléter ma pensée.

— Oui, oui, j'aurai un petit avertissement à vous donner dans notre intérêt à tous, reprit le jeune Trézé, qui avait échangé avec sa mère un

regard d'intelligence. Que diable! mon gaillard, vous me faites l'effet d'aller vite en besogne quand il s'agit de vous enflammer.

— S'enflammer est un mot français, répondit Frank, et il y a trop de sang yankee en moi, comme vous dites, pour que j'en comprenne, au juste, la signification. Je suis capable d'admirer ce qui est beau, d'estimer ce qui est bien; je serai parfaitement capable aussi, je crois, de m'attacher, le moment venu, à une femme qui m'inspirera tout ensemble de l'admiration et de l'estime...

Jeanne de Trézé s'était déjà fait plus d'une fois le serment d'être cette femme-là.

— Mais, en vérité, je ne sais pas pourquoi nous parlons d'elle à propos d'une inconnue qui a passé auprès de moi, rapide comme l'éclair, dans un petit chemin creux.

— N'était-ce pas purement et simplement une vision? dit Albertine de son air moqueur. Non, pourtant, vous avez remarqué que sa jument alezane avait les jambes lourdes. Les visions sont toujours parfaites, je suppose? Ces jambes-là donnent décidément à la vôtre un caractère de réalité.

— Si vous m'emmeniez voir cette fameuse cha-

pelle du château de Saint-Jean, monsieur le curé? dit Frank Raynal coupant court aux taquineries. J'aimerais beaucoup vous avoir pour guide, renseigné comme vous paraissez l'être.

— Je suis tout à vos ordres, Monsieur, répliqua le curé, naïvement enchanté d'une occasion d'étaler son savoir.

— Et je vous accompagnerai avec votre permission, dit d'un air indifférent mademoiselle Jeanne; il y a des siècles que je veux prendre un croquis de ce qui reste des figures de la fresque;... un certain bonhomme à tête rousse, avec des bourrelets en guise de haut-de-chausses, sera très bien ici transporté sur les vitraux de la bibliothèque. N'oubliez pas vos crayons, M. Raynal. Nous dessinerons; qu'en dites-vous?

Avec plus de politesse que de satisfaction intime le jeune homme s'inclina. Il trouvait cette grande fille à bec d'oiseau de proie bien empressée à lui tenir compagnie. A Paris même, il avait cru s'apercevoir d'une certaine préférence qui l'embarrassait un peu, et maintenant il se demandait si, en insistant pour l'attirer et le garder aux Bordes, les Trézé n'avaient pas de secrets desseins auxquels il n'aurait eu garde de souscrire. Les mœurs de son pays, où la chasse aux maris est

menée grand train, lui avaient inspiré de bonne heure une salutaire prudence.

Tandis qu'on attelait pour conduire le trio jusqu'aux ruines de Saint-Jean et que ces demoiselles servaient le café dans le salon, Fernand prit à part son ami sous prétexte de lui offrir un cigare.

— Il vaut mieux, je crois, vous le dire tout de suite, commença-t-il sans préambules, la chasse est gardée, je me réserve ce fin gibier,... mademoiselle d'Armançon...

— Et vous en êtes terriblement amoureux si l'amour se mesure au soupçon, répliqua en souriant M. Raynal, car je n'ai rien dit, il me semble, qui puisse vous porter ombrage. Diable! comptez-vous empêcher qu'on ne trouve jolie votre future femme? Quelle prétention! Il faudrait donc crever les yeux à tout le monde. Mais permettez-moi une question, puisque vous m'avez autrefois livré un secret qui, du reste, n'en est un pour personne à Paris. Que faites-vous de madame de Mauves?

— Eh! c'est elle justement qui m'a empêché de me lancer l'année dernière comme j'en avais eu d'abord l'intention. Il y a des choses qu'on ne peut brusquer, des égards nécessaires...

— De sorte qu'ayant le projet d'épouser made-

moiselle d'Armançon, vous avez passé l'hiver à combler d'égards madame de Mauves? Je m'instruis, mon cher Fernand, je continue à pénétrer avec intérêt sous vos auspices dans ce que vous appelez le fond et le tréfond des habitudes parisiennes.

— Rassurez-vous, puritain! La rupture est accomplie maintenant et elle n'a rien perdu à être amenée avec art. Depuis deux mois, je suis aussi libre qu'un homme puisse l'être et je compte en profiter.

— Mademoiselle d'Armançon vous aime?

— Une jeune fille, chez nous, aime toujours le premier garçon bien tourné qui s'occupe d'elle. Il y a près d'un an, qu'absent, je lui fais envoyer des bouquets anonymes par Vaillant-Rozeau, et que, présent, je me montre auprès d'elle aussi empressé qu'il est permis à un galant homme de l'être avant la déclaration formelle,... qui, chez nous, se fait à la famille, vous savez.

— La famille de mademoiselle d'Armançon se compose?..

— D'un père digne plus que personne, j'en réponds, d'être classé dans cette collection de types étranges que vous ramassez à travers vos

voyages. Vous jugerez, du reste. C'est une curiosité locale autrement rare et frappante que toutes celles dont a pu vous parler le curé... A mesure qu'elle avance en âge et si peu qu'elle comprenne, la pauvre fille doit trouver son sort auprès de lui vraiment intolérable.

Toujours à titre de curiosité, pour initier le voyageur à certaines mœurs bien caractéristiques, Fernand exposa la situation que subissait cette aimable héritière, entre un père qui se grisait au moins deux fois par jour et une servante-maîtresse qui lui laissait le soin d'élever sa progéniture.

— Et vous dites qu'elle s'est attachée à l'enfant? demanda M. Raynal après avoir écouté avec une extrême attention.

— Oh! en apparence, par crainte,... pour complaire à son vieux tyran de père. Il lui impose évidemment cette simagrée; en s'y prêtant, elle a pris sur lui quelque influence, c'est habile. Au fond, elle doit haïr l'intrus en question si elle sait... Non, elle ne peut savoir au juste, mais il y a un instinct qui avertit la plus innocente...

— Pauvre fille! dit gravement M. Raynal. Être forcée si jeune à dissimuler, à se contraindre, à jouer un rôle! Voilà encore ce qu'il y a de plus

triste dans la triste histoire que vous venez de me confier.

— Mademoiselle Jeanne et monsieur le curé sont en voiture; ils attendent Monsieur, vint dire un domestique.

Frank Raynal jeta le cigare qu'il avait oublié de fumer : l'instant d'après, préoccupé encore de Lucienne d'Armançon, il répondait avec sa réserve accoutumée aux coquetteries de Jeanne de Trézé. Il y avait dans l'esprit de ce jeune homme, très positif sur certains points, une part de rêveries généreuses, de sentiments romanesques, d'enthousiasmes un peu fous qu'il gardait pour lui tout seul, avec une jalouse pudeur, ne livrant la clé de son trésor à personne. Dans ce repli mystérieux de sa pensée, la figure de l'intéressante amazone qu'il avait une fois rencontrée prit place dès le premier jour. Rien ne l'empêchait de l'admirer et de la plaindre quoiqu'elle fût, ou il s'en fallait de peu, la fiancée de Fernand. De cela il la plaignait presque autant que d'être la fille de M. d'Armançon. Des occasions nombreuses s'étaient présentées pour lui d'observer le jeune Trézé, qu'il avait connu au cercle élégant, où son premier soin, en arrivant à Paris, avait été de se faire présenter, et qui, depuis lors, lui avait

servi d'initiateur à travers certains détours de la vie amusante où il n'ayai pas toujours consenti à le suivre.

— Je gage qu'elle mérite mieux qu'un pareil mariage, se disait-il. Certainement, un homme énergique peut s'arrêter sur la pente des premières folies, mais cet être sec et usé, qui n'est jamais sincère, fût-ce vis-à-vis de lui-même !... Elle méritait mieux,... reprit Frank, reléguant le fait au passé afin de n'y plus songer.

Il y songeait tout de même, si bien qu'il oublia de répondre à mademoiselle Jeanne, qui lui faisait remarquer en chemin l'aspect pittoresque du village. Plantées sur l'échine d'un long rocher qui avance dans la plaine en manière de promontoire, les maisons qui composent le bourg de Saint-Jean semblent déborder à droite et à gauche de l'étroite assise, grisâtre comme leurs murs. Bien au-dessus se dresse le vieux château-fort.

— N'a-t-il pas grand air? reprit mademoiselle Jeanne, résolue à faire parler cet indifférent. Ne dirait-on pas qu'il écrase encore d'un joug impitoyable les vassaux groupés à sa base ? Et pourtant les siècles en ont fait une méchante ferme...

— Moins incommode à ses voisins que ne l'était

la forteresse probablement, repartit l'Américain, réveillé en sursaut.

Et il ajouta quelque chose d'involontairement sentimental sur les jeunes châtelaines, prisonnières languissantes derrière ces remparts; mais il évita de dire que toutes celles qu'il évoquait en lui-même ressemblaient à mademoiselle d'Armançon.

— Vous n'avez point de pareilles ruines dans votre Nouveau-Monde, répéta triomphalement le curé, supposant qu'il dénigrait par envie. Vous n'avez pas, par conséquent, les chroniques naïves qui s'y rattachent.

C'était là un préambule à l'histoire détaillée du château de Saint-Jean, une histoire avec dates et documents à l'appui.

— Monsieur le curé, interrompit Jeanne pour abréger ce qu'elle devait avoir entendu cent fois, vous rappelez-vous comme nous avons ri quand sommes allés en pique-nique là-haut et que le propriétaire actuel, un paysan, a dit, en nous faisant les honneurs de la chapelle : « Je tiens ça de mes ancêtres ! »

— Pour certaines gens, les ancêtres ne sont que des grands-pères, répliqua le curé.

— Par exemple, en Amérique, nous sommes tous logés à la même enseigne, dit

Frank Raynal, se mêlant enfin à l'entretien.

— Oh ! vous n'avez pas le droit de vous diminuer ainsi ! s'écria mademoiselle Jeanne. Il va sans dire que la plupart de vos compatriotes ne sont que des marchands; mais mon père sait fort bien, puisque vous devez être un peu parents dans le lointain des âges, qu'un François de Raynal, de fort bonne maison, émigra jadis...

— Oui, Mademoiselle, il fit fortune dans les défrichements et engendra trois ou quatre générations de négociants et de banquiers... La dernière donna au drapeau de l'Union, pendant la guerre, des preuves d'attachement solides et sonnantes, ce qui lui valut un surcroît d'honorabilité dont nous sommes plus jaloux que de tous nos parchemins, s'ils existent.

— Quelle fierté républicaine ! Vous ne pouvez cependant nous en vouloir, de revendiquer en vous l'un des nôtres ?

— J'en suis d'autant plus touché, Mademoiselle, que la France est restée pour moi ce qu'était l'Italie pour Hawthorne : la patrie de mon âme. Question de génie chez ce grand écrivain, question d'atavisme probablement chez moi.

XII

Pendant que mademoiselle Jeanne relevait sur son album les fresques de la chapelle abandonnée, en essayant sans grand succès de changer quelque chose au tour purement archéologique qu'avait repris la conversation, mademoiselle Albertine, sautant dans le petit panier qu'elle conduisait elle-même, s'était rendue à Varoille en compagnie de l'Anglaise d'un âge respectable qui servait de chaperon aux deux sœurs.

Varoille, depuis que se préparait un mariage dont on ne parlait pas encore, mais auquel tout le monde s'attendait, Varoille avait une physionomie moins rébarbative et moins maussade que par le passé. Sans modifier d'ailleurs ses habitudes, M. d'Armançon entr'ouvrait la porte pour laisser

pénétrer les gens bien intentionnés qui allaient le délivrer d'un de ses soucis. La cour avait été déblayée avec de vagues intentions d'ordre et de propreté; on avait rendu aux visiteurs le salon aux murs salpêtrés qui, ayant été fermé si longtemps, exhalait encore une odeur de moisi. De même, il trouvait bon que Lucienne fût bien mise; M. de Montmerle avait été chargé d'envoyer quelques jolis chiffons nécessaires. C'était la Forgeotte qui suggérait à son maître ces menues concessions auxquelles il n'eût point pensé tout seul et qu'assurément Lucienne n'eût osé demander; chacun des conseils auxquels toujours il finissait par céder, quoiqu'il leur opposât d'abord presque invariablement force jurons et force refus, augmentait l'admiration croissante qu'il avait pour le jugement de cette femme avisée. Tout ce qu'il demandait, c'était qu'on le laissât personnellement tranquille.

Albertine de Trézé, connaissant ses manies, passa bien vite devant la porte de « la salle », où il se tenait de préférence, monta d'un pied léger le grand escalier de pierre aux marches ébréchées, et courut surprendre son amie dans la chambre verte, comme on appelait l'ancien appartement de feu madame d'Armançon.

Lucienne était en train d'essayer une robe arrivée de Paris le matin même ; elle ne fut pas fâchée d'avoir le goût d'une personne aussi experte en matière de toilette que mademoiselle Albertine.

— Vous êtes jolie à croquer ! s'écria cette dernière en lui sautant au cou. — C'est pour notre bal, n'est-ce pas? pour ce fameux anniversaire de la naissance de Jeanne? Eh bien ! vous ferez sensation, je le prédis. Mon pauvre frère et M. Raynal se disputeront un regard de vos beaux yeux.

— M. Raynal ?

— Faites donc l'étonnée,... après l'événement de ce matin !

— Mon Dieu ! quel événement?.. dit Lucienne avec une de ces rougeurs si peu motivées qui la mettaient au désespoir.

— Vous n'avez pas rencontré dans la campagne un beau jeune homme?

— Beau?.. Ma foi, non ! Je n'ai nullement remarqué qu'il fût beau...

— Très bien tourné du moins. Pour la figure, je suis de votre avis : des traits trop accentués, un regard qui semble tantôt commander sans réplique, tantôt scruter le fond de votre âme, un front proéminent qui lui donne l'air fatal, une mâchoire saillante, volontaire, impérieuse...

Jeanne trouve tout cela superbe ; elle a des goûts d'artiste, ma pauvre Jeanne, pour les têtes à caractère, et surtout, vous savez, elle aime à avoir peur ; mais moi, je préfère cent fois l'ensemble de la physionomie de Fernand,... et vous?

— Votre frère est beaucoup mieux que lui, en effet, autant que je puis me souvenir de ce monsieur...

— Raynal... de Raynal. Son nom ne se prononce pas ainsi à l'américaine, bien que ce soit un nom d'origine française; ils l'ont travesti en Raïnol, ou je ne sais quoi d'approchant, sans particule... nous repoussons ces vanités. Oh! par exemple, il n'y a pas à le nier, il est magnifiquement bâti, comme dit papa. La tête de plus que Fernand et une désinvolture, une façon de marcher qui semble vous faire entendre que le monde est trop petit pour lui suffire. Il en a déjà fait le tour une fois... Que n'a-t-il pas fait!.. Il s'est cru du goût pour toutes choses : pour la navigation (il a un yacht à lui quelque part); pour les voyages de découverte, ni plus ni moins que Livingstone ou Stanley; pour les beaux-arts (Jeanne prétend qu'il dessine mieux qu'elle). Moi qui croyais que les Américains ne s'entendaient qu'au commerce et aux machines!

térature anglaise d'une ... on ...

Brown, et il connait ...

magine de mémoire ...

dans les journaux ...

e qu'un homme ...

... ter que le ...

a père qui donne ...

... le ...

... jamais ...

... l'honneur ...

... La seule ...

... une ...

... eux ...

— ... grande ...

... mai. ... Étienne aussitôt ...

... me ... permit de placer au ...

... jamais parlé de lui.

— ... nous le voyions peu... C'était un ...

... grand ... ami du cercle, et ...

... amis-là,... vous comprenez ...

... Il y en a de trop gais. Mais ...

... y a rien à dire ...

... son à Fernand, qu'il lui ...

proche de ne pas respecter ses sœurs. C'est Fernand qui nous l'a dit en riant;... ces Américains ont la religion de la femme;... ils placent là-dedans toute leur chevalerie. Il faut bien, si républicain que l'on soit, mettre quelque chose sur le piédestal : nous sommes donc pour eux l'idole vénérée; mais maman ne pouvait pas deviner cela... Bref, elle n'a consenti à le recevoir que l'hiver dernier, et depuis elle est inconsolable de ne l'avoir pas invité plus tôt. Afin de rattraper le temps perdu, nous lui avons proposé de venir tâter de la vie de château... Ma chère, il fait nos délices. Sa conversation, quand il se décide à parler de lui-même, est si intéressante! Tout ce que je lui reprocherai, c'est de prendre un peu trop les choses au sérieux, du moins quand il n'est pas dans ses accès *d'humour*, car alors il devient très drôle et on dirait qu'il se moque de vous... Mais sur certains sujets, dame! il ne plaisante pas et ne souffre pas qu'on plaisante. Il y a chez lui un fond de puritanisme qui n'exclut pas une pointe d'excentricité. Vous verrez, c'est très piquant.

Tout en écoutant le bruit continu de ce moulin à paroles, Lucienne avait laissé glisser à ses pieds sa robe de soirée d'un rose pâle relevé par des bouquets d'églantine, et les ravissantes épaules,

les bras bien modelés qui jamais jusque-là n'avaient eu l'occasion de se révéler à personne, étaient rentrés dans leur modeste écrin de tous les jours.

— Des merveilles! s'écriait Albertine. Qu'elle est heureuse!.. pas l'ombre de clavicules et une peau qui, sans être blanche, doit éblouir aux lumières.

— Mais comment votre Américain a-t-il su que c'était moi qu'il avait rencontrée? demanda mademoiselle d'Armançon avec curiosité.

— Nous l'avons aidé naturellement, répondit en riant mademoiselle de Trézé.

— Il vous avait donc parlé d'une chose si parfaitement insignifiante?

— Et sur quel ton!.. Des extases!.. Fernand était positivement éperdu de jalousie... Allons, ne rougissez pas encore!.. Dieu! que c'est amusant de la voir rougir comme cela pour rien! Les oreilles ont dû vous sonner à l'heure du déjeuner. Notre Américain, comme vous l'appelez, faisait de vous, et du chemin creux, et des clématites, et des branches arrondies en arceaux, et de Jacquette elle-même, tout un petit tableau de genre délicieux. Mais je vois qu'il n'a pas produit une impression aussi favorable : vous l'avez trouvé laid.

Soyez tranquille, je me garderai de le lui dire.

Au fond, Albertine, en bonne sœur, se promettait d'insinuer de son mieux à M. Raynal qu'il n'avait nullement séduit mademoiselle d'Armançon, afin de faire monter les actions de Jeanne.

— Vous reviendrez peut-être de vos préventions quand vous l'aurez vu au *lawn-tennis*. Ma chère amie, nous n'avions pas l'idée de ce que pouvait être le *tennis* avant d'y avoir joué avec lui. Cela devient quelque chose d'héroïque, de sublime. Une agilité, une vigueur, des poses athlétiques! Jeanne veut faire son portrait ainsi, en chemise de flanelle et en souliers plats, avec cet amusant petit bonnet qui retient ses cheveux,... il en a trop. C'est qu'il rame, paraît-il, comme il lance la balle, et il est de même à cheval. Oh! à cheval vous avez pu juger... Non? Vous l'avez regardé à peine?.. Eh bien! vous le verrez mieux demain. Fernand doit l'amener à M. votre père. Ils échangeront leurs confidences de chasseurs. M. Raynal est allé jusque dans l'Inde tuer des tigres. Étonnants ces Américains!.. Ils vont dans l'Himalaya comme nous allons aux Pyrénées, et ce qu'il y a de plus incroyable, c'est que cet original ne se vante de rien; sans Fernand qui le fait mousser... Oh! je ne connais personne comme Fernand pour

faire mousser ses amis. Quel excellent garçon que Fernand! Dites que vous le trouvez gentil? N'est-ce pas qu'il est gentil tout à fait?

Au plus fort de ce babillage dont Lucienne était étourdie, un pas bondissant avait gravi l'escalier quatre à quatre; une main apparemment fort impatiente tambourinait à la porte.

— Laisse-nous, cria Lucienne, nous sommes occupées.

— Ah! répondit tristement la voix d'un garçon désappointé.

Et le pas, si joyeux tout à l'heure, s'était éloigné à regret, lentement, en s'arrêtant à chaque marche, comme sur une réflexion triste dont Lucienne avait fort bien saisi l'écho chargé de reproches. Elle-même s'accusait de renvoyer trop souvent Tony. Depuis qu'elle avait en tête des idées nouvelles, des préoccupations égoïstes, oui, égoïstes, il n'y avait pas à se le dissimuler, ce qui était auparavant sa meilleure distraction lui devenait quelquefois importun. Il était toujours sur son chemin, et, si elle désirait plus que jamais qu'on l'envoyât au collège, ce n'était pas pour son bien seulement, c'était parce qu'il la gênait un peu, parce qu'elle n'avait plus le temps de s'occuper de lui.

— Comment ! ce garçon se permet de monter chez vous, Lucienne, et vous tolérez cela ? s'écria mademoiselle Albertine d'un ton de dédaigneuse surprise.

— Il a toujours eu l'habitude d'entrer partout comme un coup de vent, répondit Lucienne avec un sourire qui excusait l'étourdi.

— Quel excès d'indulgence de votre part ! Comme je le remettrais à sa place ! Vous êtes trop bonne. Tout le monde le dit.

Elle laissa Lucienne mécontente d'elle-même. Il aurait fallu défendre Tony, proclamer l'affection qu'elle avait pour lui. Une sorte de lâcheté l'en avait empêchée, un embarras plutôt dont elle ne se rendait pas compte. Pauvre Tony ! à son tour, il était à plaindre sans l'avoir mérité. Une main bienfaisante et attentive s'était emparée un jour du petit sauvageon, l'avait cultivé, transplanté, avait greffé sur lui toute sorte de qualités, de délicatesses, de besoins nouveaux. Il avait pris l'habitude d'être sagement et doucement conduit, d'accaparer avec cette hardiesse confiante que donne la certitude d'être aimé tous les instants d'une vie consacrée au bonheur de la sienne, et voilà qu'on lui faisait entendre tacitement ces paroles qui terminent un cruel conte de fées :

« Retourne à ton poulailler, retourne à tes dindons, retourne en bas. » Un coup de baguette et c'en était fait. Pourquoi ? Il était de trop et il le sentait à sa manière, avec toute la vive précocité d'une intelligence développée par les soins de la protectrice qui, peu à peu, s'était détournée de lui.

De fait, personne à Varoille ne paraissait plus lui porter grand intérêt. Lucienne était toujours entourée, préoccupée, prête à partir; M. d'Armançon le brusquait sans cesse : ce qui restait de cervelle dans la pauvre tête de ce colosse abattu n'aurait pu nourrir plus d'une idée à la fois, et son idée du moment était le mariage de Lucienne. Après, il aurait tout le temps de s'amuser de nouveau des gamineries de Tony, auquel on remettrait la bride sur le cou. Il était devenu trop raisonnable, trop appliqué, cet enfant, sous une influence féminine; les garçons ne gagnent rien en somme à être suspendus aux poches d'un professeur en jupons qui prêche et qui raisonne : des taloches ou des récompenses, voilà les moyens d'éducation les plus simples. A trois ans, Tony s'en contentait; il faudrait bien qu'il s'en accommodât encore à treize, quoiqu'il fût décidément moins sans-souci, moins gai, moins sanguin... Lucienne aurait fini par exciter la sensibilité de

ce petit; grâce à elle, il eût été plus difficilement heureux. Vivent pour être heureux à peu de frais les poulains turbulents lâchés en liberté dans l'herbage!

M. d'Armançon avait gardé, on le voit, ses anciennes théories sur le bonheur, au milieu du naufrage d'un entendement englouti plus qu'à demi dans le jus de la vigne.

Ce n'était donc point le genre de tendresse de son parrain qui eût pu dédommager Tony. Et la Forgeotte ne profitait même pas du désemparement passager où se trouvait son « petit gars » pour essayer de le reconquérir. Elle était de la nombreuse espèce des girouettes qui tournent, virent, veulent et ne veulent plus avec une singulière rapidité; aucune espèce de *papillonne* ne lui était étrangère. L'année précédente, elle eût accompli volontiers la plus mauvaise action pour arracher cet enfant à l'influence qui l'éloignait d'elle. Maintenant son caprice était ailleurs; elle avait, disait-elle, d'autres chiens à fouetter.

Certain jour du dernier hiver, Lucienne était entrée par hasard, pour prendre une pomme que désirait Tony, dans un fruitier qui faisait partie de l'empire de la Forgeotte, élevé de quelques marches au-dessus du rez-de-chaussée, derrière l'of-

fice et la cuisine. Le jour déclinait : à peine filtrait-il encore, à travers les barreaux des doubles fenêtres basses, dans cette grande pièce aux boiseries nues, jonchée d'une couche de paille que parfumait l'appétissante odeur des reinettes, plus savoureuses que l'ananas, des poires trop mûres, des nèfles et des alizes en fermentation. Mais comme elle poussait brusquement la porte, un cri étouffé l'avait fait tressaillir et deux personnes qui causaient très près l'une de l'autre s'étaient brusquement séparées à sa vue. L'une de ces personnes était la Forgeotte dans un désordre compromettant, l'autre le fils d'un mauvais cabaretier du village, le grand Hubert Robin, un Adonis de six pieds de haut, qui, revenu depuis peu du régiment, paré des séductions militaires les plus irrésistibles, passait pour être la coqueluche de toutes les filles du pays.

Le commun des mortels ne sacrifie à l'ambition qu'après s'être lassé de l'amour ; Claudine Forgeot avait compris l'existence différemment : elle s'était amassé une dot ronde avant de s'affoler d'un joli garçon, moyen plus sûr qu'aucun autre d'être payée de retour. La gouvernante de M. d'Armançon était donc amoureuse, et c'était pour la première fois, assurait-elle. Robin, qui

ne possédait pas un sou vaillant, n'avait eu garde d'en douter; il ne se montrait pas trop pointilleux sur la qualité de cette belle passion, ni sur les années que sa bonne amie avait de plus que lui. On se rencontrait où l'on pouvait et, faute d'un meilleur gîte, dans le fruitier, qui, l'expérience l'avait prouvé à la fin, n'était pas sûr.

— Je crois, dit le lendemain Lucienne à mademoiselle Arnet, en racontant cette aventure, je crois vraiment qu'ils s'embrassaient. Claudine pense un peu tard au mariage.

— Elle y pense probablement, répondit l'institutrice d'un air d'indifférence affectée. Mais, si vous m'en croyez, vous ne parlerez pas à M. d'Armançon; il tient à elle et serait contrarié de son départ.

— Vous avez raison, dit naïvement Lucienne, il sera temps qu'il le sache si elle doit quitter la maison. Ne pensez-vous pas cependant qu'il gardera plutôt le mari à son service?..

La Forgeotte, qui ne supposait pas sa jeune maîtresse niaise à ce point, était fort inquiète des suites d'une imprudence irréparable. Si vite que Lucienne eût refermé la porte, elle avait dû en voir assez pour tirer des conclusions de son intimité avec Hubert; sans aucun doute, la détes-

tant, elle se servirait de cette découverte pour se venger enfin, pour la perdre. Quelle maladresse ! au moment de jouir du fruit de sa patience et de ses rapines !.. Car M. d'Armançon baissait à vue d'œil; il n'y avait plus qu'à attendre un peu... Voilà justement ce qu'elle disait à Hubert Robin au moment où cette malencontreuse porte, qu'elle croyait si bien avoir fermée à clé, s'était ouverte.

Pendant huit jours, elle fut dans une véritable angoisse, attendant de minute en minute un congé ignominieux, ne répondant plus qu'avec crainte à chaque appel de son maître; puis, peu à peu, lorsqu'elle eut constaté que les manières de celui-ci restaient les mêmes à son égard, elle se rassura, osa de nouveau lever les yeux sur Lucienne, se figura que celle-ci n'avait rien vu ou qu'elle était trop sotte pour profiter de l'atout qu'elle tenait. Bref, elle reprit le cours de son intrigue avec l'ex-dragon. Seulement on accumula les précautions et jamais dupe ne fut choyée, dorlotée, en un mot, étouffée sous l'oreiller des petits soins comme le fut M. d'Armançon après cette panique. L'incident est si vulgaire, du reste, qu'il ne mériterait pas d'être raconté s'il ne servait à expliquer que personne, à cette époque, ne se souciât de Tony. Dans son désemparement, il se réfugiait

quelquefois auprès de mademoiselle Arnet, qui, elle aussi, sentait un vide se creuser autour d'elle. Certes, Lucienne lui témoignait toujours la même gratitude et continuait à lui dire tout ce qu'elle ne disait à personne, mais les deux amies se voyaient moins ; entre elles il y avait le monde, le monde qui a si vite fait de saisir une proie, de l'étourdir, de l'enlacer dans un réseau inextricable de choses futiles et vaines dont le contact émousse les originalités les plus franches, les caractères les mieux trempés.

Lucienne ne faisait guère dorénavant que passer au village ; elle était toujours attendue pour une promenade, pour une partie de *crocket*, pour une pipée, pour une pêche. On prenait le thé à cinq heures chez madame de Trézé, on faisait de la musique. Le jour prochain du bal, devait coïncider avec une visite de M. de Montmerle, invité à s'établir aux Bordes. Quelque chose de décisif se préparait évidemment.

— Eh bien ! pensait, non sans tristesse, mademoiselle Arnet, tant mieux, en somme ! Elle prend goût à son futur genre de vie : du bruit, du mouvement, un peu de vanité,... il ne lui en faudra pas davantage pour être satisfaite ; elle ne demandera pas à son mari plus que ne peut donner

un homme du monde dans la stricte acception du mot; tant mieux assurément! Que gagne-t-on à être exigeante?

Mais, tout en raisonnant ainsi, elle se sentait désappointée, elle ne pouvait s'empêcher de regretter la petite fille ardente et réfléchie qu'elle avait connue avant cette tentation et qui ne ressemblait à aucune autre. L'âge était venu des entraînements que peuvent seules condamner les femmes qui ne les ont point subis. La pauvre Constance Arnet sans doute était de celles-là. Elle n'avait jamais eu l'occasion de céder au vertige qui nous fait négliger tout à coup de vieux amis et d'anciennes habitudes pour ces riens qu'on appelle la toilette, les hommages, le plaisir. Si morose qu'elle fût, pourtant, elle se gardait de marchander à Lucienne ces instants d'effervescence, les meilleurs de la vie, au dire de bien des gens, et que, jeune, elle avait peut-être enviés; il lui semblait se trouver en face d'une personne nouvelle, et elle parlait volontiers de la Lucette d'autrefois, de la vraie Lucette, avec Tony, en qui elle retrouvait, fidèlement transmis, ce qu'elle avait semé de meilleur chez son élève. Elle recueillait le petit abandonné pendant de longs après-midi et le faisait travailler, autant pour se

consoler elle-même que pour le distraire, touchée du regard anxieux que par intervalles il dirigeait vers la fenêtre en disant :

— Croyez-vous qu'elle revienne bientôt ? Que peut-elle faire là-bas pour s'y plaire autant, pour y être toujours ?.. Tantôt c'est à déjeuner,... tantôt c'est à dîner... On nous la prend, voyez-vous !

XIII

Ainsi que l'avait annoncé mademoiselle Albertine, M. Raynal vint à Varoille avec son ami Fernand. Le jour de cette visite fut assez mal choisi. M. d'Armançon avait reçu le matin même quelques-uns des commensaux de bas étage que lui envoyait parfois la petite ville voisine et, après un repas trop copieux, se trouvait hors d'état de remplir ses devoirs de maître de maison. Ce fut Lucienne qui, avec un peu de honte, dut l'excuser, le remplacer. Elle saisit au passage un coup d'œil de M. de Trézé, qui, s'adressant à son ami, signifiait : « Je vous l'avait bien dit! » et fut touchée en revanche de la discrétion avec laquelle M. Raynal feignit ne pas remarquer l'état d'humiliante somnolence où était plongé son père. Du

reste, Frank Raynal ne souffrit pas qu'on le présentât : la connaissance était déjà faite, lui dit-il, et faite sans le secours de personne ; dès le premier instant il avait été l'obligé de mademoiselle d'Armançon.

Sa bonne humeur, absolument dépourvue de galanterie, la mit à l'aise tout de suite ; Fernand, au contraire, avait toujours souci de produire de l'effet et d'embarrasser les gens par des compliments ou des moqueries. Lucienne ne put s'empêcher de comparer les deux amis : chose singulière, il lui parut qu'après une heure de conversation, elle connaissait mieux M. Raynal, tout Américain qu'il fût, que depuis des mois elle ne connaissait M. de Trézé. Celui-ci avait placé les principaux intérêts de sa vie dans des régions qu'elle ne soupçonnait pas ; souvent, par exemple, son jargon mondain avec ses sœurs était inintelligible pour elle ; celui-là prenait évidemment à tâche de vous inspirer confiance plutôt que de vous étonner. Le cercle de ses expériences en ce monde avait été plus large, plus intéressant, plus humain ; le convenu, l'artificiel, tenait chez lui moins de place. De son regard et de sa parole se dégageait quelque chose de grave, de curieusement sympathique, de doucement protecteur

qui le vieillissait un peu et qui révélait de prime saut une supériorité réelle, mais une supériorité bienveillante à l'ascendant de laquelle on n'avait nulle envie de se dérober. Outre cela, le prestige de la force, avec cette espèce d'autorité sereine qu'elle implique. Auprès de lui, Fernand de Trézé, ce Parisien nerveux, irritable et railleur, était réduit à l'insignifiance d'une gravure de modes, quoique son ami lui laissât naturellement dans l'entretien le premier rôle, un rôle dont il ne s'acquitta pas d'ailleurs à l'entière satisfaction de Lucienne. On eût pu croire qu'il affectait vis-à-vis d'elle, comme il ne l'avait pas encore fait, une prise de possession pour ainsi dire; elle le sentait et, sans bien savoir pourquoi, elle en était choquée. De son côté, elle répondait constamment à Fernand avec une froideur étudiée qui, d'abord, surprit M. Raynal, qui lui fit supposer ensuite que sa présence gênait la *flirtation*.

Frank éprouvait ce sentiment pénible, pour un jeune homme surtout, d'être le tiers incommode, quand Tony escalada la terrasse, où il croyait Lucienne établie, à l'ombre des tilleuls, toute seule avec sa tapisserie. Le refrain d'une chansonnette en patois s'éteignit sur les lèvres du

gamin, et il demeura irrésolu, l'espace d'une minute, n'osant avancer. Les façons effrontément confiantes de Tony s'étaient modifiées depuis quelque temps et pour cause ; ces gens orgueilleux des Bordes avaient eu soin de les rembarrer! M. Raynal cependant fixa un regard d'approbation sur sa jolie figure :

— *A bright boy!* dit-il à demi-voix pour ne pas achever de le déconcerter.

M. de Trézé observait le sautillement d'un oiseau dans les branches au-dessus de lui, comme s'il n'eût pas entendu.

— Oui, dit Lucienne, qui comprenait l'anglais, aucun mot ne convient mieux à son humeur et à sa figure. Eh bien ! Tony, que nous veux-tu ?

Le jeune garçon se glissa, vif comme un écureuil, derrière le banc de jardin où elle était assise et lui dit deux mots à l'oreille.

— Tu le trouveras dans le vestibule, répondit Lucienne. Il s'agit d'un certain rabot, reprit-elle en s'adressant à ses hôtes : nous nous adonnons en ce moment à la menuiserie pendant nos récréations : nous avons la prétention, ayant lu beaucoup de voyages, de construire un canot qui puisse nous porter sur l'étang.

— A la bonne heure ! dit M. Raynal, ramer est

un bon exercice, mais il ne faudrait pas s'y livrer sans quelques précautions préalables. Savez-vous nager, mon enfant?

— Oh ! oui, s'écria Tony, rassuré par le ton amical de l'étranger. Je ne risquerais pas de recommencer ce que j'ai fait une fois... Sans elle je me noyais, dit-il en montrant du doigt Lucienne.

Ce souvenir, évoqué à brûle-pourpoint, la remplit d'un trouble visible; M. Raynal en fut frappé : il avait ce genre de curiosité qui fait chercher sous les apparences d'une personnalité ou d'un fait tout ce qui est mystérieux et singulier. Le romanesque, avait-il coutume de dire, abonde toujours dans l'existence ; il ne s'agit que de savoir le discerner, de ne pas s'arrêter à la surface banale. Déjà le récit des épreuves de Lucienne lui avait inspiré l'envie d'approfondir une situation qu'il jugeait exceptionnelle; l'aspect de la maison, révélateur d'étranges habitudes dont une femme délicate devait souffrir, avait achevé de l'impressionner, et maintenant il désirait infiniment connaître au juste la nature exacte de ses rapports avec cet enfant qu'elle tolérait et ménageait par calcul, lui avait-on dit.

— Vraiment ?.. répéta-t-il en forçant Tony à

s'asseoir auprès de lui, vraiment, vous vous noyiez, maladroit, sans le secours de mademoiselle d'Armançon? Comment cela s'est-il passé ? Dites.

Et Tony, assez bavard de sa nature, raconta, se voyant encouragé, que le pied lui avait glissé un jour quand il était petit, sur un point qu'il indiqua par-dessus le mur de la terrasse, et que certainement il serait allé au fond de l'eau si Lucienne, qui pas plus que lui pourtant ne savait nager, ne s'était élancée pour le ressaisir.

Tandis qu'il parlait, la jeune fille, très pâle, contemplait la surface ténébreuse de l'étang comme si elle eût redouté qu'une voix n'en sortît pour rétablir les faits et publier la criminelle tentative qui ne lui avait jamais été rappelée jusque-là.

— Ce plongeon était stupide, puisqu'il ne pouvait me conduire qu'à rejoindre les poissons avec toi, interrompit-elle en essayant de rire à travers son trouble. Voilà comme j'entends le métier de sauveteur, Monsieur. J'ai laissé à un brave homme, qui est intervenu fort heureusement, la peine de retirer de l'étang deux personnes au lieu d'une.

— N'importe ! dit Tony en se levant pour lui planter un gros baiser sur le cou.

— Il a raison, dit M. Raynal, n'importe !...

L'élan, le sacrifice irréfléchi doit seul compter. La vraie preuve d'amour est dans le premier mouvement... Ce qui en résulte, bien ou mal, est l'affaire de la destinée et ne dépend de personne. Nous nous sommes donnés spontanément, nous ne pouvons rien faire de plus. J'honore et je vénère ceux qui se donnent ainsi,... ceux qui se jettent à l'eau sans considérer s'ils savent nager, si on leur en saura gré, si cela en vaut la peine, et le reste...

M. de Trézé, cependant, paraissait impatienté. Tony n'écoutait pas, il embrassait Lucienne.

— Elle était toute jeune quand elle a fait cela, dit-il, relevant enfin la tête, et depuis...

— Depuis vous avez continué d'être tous les deux, à ce que je vois, en très mauvaise intelligence?

— Nous nous détestons ! s'écria le gamin, fondant sur elle de nouveau avec ses caresses impétueuses et gauches de grand chien de chasse, qu'elle réprimait comme à regret en lui répétant : « Allons, tenons-nous, Tony. »

— Mon opinion est faite sur mademoiselle d'Armançon, reprit Frank Raynal de sa belle voix profonde, qui prêtait à ce qu'il disait une valeur indépendante des mots, celle du sentiment. Je

vous félicite, monsieur Tony, d'avoir une pareille Providence... Mais, ajouta-t-il en s'interrompant, si je vous donnais, moi, quelques conseils pour la construction de ce fameux canot ? J'en suis capable ; j'ai beaucoup cultivé les arts utiles. Il n'y a guère de garçon chez nous, habitant le voisinage d'une rivière, qui n'essaie de fabriquer lui-même un bateau de plaisance. Dites, voulez-vous de mon aide?

— D'autant plus qu'ayant ajusté les deux planches du fond, je ne sais comment m'y prendre pour appliquer les bordages, s'écria Tony avec animation. Oh ! Monsieur, combien je vous remercie !

— Allons ! dit M. Raynal en se levant. Vous permettez, Mademoiselle ?...

Il croyait avoir trouvé ainsi le meilleur moyen de la laisser causer avec celui qu'il appelait déjà en lui-même son fiancé, mais ce ne fut pas cette complaisance qu'elle récompensa d'un sourire. Il avait témoigné de la bienveillance à Tony, et elle en était maternellement touchée. Si Fernand eût été sincère, il aurait avoué ensuite à Frank qu'elle avait employé tous les instants du tête-à-tête ménagé par ses soins à le questionner sur lui.

— Comme ce monsieur est habile ! dit Tony

après le départ des deux visiteurs. On dirait qu'il n'a fait que construire des bateaux toute sa vie. Et puis il est très amusant. Il m'a raconté des choses!... Figure-toi qu'à douze ans il s'est sauvé de chez ses parents pour s'embarquer en cachette. Et on ne l'a pas fait revenir de force; on l'a laissé se dégoûter tout seul de la mer. Son voyage, qu'il m'a raconté, vaut *Robinson* pour le moins. Ce n'était pas un garçon sage du tout, paraît-il, et tu vois pourtant comme il est devenu aimable! Car je le trouve très aimable, ce M. Raynal. Jamais personne n'a été aimable comme cela pour moi... Je veux dire les gens qui ne sont pas de la maison. Tous ceux qui viennent ici,... je ne sais pas ce que je leur ai fait, par exemple,.. tous ceux qui viennent ici me regardent de travers...

— Quelle idée!...

— Oh! tu l'as remarqué, j'en suis sûr. Et ça me serait bien égal, du reste, si...

— Pourquoi t'arrêtes-tu, Tony?

— Si je t'avais toujours,.. mais je ne t'ai plus...

— Qu'est-ce que tu dis là, petit ingrat

— Ingrat, non, je ne le suis pas...

— C'est vrai, reprit-elle en riant, tu ne l'es même pas assez, car tu as raconté aujourd'hui, sous prétexte de me faire honneur, une histoire

que je te recommande de garder pour toi, entends-tu?

— Ah !.. comme tu voudras. Mais, enfin, c'est parce que je me rappelle si bien tout, oui, toutes tes gâteries, que j'ai quelquefois du chagrin.

— Du chagrin!... Tu as du chagrin, mon pauvre Tony ?...

— Je n'en ai pas l'hiver, quand les Trézé sont à Paris... S'ils pouvaient y rester toujours, nous laisser tranquilles!

— M. Fernand est pourtant venu plusieurs fois l'hiver dernier...

— Oui, mais en passant, pour s'en aller bien vite... et puis il ne fait pas comme ces dames, qui ont toujours l'air de chuchoter sur mon compte, de me regarder par-dessus l'épaule. Hier, mademoiselle Albertine avait laissé tomber son éventail, je l'ai ramassé, je le lui ai rendu,... elle ne m'a pas dit merci. Ce n'est guère poli, tu l'avoueras?... Et tiens, M. Fernand lui-même,... je ne veux pas dire du mal de M. Fernand,... il est très bien, mais quelle différence avec son ami!..

— Tu trouves?..

— Oh! il n'y a pas de comparaison. Rien qu'à les regarder, on sent qu'ils ne se ressemblent pas

plus de caractère que de figure. M. Raynal est comme toi, il est bon...

— M. Fernand aussi...

— Peut-être bien, dit Tony en haussant les épaules d'un air de doute; mais pour l'autre, j'en suis sûr.

A quelques jours de là, Lucienne alla voir mademoiselle Arnet.

— J'ai à me plaindre de vous, lui dit-elle, à demi sérieuse. Vous ne me grondez plus...

— Et pourquoi vous gronderais-je?

— Parce que je le mérite. Êtes-vous devenue aveugle sur mes défauts, ou bien désespérez-vous maintenant de les corriger? Vous pourriez, vous devriez me gronder d'être devenue très frivole.

— Des amusements dont vous étiez privée se sont offerts,... vous en profitez; n'est-ce pas tout naturel?

— Non, apparemment, puisque je ne suis pas contente de moi.

— Et quels nouveaux reproches vous adressez-vous donc, mademoiselle Scrupule?

— Par exemple, de négliger mes devoirs. Tony me l'a fait entendre. A l'en croire, je ne suis plus du tout à lui.

— Votre lot en ce monde n'est pas d'être à Tony. Vous n'avez pas de devoirs proprement dits envers cet enfant.

— Vous savez bien que si. Oh! quelle confusion j'ai ressentie quand il a rappelé tout haut ce terrible jour que je voudrais tant qu'il oubliât!

— Oubliez-le vous-même, mon enfant. Vous avez grandement réparé à l'égard de Tony; vous lui avez fait beaucoup de bien.

— Je ne lui aurai fait que du mal, si je ne continue pas. Mieux eût valu ne jamais commencer.

Mademoiselle Arnet ne répondit rien d'abord. Il était trop évident que Lucienne avait raison.

— Continuer vous sera peut-être impossible, dit-elle après un silence, voyant que la jeune fille attendait qu'elle lui suggérât quelque excuse vis-à-vis d'elle-même. A l'impossible nul n'est tenu.

— Il fallait y penser plus tôt, en ce cas,... ne point entreprendre une tâche pour la laisser incomplète.

— A l'âge que vous aviez, Lucette, on ne prévoit pas les obstacles que la vie apporte. Vous n'avez consulté personne pour adopter cette petite âme,... vous avez agi d'une façon aussi généreuse que téméraire...

— Et celui qui voit nos intentions m'en tiendra compte, n'est-ce pas? Voilà que vous parlez comme M. le curé. On dirait que tous les deux vous prenez à tâche de m'aveugler sur moi-même. Eh bien! ma chère amie, je ne crois tout à fait ni vous ni lui. Quelque chose parle en moi qui ne me flatte pas et qui doit avoir raison. Je n'aurai fait que gâter l'avenir de Tony, puisque mon père ne veut pas m'aider, comme il le faudrait, à compléter cette œuvre témérairement entreprise, vous en convenez. Déjà le pauvre petit sent que le monde lui fait froide mine et quand je lui manquerai... De quel droit, en somme, se montre-t-on si dédaigneux pour le filleul de mon père, pour un enfant qu'il a jugé bon d'élever auprès de lui?

— Mon Dieu! Tony ne compte pas personnellement...

— Oh! ce n'est pas cela... L'attitude des Trézé à son égard est hostile. Mon père n'y fait pas attention, moi j'en suis blessée. Du train dont vont les choses, Tony finira par avoir, en grandissant, une situation tout à fait fausse et pénible à Varoille. Qu'a-t-on contre lui?.. Vous n'avez aucune idée de ce que pouvaient être les parents de Tony? demanda Lucienne après une pause.

— Grand Dieu! pensa mademoiselle Arnet, aurait-elle un soupçon?

Mais ce regard clair arrêté sur le sien la rassura. On voyait jusqu'au fond et il témoignait d'une complète ignorance.

— Non, aucune idée, répondit-elle brièvement.

— C'est étrange!.. Il n'est donc pas du pays?... Robert-Antoine,... prononça-t-elle lentement. Les deux noms de papa... Mais son nom de famille?..

— Il y a de pauvres enfants abandonnés qui n'en ont pas, dit mademoiselle Arnet marchant avec crainte sur un terrain brûlant.

— Je sais,... comme la petite bergère de la ferme du Foyard, cette pauvre blondine estropiée, qui est de l'hospice. Pas de mère!... Pauvre Tony !... J'aurais voulu lui en tenir lieu... Savez-vous, chère amie, que l'air des Bordes n'est pas sain. Il agit sur moi... Je m'y sens toute rapetissée. Je n'oserais y parler que de sornettes. Quand quelqu'un, là-bas, quitte le ton léger, tout le monde à l'air de tomber des nues. Mon intimité avec Jeanne et avec Albertine ne m'a jamais conduite à leur donner la clé de mes pensées. Nous bavardons ensemble comme des pies, et il se trouve à la fin que nous ne nous sommes rien dit du tout. Elles ont beaucoup plus d'esprit que

moi, elles savent mille choses que j'ignore, et j'ai peur de leur paraître sotte, de les voir éclater de rire, c'est un fait... Voilà pourquoi j'ai tant besoin de vous, ma chérie, poursuivit Lucienne en prenant la main décharnée de mademoiselle Arnet avec une tendresse qui remua le cœur de la vieille fille.

— Je retrouve ma Lucette, dit-elle en souriant, je retrouve cette bonne et sage petite élève à l'école de laquelle je suis allée sans en avoir l'air, moi, la maîtresse, pour ma consolation.

— Vous l'aviez donc perdue, cette Lucette? Vous avouez que vous l'avez crue perdue un instant! Et vous ne l'aidiez pas à se retrouver?...

Elle se tut comme distraite par une idée nouvelle, à en croire le sourire vague qui avait soudain passé sur ses lèvres.

— C'est singulier, dit-elle, sans écouter les protestations de Constance, qui se défendait de son mieux, cette gêne que j'éprouve avec les Trézé, ce sentiment confus de mon insuffisance que j'ai toujours dans le monde, je ne l'ai pas éprouvé du tout avec un étranger, avec ce M. Raynal. Nous sommes amis intimes, quoique je ne l'aie vu qu'une fois...

— Qu'a-t-il donc fait pour cela? demanda mademoiselle Arnet.

— Je ne sais vraiment pas; il parle sérieusement de choses simples, il ne se moque jamais, il ne fait pas de compliments, et puis il a été parfait pour Tony...

XIV

On aurait pu croire, après cette espèce d'amende honorable, que Lucienne ralentirait un peu le tourbillon qui l'entraînait du côté des Bordes, mais il n'en fut rien. Mademoiselle Arnet eut une preuve nouvelle de l'inconséquence des jeunes filles; tout devait se borner à de vaines paroles. Un aimant agissait sur Lucienne, plus fort que toutes les résolutions; elle rapprochait, au lieu de les éloigner, des visites auxquelles elle trouvait de plus en plus de plaisir. L'aimant, c'était, — elle l'affirmait du moins, — la présence de M. de Montmerle, qui venait d'arriver, accompagné de sa *da* en guise de valet de chambre. Comment décrire les joies de la réunion? Lalie ne faisait

que sangloter et rire alternativement, quelquefois tout ensemble... Elle divaguait à cœur-joie... Non, ce n'était plus là sa petite mamselle, c'était plutôt l'autre, sa grande Lucienne, à l'âge où elle était « partie pour France,... » c'était aussi un peu la belle des belles, cette divine Théonie de Montmerle, la maîtresse par excellence de Lalie avant son mariage avec M. Delisle.

— *Tous les trois!... moë qua voi yo tous les trois!* jargonnait la pauvre *da* en roulant dans son extase des yeux égarés qui pouvaient faire craindre qu'elle ne devînt réellement folle.

—Tiens, lui disait Lucienne, parlons de bonne-maman!...

Alors, s'accroupissant à ses pieds, Lalie égrenait le chapelet sans fin des souvenirs. Cette légende de la famille avait été peu à peu embellie de maints détails quasi fantastiques, fruits d'une imagination inventive, mais, depuis longtemps, à force de les redire, les fables les plus hardies étaient acceptées par leur auteur comme de pures vérités. Elle eût juré sur les reliques des saints que tout s'était passé de la sorte, et Lucienne écoutait sans discussion l'intarissable conte de fées où ses parents et elle-même jouaient des rôles merveilleux. Les larmes de la

da coulaient à flots sur les tribulations d'une petite mamselle captive durant des années dans certaine tour, au milieu de bois affreux, gardés par des griffons, des serpents et des tigres, hantés par de mauvais génies qui lui avaient fait endurer mille misères. Longtemps une pauvre *da* avait rôdé au pied de la tour, priant et suppliant en vain. Puis, à l'improviste, par la vertu d'un coup de baguette, les murs s'étaient écroulés, de sorte qu'avant de mourir la vieille *da* avait revu sa petite mamselle qu'elle s'attendait à trouver triste et défigurée, qui, au contraire, était resplendissante comme le soleil... Par quel miracle?... C'est que, de là-haut, sa bonne-maman, un ange, l'avait protégée. Bonne-maman avait suscité, l'heure venue, un prince beau comme le jour, lui aussi, dont le dévouement et la vaillance devaient rompre ce maudit enchantement.

— Quelle figure avait-il, ce prince? demandait en riant Lucienne.

Et Lalie de répondre avec une malice égale à la sienne qu'il était blond, avec un lorgnon d'or, à moins que ce ne fût un grand brun avec de beaux yeux d'un gris noir... Cela dépendait du goût de la petite mamselle.

Des éclats de gaieté partaient alors comme autant

de fusées, le rire argentin de Lucienne se mêlant aux cris, aux gloussements, aux convulsions, aux battements de mains frénétiques de la vieille mulâtresse électrisée. Certes, bonne-maman devait se trouver entre elles, souriant à sa manière, goûtant ainsi la meilleure part de ce paradis où allait la chercher une évocation naïve. Jamais, de son vivant même, cette adorable grand'mère n'avait été plus près: Lucienne lui payait comme un arriéré de tendresse confiante, elle plaçait sous ses auspices la première et complète floraison de l'amour et du bonheur qui se produisait presque à son insu, sans que sa volonté du moins y intervînt, sans qu'elle fît autre chose que d'assister, passive et ravie, à un enchantement plus merveilleux mille fois que tous ceux dont Lalie émaillait ses paraboles. Et pour qui était cet amour? Ce bonheur, qui donc devait le lui donner?

M. d'Armançon et M. de Montmerle, rapprochés par les projets qu'ils formaient en commun, par la joie qu'ils avaient l'un et l'autre du mariage presque assuré de Lucette, se chuchotaient à l'oreille le nom de Fernand; la famille de Trézé tout entière partageait l'illusion des deux vieillards. Personne, sauf une devine à peau noire et à madras calandré qui, n'ayant vécu que par le

cœur, s'entendait à déchiffrer couramment ce grimoire-là, personne, sauf Lalie, qui avait beaucoup aimé de toutes les façons, ne se doutait que l'irrésistible Fernand comptât pour si peu dans les pensées de Lucienne et qu'il n'eût servi qu'à éveiller chez elle ce besoin de plaire un peu banal, précurseur des sentiments plus profonds. Comme par le passé pourtant, elle lui témoignait une cordialité gracieuse, voulant peut-être se donner le change à elle-même, lui sachant gré plutôt d'être l'ami de Frank Raynal et de faire ressortir par sa présence les qualités absolument opposées, absolument supérieures aussi de ce dernier.

— J'ai grand'peur que vous ne soyez volage, disait en hochant la tête mademoiselle Arnet; vous voilà entichée de l'Amérique!

— Après tout, pensait l'institutrice, il vaut mieux qu'elle ne s'absorbe pas dans une préférence. Ni l'un ni l'autre sans doute ne l'occupe sérieusement. Elle s'amuse d'être admirée, comme pourrait s'amuser une rose d'attirer les papillons.

Tony ne s'étonnait guère que Lucienne lui parlât très souvent de Frank Raynal. Cela lui paraissait tout simple qu'elle fît grand cas d'une

personne qui le comblait de bontés : il avait sans cesse à la bouche, pour son compte, le nom de M. Raynal... M. Raynal lui prêtait des livres, M. Raynal l'emmenait à la pêche, M. Raynal lui donnait rendez-vous pour des promenades matinales à cheval, et tout ce qu'il racontait de sa « petite mère » paraissait intéresser extrêmement M. Raynal. Tony avait poussé les confidences jusqu'à se plaindre un peu d'elle ou plutôt de la façon indiscrète dont les Trézé l'accaparaient, et M. Raynal lui avait répondu :

— Il ne faut pas être exigeant à ce point. Un jour sans doute elle vous quittera, elle suivra quelque part une nouvelle famille, un mari...

Le jeune garçon rapporta ces paroles à Lucienne:

— Sais-tu, ajouta-t-il, que j'en ai pleuré ?... Mais je vais te dire mon idée, une idée qui peut-être arrangerait tout. Quand tu te marieras, tu devrais prendre M. Raynal.

A quoi Lucienne avait répondu d'un ton léger, en lui donnant un petit soufflet :

— Pour prendre un homme, comme tu dis, il faut d'abord qu'il s'offre.

Puis elle s'était éventée avec acharnement, quoiqu'il ne fît pas très chaud, cachant sa figure derrière l'éventail et s'écriant d'un air inquiet :

— Tu pourrais bien éviter, Tony, de répéter tout ce qu'on te dit...

Ce jour-là eut lieu une de ces excursions que madame de Trézé organisait plusieurs fois par semaine, sous prétexte de faire connaître à l'étranger, avant son départ, tout ce qui du pays valait la peine d'être vu, en réalité, pour favoriser les progrès de l'intimité entre deux couples que la châtelaine des Bordes s'était promis de conduire à l'autel le même jour. Lucienne et Fernand, à en croire ce dernier, s'entendaient déjà aussi bien que pouvait le souhaiter sa sollicitude maternelle, mais les choses marchaient plus lentement entre Frank Raynal et Jeanne de Trézé, malgré toute la bonne volonté d'une fille majeure, laide et pressée de se marier. Jeanne avait beau s'asseoir à côté de lui pour déjeuner sur l'herbe, implorer son secours lors des descentes trop rapides, prendre et serrer son bras outre mesure dans la terreur folle qu'elle avait des chauves-souris qui accompagnaient parfois leurs retours nocturnes; il la servait, la secourait, la rassurait de bonne grâce, mais sans sortir jamais des bornes d'une indifférence polie dont elle souffrait un peu en attendant qu'elle y cherchât des causes.

— Les Américains sont ainsi, lui disait sa sœur, confidente de ses perplexités. Il est froid en apparence, il met sa gloire à rester maître de lui, mais tu vois bien qu'il ne parle pas de repartir. Pourquoi s'attarderait-il ici?

Frank déclarait chaque jour, au contraire, que des affinités nouvelles l'attachaient à la France et lui donnaient un désir plus grand de s'y fixer.

— C'est un accident, en somme, qui m'a fait naître loin d'elle, disait-il. Je tiens à mon pays nourricier par l'amour et le respect que m'inspirent ses institutions, par la force de l'habitude; mais la patrie de mes ancêtres, la source de mon sang, ma mère, c'est la France, c'est la Bourgogne même. Je m'y retrouve chez moi, je crois reconnaître à chaque pas ce que je n'avais pourtant jamais vu... Apparemment la mémoire de quelque grand-père s'éveille dans mon cerveau, à moins que je n'aie rêvé autrefois le temps délicieux que je devais passer ici.

C'était la plaisanterie favorite de la jeunesse qui l'entourait de faire deviner à Frank Raynal le site vers lequel roulait le break où l'on s'empilait gaiement, gens et provisions.

— Rappelez-vous, lui disait-on.

Il décrivait la pierre branlante, le camp ro-

main, la vieille église, et quand par hasard il se rapprochait de la vérité, on criait au miracle.

— Miracle scientifique,... se hâtait d'ajouter mademoiselle de Trézé, qui le savait ennemi des superstitions. Mais puisque vous vous souvenez si bien, monsieur Raynal, vous devez savoir que nos montagnes, pour être moins hautes que les montagnes Rocheuses, sont tout aussi longues à explorer. Nous n'en aurons pas fini de sitôt.

— Tant mieux! répondait-il, les yeux fixés sur Lucienne, tout en ouvrant une oreille distraite aux folies de Jeanne, je ne demande qu'à rester indéfiniment... jusqu'à l'heure, du moins, où madame de Trézé jugera bon de me mettre à la porte.

— Ne comptez pas que cette heure-là sonne! s'écriait coquettement l'ex-jolie femme, qui eût volontiers exercé sur lui son pouvoir en attendant qu'elle devînt sa belle-mère.

— A nous deux, disait-elle à sa fille, à nous deux, nous le dégèlerons!

Lucienne ne voyait rien des manèges qui l'entouraient; elle s'abandonnait à l'ivresse de ces courses bienheureuses qui, sous le ciel bleu, à travers les bruyères et les bois, la conduisaient elle ne savait où... Ce chemin avait tant de replis

et de méandres !... Et puis que lui importait?... Le charme des choses extérieures se mêlait à la magie de ses impressions intimes, se confondait avec elles : sa joie secrète montait, grandissait, flamboyait comme monte, grandit et flamboie le soleil qui a commencé d'abord par colorer d'un rose indécis les teintes neutres de la matinée ; si elle mettait pied à terre pour marcher, sous l'influence d'un besoin d'activité presque fiévreux, il lui semblait avoir des ailes comme les oiseaux du buisson voisin. N'existait-il pas quelque rapport entre l'heure grave et douce que nos pères appelaient si poétiquement la vesprée, entre cette heure qui répand sur les champs un calme rêveur, qui fait du moindre son une musique attendrie, et le regard profond d'un bel œil gris, frangé de noir, qui parfois, lui semblait-il, cherchait le sien?... Quand la nuit se répandait dans la forêt, dont le break, en fuyant, frôlait les branches, il lui semblait qu'une seule voix, la voix mâle et vibrante qui la troublait, aurait eu le droit de rompre le mystérieux silence, et quand Frank lui donnait la main pour descendre de voiture, elle avait comme un vague espoir qu'il allait garder cette main frémissante entre les siennes à tout jamais durant le grand voyage à travers la vie, dont

cette promenade émue n'était que le prélude.

Hélas! toutes les belles chimères qu'elle chérissait, qu'elle berçait en elle-même, devaient se dissiper au premier souffle de la malice et de l'envie comme s'évaporent ces palais aériens, bâtis de nuages empourprés et de rayons d'or qui, au coucher du soleil, dressent dans l'azur leur façade enflammée. Un coup de vent et ce n'est plus rien; les rubis, les escarboucles s'écroulent, l'incendie a pris des pâleurs de brouillard, toute cette gloire s'est éteinte,... il ne reste plus que la morne tristesse du crépuscule.

Le break avait roulé jusqu'à une certaine *pierre écrite*, dont le curé, organisateur de l'expédition, faisait grand bruit d'avance, mais Frank Raynal était resté en route, retenu par un de ces tableaux qui embrassent un petit espace, qui traitent un sujet modeste et dont la sobriété demeure mieux gravée dans l'esprit que maint panorama ambitieux. Une pièce d'eau bien inattendue sur la hauteur qu'on venait d'atteindre, deux grands arbres, inclinés l'un vers l'autre, laissant tomber un jour verdâtre sur des vaches en pâture, une bande éperdue d'oisons qui s'enfuyaient les ailes ouvertes devant un bambin aussi rougeaud que déguenillé, ce n'était rien, mais cela eût suffi à cap-

tiver Potter ou Troyon aussi bien que Frank Raynal.

Il avait tiré de sa poche son *block* d'aquarelliste et s'était installé devant cette scène pendant que le curé archéologue s'évertuait à déchiffrer, une demi-lieue plus loin, sur la pierre renversée de ce qu'il croyait être un tombeau celtique, postérieur à l'invasion romaine, certaine inscription dont aucune trace lisible ne subsistait plus. Les figures en relief avaient été brisées, effacées par le frottement des roues et des pièces de bois qu'un charron du village voisin appuyait quotidiennement contre elles, et pourtant les paysans, qui n'avaient pas su relever cette pierre, qui, chaque jour, travaillaient au contraire à compléter sa destruction, entouraient avec une curiosité avide « les messieurs venus pour leur monument », en insinuant qu'ils savaient bien avoir parmi eux un trésor dont les connaisseurs devraient s'occuper : le bourg sans doute en tirerait profit.

Après s'être amusées quelque temps de cette ruse et de cette rapacité caractérisques autant que des suppositions à perte de vue du bon curé, les trois jeunes filles, trouvant que la drôlerie, comme disait Albertine, se prolongeait un peu trop, retournèrent en voiture au lieu où était resté Frank.

— Vous ne verrez pas la pierre écrite, lui crièrent-elles de loin, M. le curé l'a étudiée sur toutes ses faces, il lui a composé une histoire authentique, et maintenant il doit être parti pour nous rejoindre à pied.

— Que voulez-vous! dit le jeune homme, c'est mon malheur de rester en route trop souvent, d'oublier presque toujours, pour quelque détail du chemin, le but que je me proposais au départ.

— Agissez-vous ainsi en voyage seulement ou, d'une façon plus générale, dans la vie? demanda Jeanne de Trézé, appuyée sur le manche de sa haute ombrelle Louis XV, tandis que Lucienne et Albertine admiraient par-dessus l'épaule de Frank le paysage auquel il mettait les dernières touches.

— Dans la vie comme en voyage, répondit-il. Je faisais mon examen de conscience tout à l'heure, seul ici, devant ces belles vaches et cette flaque d'eau; je pensais à bien des choses...

— Peut-on sans indiscrétion vous demander lesquelles? dit Jeanne, persuadée qu'elle devait jouer un rôle dans sa confession.

— Oh! à des choses qui vous paraîtront bien terre à terre et bien pratiques. Je me reprochais mes loisirs.

— Même ceux que vous nous devez? demanda gaiement Albertine.

— Ceux-là surtout peut-être, répondit-il du même ton, en continuant de caresser son aquarelle d'un pinceau distrait. J'ai perdu déjà beaucoup de temps à hésiter, à chercher ma voie. J'en suis honteux devant mes compatriotes qui, tout jeunes, jouent si vaillamment des coudes, qui se poussent droit en avant.

— Bah! interrompit Jeanne, rassurez-vous; dans la patrie de votre âme, comme vous dites si joliment, on vous pardonne, et il dépend de votre volonté, n'est-ce pas, de vous donner à elle une bonne fois, de ne plus la quitter? Nous en serons ravies pour notre part.

Il s'inclina en répondant :

— Hélas! je crois au contraire que le prochain paquebot va me rendre à des réalités un peu rudes, après un rêve trop doux, trop prolongé.

Lucienne crut sentir qu'en parlant il attachait sur elle des yeux tristes, mais elle ne pouvait savoir au juste : l'annonce imprévue de ce départ l'avait laissée défaillante, le cœur serré comme dans un étau, uniquement préoccupée de faire bonne contenance, et elle n'y réussissait guère, car Jeanne en l'observant devina, dès cette mi-

nute, tout ce qu'elle ne soupçonnait pas la veille encore.

— Oui, continuait Frank, il faut que je sacrifie enfin à cette machine dévorante, surchauffée, insatiable qui représente la vie sociale chez nous. Je sens mon infériorité, je me l'explique : il m'a manqué d'être pauvre. Mes avantages m'ont nui au lieu de me servir. Parti de rien je me serais élevé plus haut. La volonté de faire fortune m'eût décidé comme tant d'autres à choisir vite, à me presser. Je n'aurais pas été cette anomalie : un Américain amateur.

— Vous êtes quelque chose de mieux quand il s'agit de peindre; votre croquis est charmant, dit Jeanne, en continuant de surveiller Lucienne du coin de l'œil.

— Pour un feuillet d'album peut-être, répliqua-t-il en le lui offrant. J'ai tout effleuré. Il est grand temps que je me fixe à quelque chose. Aussitôt rentré dans mon pays, j'y songerai très sérieusement. Vous ne vous étonnerez pas d'apprendre qu'en fin de compte je me sois improvisé ingénieur, par exemple,... oui, du jour au lendemain, tout bonnement. Ce n'est pas comme chez vous, on nous tient quitte des diplômes; une certaine expérience personnelle suffit. Ingénieur, je

le suis déjà, puisque j'ai, au temps de mes voyages dans l'Ouest, fourni des plans et des rapports à une future compagnie de chemins de fer. Je suis ingénieur au même titre que peintre, journaliste, etc. Laquelle de ces carrières me conseilleriez-vous de choisir, mademoiselle Lucienne?

— Moi,... commença Lucienne avec embarras, mais déjà la pétulante Albertine l'avait interrompue.

— Je vous conseillerais tout simplement de vous marier, répondit-elle, renchérissant sur les avances de sa sœur.

Il la regarda sans qu'elle pût voir si cette attaque hardie avait porté. Sa physionomie, ouverte d'ordinaire, revêtait parfois un masque irritant d'impassibilité anglo-saxonne, mais Albertine, très perspicace, avait remarqué qu'il appelait surtout ce masque à son aide aux moments d'émotion.

— Pour cela aussi j'ai manqué le coche, répondit-il en serrant ses crayons et ses couleurs avec une affectation de soin, et deux trop bonnes raisons m'empêcheront de le rattraper. Mademoiselle Jeanne est au courant d'une de ces raisons, votre frère connaît l'autre.

Lucienne, quant à elle, ne savait pas ce que c'est qu'un masque. Son pauvre petit visage cou-

vert de pâleur exprima une curiosité si suppliante que Jeanne ne résista pas au cruel empressement de la satisfaire.

— Ah! tu veux savoir? pensait-elle. Ah! cela t'intéresse à ce point?

Quel soulagement de pouvoir faire retomber sur quelqu'un une partie de sa souffrance, une souffrance âpre, haineuse et méchante où le dépit et la colère se mêlaient à l'humiliation!

L'attirant à l'écart sous un prétexte :

— M. Raynal, lui dit-elle avec une négligence calculée, M. Raynal m'a confié, en effet, les raisons qui l'ont empêché de se marier jusqu'ici et qui probablement l'en empêcheront encore. Il s'est épris autrefois d'une grande passion pour une coquette de son pays. Elles sont là-bas si séduisantes!.. des sirènes capables de tout pour s'emparer d'un homme, pour se l'attacher tant que cela leur plaît et pour le désespérer au besoin si elles trouvent mieux ou si un caprice les pousse. Miss Annie Jenkins était le plus délicieux, le plus accompli des monstres. Son fiancé en eut la preuve; il rompit cette chaîne dans un moment d'indignation trop justifié, mais il en traîne partout les lambeaux avec lui... Jamais il ne réussira, dit-il, à oublier. Les hommes les

plus forts sont lâches quand il s'agit d'amour.

Elle avait vu Lucienne changer de couleur dix fois pendant ce récit lentement distillé; elle savait que le trait tiré de but en blanc était allé se planter au bon endroit. Et après tout elle n'avait fait qu'un demi-mensonge. Frank, un jour qu'elle le poussait outre mesure sur la pente du sentiment, s'était avisé de chercher refuge dans les confidences, sans réussir, du reste, à décourager des entreprises qu'avait plutôt stimulées l'aveu de cet ancien chagrin de cœur. Il était vrai qu'une blessure encore saignante au moment de son départ l'avait décidé à essayer du remède infaillible, un nouveau voyage, mais la blessure en question n'avait pas résisté au changement de climat et d'habitudes; il n'en retrouvait même plus la cicatrice. Jamais, depuis qu'il connaissait Lucienne, il n'avait pensé à la belle miss Jenkins que pour opposer l'égoïste et brutale vanité de cette dernière, ses audaces de mauvais goût, la coquetterie sans frein qui l'avait révolté après un premier vertige, à l'innocence, à la simplicité, à l'éloignement de tout artifice et de tout calcul qui l'enchantaient chez Lucienne et qui composaient ce qu'il appelait en lui-même le jeu franc et harmonieux de sa nature. Ayant été victime

de certains défauts odieusement féminins, il adorait par un retour très naturel les qualités contraires, bien féminines aussi, et s'il les adorait en secret, c'était par un scrupule d'honnêteté dont Fernand, comme il l'avait fait comprendre à mots couverts, aurait pu seul donner l'explication.

Mais Lucienne était incapable de rien interpréter, de rien déduire, encore plus de rien deviner quand il s'agissait de cette nature humaine qui, chez elle, n'avait ni détours ni mystères; les étranges revirements de l'amour étaient lettre close pour elle; il n'y avait pas de romans à Varoille, sauf dans la petite bibliothèque de sa mère défunte, où quelques beaux romans anglais de la vieille école affirmaient, méthodiquement rangés sur des rayons de bois rose, que le cœur, s'étant donné une fois, ne peut changer, quoi qu'il arrive.

— Ah! dit-elle d'une voix altérée, et avec un soupir, les yeux de son imagination fixés sur la grande *flirt* américaine qui lui apparaissait de loin, semblable à quelque déité d'espèce exotique, et prestigieuse, dominant de sa beauté souveraine les attraits médiocres des simples mortelles, ah! il va la retrouver et il lui pardonnera... Si elle a eu vraiment des torts à son égard, elle doit tant les

regretter!.. elle doit être si malheureuse de l'avoir perdu!

C'était avouer tout le prix qu'elle eût attaché à ce qui avait été la propriété de miss Annie Jenkins. Du moins Jeanne fut de cet avis. Le soir même, elle avertit son frère :

— A ta place, je me méfierais un peu de cet excellent ami, M. Raynal. Il pourrait bien, les circonstances aidant, te couper l'herbe sous le pied.

— Je suis à cent lieues de te comprendre, répondit Fernand, mais tu aurais peine à me faire croire que celui-là ne soit pas loyal jusqu'à l'exagération, jusqu'au ridicule. Je l'ai vu à l'œuvre...

— En vérité?.. dit Jeanne avec un détachement qui eût fait honneur à la plus habile comédienne. Alors il n'était pas question de femmes peut-être?...

— De femmes?.. Raynal se soucie des femmes comme... Tiens, tu es jalouse! tu es folle!..

— Moi jalouse?.. s'écria Jeanne en éclatant de rire. Tu as pu t'imaginer avec cette pauvre maman?..

Elle riait toujours, elle riait trop... sa gaieté touchait à l'attaque de nerfs.

— Mais tu es seul en jeu, mon pauvre ami...

Regarde autour de toi, conclus à ta guise, je ne te crierai plus gare...

— Jeanne, explique-toi... tu prétends qu'il courtise?..

— Oh! je ne prétends rien du tout... j'ai des hallucinations, je suis folle... Tu as bien raison de croire à l'amitié, aux ingénues, *et cœtera;*... cela t'honore.

Ayant semé la zizanie, cette mauvaise graine qui ne tarde jamais à germer, mademoiselle Jeanne alla dans sa chambre déchirer à belles dents un mouchoir de batiste et briser quelques porcelaines pour se remettre, tandis que la pauvre Lucienne se demandait, triste et songeuse, dans la sienne, comment il se faisait que rien ne l'intéressât plus parce que M. Raynal pensait à retourner en Amérique, où l'attendait une miss Jenkins bien coupable, mais toujours aimée.

En somme, n'avait-il pas le droit de se marier? Son départ n'était-il pas chose prévue?.. Elle revenait lentement, avec le vain désir de conserver une illusion, sur tout ce qui s'était passé entre eux, durant ce long mois qu'elle trouvait si court, de rapports quotidiens, presque d'intimité... Il avait été très amical, très bon, un peu plus familier que ne l'eût été un Français à sa place,... fami-

lier comme un grand frère... Galant? Oh ! pas le moins du monde ! Fernand de Trézé était galant, et il lui eût été si égal que celui-là s'en allât au bout du monde pour retrouver n'importe qui... Mais que s'était-elle donc figuré qui la rendait heureuse hier encore ?... Sotte fille ! tout se passait en elle-même... Elle avait rêvé...

Et la pauvre enfant restait déconcertée devant son rêve, avec le sentiment d'amertume et de dégoût d'un buveur qui, après avoir savouré à longs traits le plus délicieux, le plus enivrant breuvage, trouve du fiel au fond de la coupe.

— Elle a les yeux rouges comme quelqu'un qui n'aurait pas dormi ou qui viendrait de pleurer,... dit le lendemain sa vieille *da* à mademoiselle Arnet, avec laquelle, ravie de trouver une personne d'esprit qui comprenait mamselle presque aussi bien qu'elle-même, la Moricaude avait de longs entretiens.

Ce nom de Moricaude, le seul sous lequel on la connût dans le pays, lui venait de Claudine Forgeot, qui la détestait, flairant en elle une ennemie, un espion.

De son côté, Lalie disait :

— Si je pouvais, sans trop pécher, pendre

toute la famille, le frère, la sœur et le gamin, à trois bonnes branches bien solides !

Au nom de Lucienne, mademoiselle Arnet demandait grâce pour Tony; et la *da* de répondre avec une grimace expressive :

— Mamselle a eu vraiment une drôle d'idée de s'attacher à ce joujou-là !

XV

Le bal depuis si longtemps annoncé eut lieu la veille du départ de Frank. Les Trézé, tout à un premier désappointement, l'eussent volontiers supprimé, mais leurs invitations étaient lancées, on fut contraint de s'amuser quand même. Rien de plus gai que ces bals d'automne dans une campagne lointaine. Les châteaux sont à grande distance les uns des autres, les routes mauvaises parfois, les nuits déjà froides; il faut que les robes de gaze et de dentelle affrontent des chemins de traverse, qu'elles se hasardent à franchir des gués, à risquer toute sorte d'accidents qui ne font que stimuler l'entrain général.

Deux jours d'avance, les tapissiers venus de la

ville voisine suspendaient partout des lustres, des girandoles, disposaient des banquettes, travaillaient à l'installation de l'orchestre, assez péniblement recruté. Un souper monstre se préparait pour satisfaire le robuste appétit bourguignon; le parc fut, sous une pluie battante, illuminé en verres de couleur. Et quel joyeux défilé de véhicules variés entrant successivement au port, chacun avec son odyssée ! Quel fouillis de pelisses de toute sorte jonchant le grand vestibule et s'accrochant aux armures des panneaux ! Jamais on ne vit pareille collection de jeunes filles resplendissantes de belle humeur et de santé; nombre d'entre elles mises avec autant de goût que des Parisiennes de pur sang, car, sous le rapport de la toilette, il n'y a plus de provinciales.

L'élément masculin était représenté en partie par les officiers très fringants de la garnison la plus proche; ceux-ci faisaient un certain tort aux rudes chasseurs et aux gros propriétaires indigènes, qui, encombrant les portes, échangeaient à demi-voix leurs réflexions en langue chevaline sur telles ou telles épaules et arrêtaient au passage les plateaux abondamment chargés.

On dansait partout; à grand'peine, mademoiselle d'Armançon, qui avait déclaré souffrir d'un

violent mal de tête, après le premier quadrille réclamé par Fernand, put-elle trouver un coin pour y cacher son inexplicable mélancolie, que semblait augmenter la gaieté environnante. Il y avait dans la serre qui faisait suite au boudoir de madame de Trézé un massif de hautes fougères; elle se glissa derrière ce rideau, fuyant le bruit et le spectacle de la fête dont elle s'était d'avance promis tant de plaisir. Son premier bal !.. et cette robe, que tout le monde trouvait ravissante, et cette ovation évidemment sincère faite à sa beauté,... comme elle s'en souciait peu ! Des larmes lui montèrent aux paupières... des larmes de pitié... Comment n'aurait-elle pas eu pitié d'elle-même ?... Tony, en la voyant partir dans ses atours, lui avait dit :

— Je ne te reconnais plus.

Elle ne se reconnaissait pas davantage, mais pour d'autres raisons... Sa figure, dont une glace lui renvoyait le reflet, était pâle et comme vieillie. Quel changement plus complet encore au dedans ! Elle ne désirait rien désormais, sinon qu'on la laissât seule avec un chagrin qu'elle eût été impuissante à définir, mais qui l'accablait.

Frank Raynal passa, l'air préoccupé, paraissant chercher quelqu'un. Elle retint son souffle...

Puis ce fut M. de Montmerle qui vint la relancer.

— Lucette ! disait-il d'une voix basse et inquiète.

Elle écarta les branches et répondit :

— Je suis là.

— Eh ! grand Dieu, que fais-tu ?..

— Je me repose.

— Déjà ?.. Est-ce qu'une jeune fille se repose jamais !.. Ah ! si tu avais vu ta grand'mère !... une sylphide !.. Nous avons quelquefois valsé jusqu'au matin,... — il soupira, — quand je ne me servais point de béquille, quand elle avait seize ans... Impossible que la petite-fille de Théonie n'aime pas la danse.

— Je ne sais,... je n'ai jamais appris...

M. de Montmerle leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de l'insuffisance d'une éducation où l'essentiel même, la danse, avait manqué.

— N'importe, l'oiseau apprend-il à chanter ?... C'est un goût naturel, irrésistible chez la femme... tu pourrais...

— Je me sens fatiguée, malade.

— Malade ?... Veux-tu que je dise à ton père de t'emmener ?... Il ne demandera pas mieux,...

il bâille déjà depuis une heure... Mais quel dommage!...

Elle prit son bras pour rentrer dans le grand salon.

— Pas même une fois? disait-il, pas même avec Fernand?...

— Pas plus avec lui qu'avec un autre.

M. de Montmerle eut l'air étonné, presque scandalisé.

— Regarde-le pourtant... Peut-on avoir meilleure grâce que ce garçon-là?... Et tu l'as peiné, je le sais,... véritablement peiné, en refusant. Voyons, tu te sens mieux, n'est-ce pas? tu restes encore?

Il l'avait conduite auprès d'un groupe de jeunes filles, qui, l'instant d'après, au signal de l'orchestre, s'envola comme un essaim de papillons.

— Oui, encore un peu, répondit-elle en voyant Frank Raynal se diriger de son côté. Elle ne se sentait pas la force de l'éviter une seconde fois.

Il vint, en effet, s'asseoir auprès d'elle :

— Vous ne dansez pas, lui dit-il, moi non plus... Mais un quadrille assis,... accordez-moi cela, voulez-vous?..

Elle fit un signe affirmatif en désaccord avec sa réponse :

— Vous trouveriez sans peine meilleur emploi de votre temps. Je ne suppose pas que vous ayez les mêmes motifs que moi pour faire tapisserie : l'ignorance. Jeanne et Albertine ont entrepris pourtant de m'aider à me débrouiller, mais sans réussir...

— J'ai d'autres motifs, en effet, répondit Frank. A mon âge, on n'aime plus la danse pour elle-même...

— Sans doute, pensa Lucienne, il ne voudrait pas tenir une autre femme que miss Jenkins entre ses bras...

— Et décidément vous partez? reprit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir.

— Je pars... assez inquiet. Les dernières lettres de mon père me mettaient au courant d'une crise financière comme il en survient si souvent chez nous, qui lui fait courir quelques dangers... Il est bon que je sois auprès de lui, et voilà pourquoi je disais l'autre jour que j'aurais peut-être à prendre un parti sérieux qui ne me permettra plus de longtemps les flâneries à l'étranger. Ceci tout à fait entre nous, ajouta-t-il, je confie mes soucis à votre amitié... Pourrai-je comp-

ter sur elle de loin, mademoiselle Lucienne?

— Toujours, répondit-elle, en lui tendant la main d'un mouvement brusque qui fut surpris par Jeanne de Trézé, occupée cependant à organiser le cotillon.

— Elle m'est très précieuse, je vous le jure, reprit Frank en retenant cette main l'espace d'une seconde. La mienne ne s'est jamais prodiguée à la légère... Il faut que, sous l'agrément des rapports mondains, je sente un caractère... Vous êtes toute jeune, vous êtes femme et je vous parle de mes préoccupations comme je ferais à un bon camarade fidèle et sûr, vous voyez...

— Merci ! dit Lucette d'une voix défaillante.

— Seulement je ne demanderais pas à un camarade ce que je vais vous demander. Je pars demain, nous ne nous reverrons peut-être plus jamais... voulez-vous m'accorder cette dernière valse?

Lucienne ne songea pas à lui répondre ce qu'elle avait répondu à Fernand et à tous les autres, qu'elle ne savait pas valser.

Sans sourire, les yeux fixés sur les siens, dans une sorte d'attente pleine de délices et d'angoisses, elle se leva. De tout le reste elle eut à peine conscience. Le bras de Frank l'enlaçait; elle était emportée légère dans un tourbillon ra-

pide; elle respirait une atmosphère de feu, son cœur battait à coups redoublés. Au mot qu'il lui avait dit, en partant, pour l'encourager : « Abandonnez-vous,.. laissez-moi vous conduire, » elle répondait, en effet, par un abandon complet; elle n'avait plus d'autre volonté que celle qui paraissait prendre si doucement et si impérieusement possession de son être. Tout ce qui n'était pas cette étreinte s'effaça, tout jusqu'au sentiment du lieu où elle était, et puis il lui sembla qu'un profond silence régnait soudain, succédant à des bourdonnements vagues, que le sol s'abîmait, qu'elle entrait dans la nuit.

— Mademoiselle d'Armançon se trouve mal! dit quelqu'un.

. . . . . .

On soupait... Les salons, semés de tulle et de rubans, avaient été abandonnés pour la salle à manger. La clarté des bougies, la plus propice de toutes à la beauté, n'empêchait pas que le teint de ces dames ne parût trop animé et celui de ces messieurs assez vert pour qu'on en pût conclure qu'ils étaient sur les dents. L'uniforme seul tenait bon, et encore grâce au champagne.

Dans la serre où Lucienne, deux heures auparavant, avait fait de si sombres réflexions, Frank

Raynal et Fernand de Trézé étaient aux prises, le premier très calme, avec cet air d'autorité placide, un peu hautaine, qui lui était particulier dans les circonstances graves; le second hors de lui, les lèvres blanches de colère.

— A votre guise, disait-il; vous m'expliquerez ce qui s'est passé de façon à me satisfaire, ou vous m'en rendrez raison.

— Vous oubliez, mon ami, que le duel à égratignures, réglé par les témoins selon un prétendu point d'honneur, est en Amérique une vieillerie mise au rebut; quand on s'entr'égorge, c'est sérieusement... L'unique explication que j'aie à vous donner, la voici : J'ai insisté, plus que je n'aurais dû peut-être, pour décider la personne dont nous parlons à prendre part au bal. Depuis le commencement de la soirée, elle se plaignait d'un malaise, vous le savez... M. de Montmerle vous dira que son père avait été sur le point de l'emmener... Mais laissons cet incident, puisque mademoiselle d'Armançon est revenue à elle et rentrée à Varoille. Vous auriez tort de me soupçonner d'avoir jusqu'ici couru sur vos brisées. Et cependant, reprit-il après une pause, je serais très disposé à le faire par la suite, non pas à votre insu, mais en jouant franc jeu.

— Ah! vous êtes amoureux d'elle! vous en convenez, s'écria Fernand, dont les yeux étincelèrent.

Ce jeune homme était resté de fait un enfant gâté. A six ans, il ne se souciait pas de ses jouets à moins qu'on ne les lui disputât et il convoitait en revanche ceux de ses camarades. A vingt-sept, il continuait de trouver du prix à ce que les autres enviaient ou possédaient; une rivalité quelconque lui fouettait le sang et fixait ses indécisions. Il n'eût pas été résolu à prendre pour femme mademoiselle d'Armançon, que le goût d'un autre homme pour elle l'eût certainement conduit à la demander plus vite.

— Je conviens de tous les sentiments très tendres et très respectueux qu'elle m'inspire, répondit Frank toujours impassible. Si elle vous épouse, je m'interdirai naturellement de la revoir; si elle conserve sa liberté, au contraire, je saurai la retrouver quand il me sera permis de songer au mariage.

Fernand ne comprit rien à cette restriction; il ignorait, en effet, que la maison de MM. Raynal père et fils aîné fût menacée à son tour par la débâcle où avait sombré depuis peu à New-York

plus d'un « prince marchand ». Riche et libre, pourquoi cet original tardait-il à s'offrir?

— C'est le comble de la présomption ou de la naïveté que de mettre volontairement la mer entre soi et une femme qui vous plaît, en la laissant tête-à-tête avec un rival,... un rival tel que moi,... et sans s'être déclaré seulement, et en comptant sur l'avenir encore!

Frank lui faisait l'effet d'un animal curieux. Toutefois, il ne doutait pas de sa parole, il ne le soupçonnait plus d'avoir cherché par un moyen quelconque à le supplanter,... la sincérité s'impose, même aux moins sincères; il suffisait que Raynal affirmât pour qu'on le crût.

— Enfin, il me cède la place; voilà tout ce qui importe, se dit le jeune Trézé en haussant les épaules. Il me cède la place et il se croit amoureux! Ces Yankees sont en vérité d'une autre pâte que nous.

Le lendemain, M. de Montmerle vint pompeusement et avec l'émotion voulue, apprendre à Lucienne que Fernand de Trézé attendait d'elle, — ce fut l'expression classique dont il se servit, — le bonheur de sa vie. M. d'Armançon l'avait chargé de parler à sa fille, n'ayant aucune idée, disait-il, des manières accoutumées pour prépa-

rer au mariage des péronnelles qui cependant devaient griller d'être madame.

Lucienne reçut son vieil ami dans sa chambre, où la retenait probablement l'indisposition commencée au bal. Certes, il fallait être malade pour changer à ce point en vingt-quatre heures; d'ailleurs la précipitation du pouls, la peau sèche et brûlante, annonçaient un accès de fièvre. Tony avait passé cette matinée auprès d'elle à recommencer vingt fois le même récit sur ses pressantes questions : de bonne heure, comme il venait de se lever et mangeait son déjeuner dehors, M. Raynal s'était montré derrière la grille en habit de voyage, lui demandant des nouvelles de mademoiselle d'Armançon, puis, avec un vigoureux *shake-hands*, il avait dit à Tony :

— Écoutez bien, mon petit camarade. Si jamais les hasards de votre vie vous conduisent en Amérique, — c'est le pays de l'avenir, un pays qui promet beaucoup à ceux qui ne trouvent pas de place dans votre vieux monde, et qui tient ce qu'il promet aux vaillants, aux cœurs déterminés, — cherchez-moi, et, riche ou pauvre, je vous donnerai un coup d'épaule. Quand vous n'auriez plus personne, — ce qu'à Dieu ne plaise! — vous m'aurez.

— Je crois qu'il m'aime beaucoup, ajoutait Tony après avoir récité religieusement ce discours, et je l'aime aussi. Quand je serai grand, je ne serais pas fâché d'aller en Amérique.

— Et il ne t'a rien dit pour moi, Tony?

— Il m'a chargé de son souvenir...

— Tu lui as trouvé l'air triste?

— Je n'ai pas remarqué... Il était un peu pâle...

M. de Montmerle fut stupéfait de l'apathie avec laquelle Lucienne reçut une communication qui aurait dû, selon lui, la remplir d'un joyeux orgueil. Il avait beau faire valoir tous les avantages d'une pareille union, elle semblait les goûter médiocrement.

— Voyons, fillette, parle, es-tu contente? lui-dit-il, à la fin de son ambassade. Il y a lieu d'être contente, je t'assure.

Pour toute réponse elle fondit en larmes.

— Les nerfs! pensa-t-il. Le jour est mal choisi pour lui parler. Voyons, calme-toi... Ta première jeunesse n'a pas été gaie, pauvre mignonne, mais les dédommagements vont venir,... tu seras heureuse...

— Oh! non, balbutia-t-elle en sanglotant.

— Non?.. Est-il possible qu'il ne te plaise

pas? Compare-le aux hommes que tu as pu voir, à ceux qui étaient hier à ce bal... Aucun ne lui allait à la cheville.

Comme elle protestait d'un geste involontaire, tout en pleurant plus fort, une idée parut le frapper ou lui revenir.

— A moins que... Écoute, Lucette. J'ai remarqué souvent, depuis un mois, que tu avais plaisir à causer avec ce M. Raynal, et hier soir encore... Tu ne veux pas que je suppose cette chose absurde... que tu le préfères à son ami?

— Quand cela serait? dit Lucienne, ensevelissant sa tête éplorée dans son mouchoir.

— Mais tu disais toi-même, autrefois, que Fernand était plus joli homme... Même tu le trouvais laid tout franchement...

— Jamais! répliqua-t-elle en relevant le front avec véhémence... Jamais!.. Il est beau parce qu'il est intelligent, parce qu'il est bon. La grande qualité pour un homme d'être joli!..

— Fernand de Trézé a en outre toutes les qualités qui composent ce que l'on appelle un bon parti, dit M. de Montmerle d'un ton persuasif, la fortune, le nom, la situation sociale... L'autre n'est après tout qu'un Américain.

M. de Montmerle avait les préjugés créoles con-

tre ce peuple de roturiers, de travailleurs à outrance et de républicains systématiquement égalitaires.

— Je sais bien, ajouta-t-il pour la ménager et aussi par équité naturelle, qu'il se ressent d'avoir du sang français dans les veines, que le mélange des races a produit chez lui des résultats particulièrement heureux; bref, je lui accorde les façons d'un homme bien élevé; mais son arrière-grand-père était une espèce d'aventurier qui a choisi de vivre chez les sauvages; son père n'est qu'un marchand... et quel cas peut-on faire de ces grosses fortunes industrielles? Elles sont suspendues à une spéculation, à un hasard, très précaires, par conséquent... Enfin, quoi qu'en puissent penser les Raynal, leur nom, tout honorable qu'il soit, est un nom dégénéré,... tandis que les Trézé appartiennent à la plus haute noblesse,... noblesse d'épée, pas une tache à leur blason. Ta bonne-maman eût désiré par-dessus tout te voir rester dans ton monde. Comme moi, d'ailleurs, elle abhorrait les étrangers.

— Vous dites que bonne-maman aurait été satisfaite de me voir épouser M. de Trézé? demanda Lucienne d'une voix morne.

Qui devait-elle croire, M. de Montmerle ou

elle-même? Naguère encore, quand Frank, revenant sur ses voyages, nommait la Martinique où il était allé, où il avait vu mille choses familières à bonne-maman, elle imaginait un lien de sympathie entre lui et la chère morte, elle croyait entendre cette dernière lui dire : — C'est moi qui te l'ai choisi, qui te l'amène, qui te le donne... — Et voilà que bonne-maman, au contraire, eût préféré M. de Trézé!

M. de Montmerle entreprit de le lui prouver au moyen de mille arguments spécieux qui ne remuèrent en elle ni ambition ni vanité. Ce qui la toucha plus que le reste fut l'appel que fit son vieil ami au sentiment filial que n'avaient pu éteindre tous les torts de M. d'Armançon. Celui-ci était menacé dans sa santé, dans sa vie, gravement atteint, au dire du docteur Berthot; il aspirait à voir sa fille entrer au port. Elle pouvait lui donner une très grande joie, la dernière peut-être. Était-ce après tout se sacrifier?.. Un jeune homme charmant qui l'adorait...

— Mais si je ne l'aime pas? hasarda Lucienne.

— Tu l'aimeras, ne fût-ce que par reconnaissance. Toutes les femmes aiment après...

— Ah!... soupira la pauvre enfant dans son inexpérience.

— Et si l'amour ne vient pas, on peut être encore très heureuse. Ta bonne-maman n'avait que de l'estime pour M. Delisle; elle l'a épousé cependant de son plein gré, quitte à mettre au désespoir quelqu'un qui l'adorait... Ce quelqu'un, je peux bien te le dire maintenant, c'était moi-même...

— Et vous venez me prêcher?..

— D'être raisonnable? Pourquoi pas? En vieillissant, on comprend,... on se résigne... D'ailleurs, toi, tu ne désoles personne. M. Raynal ne t'adore pas, Dieu merci!.. J'espère qu'il ne t'a jamais fait la cour? reprit M. de Montmerle d'un air inquiet.

— Jamais... Il a seulement parlé hier de son amitié pour moi...

— A la bonne heure! Et puis il est parti,... signe certain qu'il n'avait nulle idée de t'épouser.

— Oui,... sans doute, balbutiait Lucienne, écrasée sous cette logique.

— Elle ne s'est pas formellement prononcée, dit M. de Montmerle à M. d'Armançon après une heure d'entretien: tout cela naturellement l'étonne un peu, la prend au dépourvu... Elle veut réfléchir, mais je considère la chose comme conclue.

— Pardieu! s'écria M. d'Armançon, il ferait beau voir...

Et, de fait, à un mois de là, moitié crainte de son père, qui tenait à se débarrasser d'elle, moitié confiance en M. de Montmerle, qui n'avait qu'un but : la tirer de cette affreuse caverne, comme il appelait Varoille, Lucienne finit par accepter, sous l'empire de toutes les raisons, bonnes ou mauvaises, qui décident une jeune fille annihilée à se laisser faire, la bague de fiançailles, perles et diamants, que Fernand de Trézé lui rapporta de Paris.

XVI

Plus d'une fois, par la suite, quand les années lui eurent apporté l'expérience dont elle manquait absolument dans ce temps-là, Lucienne, causant avec mademoiselle Arnet de ces rapides fiançailles où elle s'était trouvée engagée presque à son insu, s'efforçait en vain de concevoir quelle aberration avait pu l'amener à disposer de sa main, alors que tous ses souvenirs et tous ses regrets s'envolaient si loin, au delà de l'océan.

— Je crois, lui répondait Constance, que bien des filles moins ignorantes du monde et de leur propre cœur que vous ne l'étiez agissent de même dès que le mariage est en jeu. C'est en vérité, comme si les parents, les amis, tous les guides

naturels qu'elles peuvent avoir, conspiraient à leur faire perdre la boussole au moment de s'embarquer. On se donne le mot, avec les meilleures intentions, pour étourdir et pour tromper celle qu'il faudrait instruire de façon à lui permettre de juger par elle-même. Au lieu de lui répéter que le mariage noblement compris renferme toutes les chances d'amour et de bonheur que la vie puisse réserver à une femme, avec la part d'épreuves inhérente à ce qui est humain, au lieu de la prémunir contre une erreur qui serait irréparable, on pèse le pour et le contre sans qu'elle prenne part au débat, puis on lui fait systématiquement entrevoir une perspective si riante si peu réelle, qu'il semble qu'aucun chagrin, aucune difficulté n'y doive jamais trouver de place.

— Mais moi, je ne pouvais croire de bonne foi à cette trop riante perspective, puisque j'avais tant de tristesse avant même de me mettre en route, faisait observer Lucienne, toujours prompte à se critiquer.

— Une tristesse qu'autour de vous on réduisait aux proportions d'un pur enfantillage, dont on vous engageait à vous guérir bien vite, en prenant le moyen le plus sûr, un moyen mystérieux et incertain, à la façon de ces philtres dont ceux

qui les emploient ne soupçonnent d'avance ni la nature ni les effets.

— C'est vrai,... je comptais sur l'oubli, sur une manière nouvelle d'envisager les choses, qui me viendrait le jour où mademoiselle d'Armançon s'appellerait madame de Trézé.

— D'ailleurs, le besoin de dévouement qui est en vous contribuait à vous aveugler, ma pauvre Lucette. C'est un péril, c'est un défaut, quand on le pousse à ce degré, que le désir de satisfaire les autres, quitte à se compter pour rien. Jamais l'idée ne vous est venue que vous manquiez à un devoir envers vous-même en vous mariant uniquement pour tranquilliser M. d'Armançon et être agréable à M. de Montmerle.

— Oh! des idées, j'en avais si peu!.. Comment auraient-elles eu le temps de poindre à travers cette avalanche de petits détails matériels qui venaient tout étouffer? Rappelez-vous donc... Celui-ci me consultait sur le choix des voitures, celle-là prenait mon goût touchant la corbeille; dans l'intervalle, quelqu'un me répétait que ma mère avait payé cher un mariage d'amour pour me faire apprécier les mariages de raison, et tant de félicitations m'accablaient de tous côtés que je finissais par me croire folle d'estimer si peu ce qui était

évidemment bien au-dessus de mon mérite. Il n'est pas jusqu'à notre pauvre excellent curé qui ne m'ait fait compliment d'accepter cet arrangement, sortable sous tous les rapports, dans un esprit de soumission aux volontés paternelles. Oh! il est bien vrai que tout le monde a conspiré contre moi, vous exceptée, chère amie, qui reconnaissiez pourtant à la fin, qu'on ne pouvait décemment rompre sans motifs un mariage aussi avancé,... vous et Tony;... mais il ne comptait pas, pauvre Tony!.. A quoi bon revenir sur tout cela?

Tony, en effet, avait appris avec consternation l'événement qui allait faire passer Lucienne dans le camp des Trézé, où jamais, — son bon sens enfantin l'en avertissait, — on ne lui ferait une place, si modeste, si cachée qu'elle fût, auprès de celle qu'il avait longtemps appelée sa petite mère. En allant vivre aux Bordes, Lucienne l'abandonnait plus complètement que si elle était partie pour l'Amérique, comme M. Raynal. Mais la morale virile que lui avait faite ce dernier en l'adjurant de maîtriser son chagrin ne fut pas perdue : cent fois le jour, il cherchait à se figurer avec un mélange de désespoir et de résolution ce qu'il deviendrait sans Lucette. Malgré ses efforts,

Tony ne réussissait pas à envisager ce départ comme définitif.

— Je n'y croirai que quand elle sera partie, disait-il.

Dans les très jeunes âmes, un reste d'espoir résiste aux vraisemblances, aux probabilités, presque au fait accompli.

Le lien d'une complicité secrète les rapprochai encore, Lucienne et lui : Tony ne devait jamais oublier, pour sa part, son ami d'Amérique, comme il le nommait, et de cet ami, Lucienne éprouvait souvent le besoin de parler. Ils s'entretenaient donc ensemble de Frank Raynal quand personne ne semblait plus songer au voyageur.

Une seule fois le nom de ce dernier fut mis sur le tapis. Madame de Trézé avait reçu de lui une lettre qu'elle lut avec des exclamations et un certain attendrissement. Il était arrivé pour apprendre la ruine de son père, un coup de foudre... et il traitait ce sujet avec le sang-froid d'un homme qui sait que l'honneur est sauf, que l'avenir lui reste:

« De pareilles catastrophes ne sont pas considérées ici au même point de vue que chez vous, disait-il. Mon père ne perd pas un atome de l'estime qu'il doit à sa vieille réputation d'intégrité; de tous côtés, il reçoit les marques d'une sym-

pathie active et généreuse. Ses créanciers, auxquels il abandonne jusqu'au dernier dollar, ne sont pas les moins empressés à lui rendre justice. Rien n'est perdu en somme, quoique tout soit à recommencer. Les jalons lui sont déjà fournis pour un nouvel édifice que l'énergie de mon frère aîné, mise au service de l'expérience et de la sagacité de notre père, suffira certainement à élever avec le temps.

» Moi, je vais dans le Missouri chercher de la houille. Mon oncle Stanley, le frère de ma mère, ce membre bien connu du congrès, qui a le pied dans toutes les opérations de chemins de fer et autres, s'est souvenu à propos que j'étais assez bon chimiste, que j'avais quelques notions de la mécanique et que je savais dessiner. C'était plus qu'il ne fallait pour me recommander en qualité d'ingénieur. Je dépends, quant à présent, d'une compagnie lancée dans d'énormes spéculations de terrains; je vais explorer à son profit, au mien peut-être un peu plus tard, une région de frontière où les chances de fortune sont égales aux périls de toute sorte. Vous le dirai-je? ce ne sont pas les périls qui m'inspirent le moins d'attrait. Ils me distrairont d'autres pensées. Quand il faut avoir l'œil sur de sauvages voisins, manier la pioche aussi bien que la règle et le compas, le

revolver même au besoin; quand la fièvre vous menace et que les Indiens rôdent alentour, on oublie ses chagrins bon gré mal gré.

» Souhaitez au pionnier, Madame, de s'ouvrir un chemin. Souhaitez-lui, après le rude travail du jour, de beaux rêves sous sa tente, ou plutôt souhaitez-lui un seul rêve, le rêve du passé. Qu'il revoie dans la rude solitude où il va vivre, à la clarté d'un feu de bivouac, certain château flanqué de tourelles où un simple Yankee eut naguère l'honneur de loger dans une chambre joliment décorée d'emblèmes et de devises, qui doit à une visite de Henri IV le nom de chambre du roi. Ce château, où se sont écoulées mes plus belles heures de paresse, ne m'apparaîtra pas sans que je le peuple de figures qui pour moi en sont inséparables et dont la présence fait à mes yeux la meilleure partie de son charme. En me réveillant dans le pays du pétrole, je pourrai me dire : — J'ai été en Arcadie! — Je me le dirai avec délices, mais sans lâches regrets. Il y a aussi du plaisir, beaucoup de plaisir dans l'action, et, depuis que je suis sûr d'être déchargé de tout ce qui me donnait sinon le droit, du moins un prétexte pour ne rien faire, depuis que j'ai pour tout bien mes bras et mon cerveau, je sens mes forces centuplées... un en-

train prodigieux me transporte... Il me semble avoir bu du champagne... »

— Le champagne de l'adversité !.. J'aime mieux celui-ci, dit Fernand de Trézé, se versant un verre de bourgogne blanc mousseux déguisé en Sillery à s'y méprendre.

La lettre avait été lue tout haut à table, devant Lucienne, qui darda sur son fiancé le plus méprisant des regards. Il lui paraissait si médiocre, si honteusement inutile, renversé dans sa chaise, le saphir de l'unique anneau que portait sa main droite brillant au petit doigt, qui se détachait d'une coupe de cristal à facettes. Et, pendant ce temps peut-être, Frank, au risque d'être scalpé par les Indiens, creusait le puits d'une mine à la sueur de son front. Elle exagérait la sauvage rudesse du tableau, en face des ridicules de ce petit-maître.

— Oisif, efféminé, sans cœur !... Pas un mot pour plaindre son ami, pour l'admirer !...

L'excuse de Fernand, la fugitive jalousie qui l'avait conduit à se réjouir d'être débarrassé d'un rival et à trouver quelque satisfaction dans la pensée que ce rival était décidément hors d'état de nuire, lui échappait.

— Pauvre diable ! dit le baron en dégustant à

petites gorgées une tasse de café, tandis que madame de Trézé essuyait avec la dentelle de son mouchoir un œil parfaitement sec, et que Jeanne, les lèvres serrées, retenait un : — Tant mieux! — dicté par tous les sentiments de rancune et de haine qui peuvent entrer dans la composition de certaines amours et leur survivre.

— Tu es dure, lui dit sa sœur en se promenant avec elle dans le jardin quelques instants après. Qui sait si ce n'est pas ce désastre imminent qui l'a empêché de demander ta main? S'il ne l'avait ni soupçonné, ni pressenti ou, si, en malhonnête homme, il t'avait épousée avant l'explosion, tu étais dans de beaux draps!...

Au bout de l'allée voisine, M. de Montmerle disait à Lucienne d'un air triomphant : — Avais-je raison de te parler de l'instabilité de ces sortes de fortune?... — Et la jeune fille pensait, de son côté, qu'elle eût donné des années de sa vie pour pouvoir seulement faire connaître à Frank qu'elle prenait part à ses revers. Il lui apparaissait superbe dans ce nouveau rôle bravement accepté; mais elle n'osa rien dire de peur d'en dire trop. Ce fut à mademoiselle Arnet qu'elle fit part, Tony étant présent, de quelques-unes des réflexions que lui suggérait la lettre de Frank.

— Il écrit que ses souvenirs le distrairont de son chagrin... De quel chagrin croyez-vous qu'il parle? hasarda-t-elle d'un ton timide.

— Mais de la ruine de son père, je suppose, répondit brièvement mademoiselle Arnet.

— En effet, dit Lucienne avec un soupir, il n'y a pas à chercher autre chose.

Elle se demandait cependant quelle place elle pouvait bien tenir parmi ces figures inséparables dans sa mémoire du château des Bordes. Qui donc le consolait, qui donc le charmait rétrospectivement? Était-il possible que ce fût Jeanne?

— Va, dit Tony, je suis bien tranquille... Il trouvera des trésors,.. il sera plus riche qu'aupa ravant et il ne devra rien qu'à lui-même... Oh! comme je voudrais courir l'aider!

Brusquement Lucienne lui passa un bras autour du cou et l'attira vers elle :

— Tu es heureux, toi, Tony, d'être un garçon! Le temps venu, tu disposeras de ta vie à ton gré.

L'idée qu'elle pût répondre à la nouvelle des désastres qui accablaient Frank par l'annonce de son prochain mariage lui était odieuse ; elle en devint morose, irritable; du reste, Lucienne n'avait jamais repris son équilibre accoutumé depuis ce bal où, selon l'expression aigre

de mademoiselle Jeanne, elle s'était si singulièrement donnée en spectacle. Plus d'une fois, Fernand de Trézé, revenant de faire sa cour, songea qu'il lui avait cru l'humeur plus égale, une santé moins capricieuse aussi, mais sa mère assurait que l'approche du mariage met en désarroi la tête des jeunes filles :

— Au moment d'abdiquer toute volonté entre les mains d'un homme, elles se hâtent d'abuser un peu de leur pouvoir, disait la baronne. Et puis je la crois vraiment mal portante...

— Oui, elle maigrit, répliquait le jeune homme d'un air mécontent.

Il n'aimait pas les femmes maigres, il n'aimait pas les femmes mélancoliques. Il faudrait que madame Fernand de Trézé eût de l'embonpoint, de la gaieté, qu'elle se déshabituât de lui répondre un : « Comme vous voudrez! » impatientant quand il formait quelque projet.

Ses sœurs riaient de ce qu'elles appelaient le sublime détachement de Lucienne. Elles ne concevaient pas qu'à la veille de se marier, on pût rester étrangère à certains débats d'une importance majeure, à la question des cachemires, par exemple :

— Aujourd'hui le cachemire n'a plus de raison

d'être que pour envelopper le reste,... des couvertures, voilà tout,... il en faut, mais ils ne comptent plus.

Et la fleur d'oranger,... naturellement elle en mettrait aussi peu que possible dans la coiffure,... c'est si lourd!... une touffe de côté seulement pour relever la mantille, soutenue par un peigne, comme celle de Rosine dans *le Barbier*... Cette mantille espagnole allait si bien aux brunes!.. Pourtant Albertine regrettait un peu le voile illusion couvrant le visage, qui donne au teint une transparence nacrée mille fois au-dessus de la poudre de riz... Que disait Lucienne?..

Lucienne n'avait pas entendu, ou bien cela lui importait peu. Qu'est-ce qui lui importait à cette grande indifférente?

— M. Raynal peut-être, pensait Jeanne, rapprochant certains faits de certains changements, tirant de ces coïncidences des déductions qui lui mettaient la rage dans le cœur. Et elle souhaitait d'autant plus que le mariage eût lieu,... qu'il eût lieu très vite... Frank passerait un mauvais moment,... elle serait vengée.

XVII

M. de Montmerle et d'autres avec lui n'hésitèrent pas à s'expliquer, les circonstances aidant, cette étrange préoccupation qui avait pesé si mal à propos sur Lucienne : c'était un pressentiment, une de ces impressions obscures et subtiles qui s'éveillent parfois dans l'âme inquiète de certains êtres particulièrement sensitifs, chez les femmes surtout, pour les avertir d'un malheur.

On en était aux derniers apprêts :

— Eh bien ! tu ne m'accompagnes pas?... demanda un matin M. d'Armançon à sa fille.

Il lui cria ces mots de la cour, qu'il arpentait dans sa largeur.

Penchée à une fenêtre, elle répondit :

— Je suis hors d'état de sortir aujourd'hui, mon père.

— Encore quelque chose qui cloche?... Sais-tu que tu deviens terriblement patraque?... Le moment est bien choisi!.. Toi qui ne te plaignais jamais!.. Enfin, à ta guise... J'irai seul.

A part lui, il pensait que cela vaudrait peut-être mieux. Il y avait encore quelques petites questions d'intérêt à vider,... des riens,... mais enfin la présence de sa fille n'était pas nécessaire.

— Eh ! Michelin, dis qu'on me selle Facile.

— Comment, mon père, vous irez à cheval?...

— Est-ce donc si extraordinaire? On croirait toujours, ma parole, que je ne suis qu'un podagre incapable de tout.

— C'est que Facile n'a pas été montée depuis longtemps et je remarquais l'autre jour, comme on la promenait en main, qu'elle ne méritait guère son nom.

— Après?.. Je suis venu à bout de bien des chevaux aussi vifs que celui-là et davantage...

— Mais vous n'aviez pas la goutte, cher papa, vous étiez plus jeune. Je n'aime pas vous voir monter indifféremment des bêtes dont vous avez perdu l'habitude.

— Tu n'aimes pas!.. Parbleu ! les petites filles ont une drôle de façon aujourd'hui de faire la loi aux gens raisonnables. Si je n'avais pas vendu Brise-Tout à Fernand, je le monterais pour te faire voir que je suis encore bon cavalier, malgré la goutte, malgré les années que tu me rappelles si volontiers, reprit-il en appuyant sur les années et sur la goutte avec humeur.

— O papa, on sait bien que personne n'a jamais monté à cheval plus intrépidement et mieux que vous, dit Lucienne changeant de batteries, car elle savait que toute opposition, si discrète qu'elle fût, ne servait qu'à exaspérer l'entêtement de son père.

— En ce cas, de quoi as-tu peur?

— C'est un enfantillage, sans doute, mais vous savez... je suis nerveuse aujourd'hui... Vous me feriez grand plaisir en prenant le dog-cart.

— Je l'aurais pris si nous étions sortis ensemble, mais seul!.. Tiens, voilà Facile toute bridée, ajouta-t-il, tandis que Michelin lui amenait la jument qui, à peine sortie de l'écurie, commençait à pointer, les naseaux ouverts, l'œil agressif. — Oui, elle est un peu en l'air,.. l'ennui d'être enfermée,... mais nous la fatiguerons... Je suis encore bon à cela, quoi qu'en

disent les personnes acharnées à me donner cent ans... Ho! ho! Facile... Bellement, ma vieille, modérons-nous... Qu'est-ce qu'elle a donc, cette enragée ?..

Lucienne remarqua qu'il semblait plus alourdi encore qu'à l'ordinaire, que jamais il ne s'était mis en selle aussi péniblement. Combien de fois, depuis, se reprocha-t-elle d'avoir refusé de le suivre ce jour-là!

Elle le regarda s'éloigner au pas où il avait réduit Facile. Certes, s'il gardait encore la maîtrise d'un écuyer incomparable, il n'en avait plus la tournure. L'obésité qui augmentait chez lui n'était plus à sa place que dans un fauteuil : lui-même le sentait, mais il n'en voulait pas convenir. Au contraire, depuis que le mariage prochain de sa fille le tirait malgré lui de la tanière où il s'était abandonné à cet effroyable épaississement pour le remettre en contact avec le monde, il apportait une force de volonté digne d'un meilleur emploi, à prouver qu'il avait encore les talents de feu le beau Robert,... qu'à cheval et à table il pouvait toujours en remontrer aux jeunes. Vainement le docteur Berthot renouvelait-il avec plus d'instances que jamais la recommandation d'*enrayer*.

Quand il eut piqué vers les Bordes, Lucienne s'enferma dans sa chambre, contente d'être seule et libre de penser, de se souvenir. Les heures lui étaient mesurées pour cela :

— Hâte-toi, lui disait sa conscience rigoureuse. Bientôt tu n'en auras plus le droit, tu ne t'appartiendras plus. Il faudra être toute à ton mari...

En attendant, cette fois encore, elle voulait être toute à son rêve. C'est le propre de la jeunesse de trouver une volupté à creuser le chagrin dont plus tard on s'efforce de se distraire : il y a un âge où les drames de la vie intéressent passionnément en même temps qu'ils font souffrir, où l'on s'observe soi-même avec une curiosité poignante, où l'on s'écoute vibrer à la façon d'un instrument tout neuf dont les cordes ont un premier tressaillement et rendent un premier son. Le roman fût-il insignifiant, on le croit beau et poétique plus qu'aucun autre. On en est l'héroïne, et l'expérience ne vous a pas encore appris ce que l'on risque de trouver en tournant la page.

Lucienne savourait donc douloureusement la pensée d'avoir manqué sa vie presque avant de la commencer; elle se représentait ce qu'eût été cette existence, aujourd'hui décolorée, si elle se fût arrangée à son gré... Être pauvre avec Frank,

avoir la douce mission de le consoler, de soutenir son courage...

Et puis le chapitre des conjectures se présentait. Elle pensait, comme l'avaient pensé Albertine et madame de Trézé, moins impitoyables que Jeanne :

— Qui sait si un scrupule de délicatesse ne l'a pas empêché d'associer une femme aux difficultés entrevues de l'avenir!...

En ce cas, il s'était peut-être défendu de lui laisser voir qu'il l'aimait comme elle eût été disposée à l'aimer elle-même...

Son cœur battait : était-ce possible ? Non ; quelle idée allait-elle se faire là ? Et miss Jenkins!... Pouvait-il oublier miss Jenkins?..

Elle pleura longtemps, le visage caché dans son mouchoir ; ces larmes faciles et sans amertume, qui coulaient comme des gouttes de rosée sur une fleur, la soulagèrent.

— Et maintenant, dit-elle résolument, assez!... il n'y faut plus songer...

Plusieurs caisses, envois de la lingère et de la couturière, étaient arrivées de Paris sans qu'elle eût encore pris son parti de les ouvrir, d'affronter la vue des objets destinés à madame Fernand de Trézé, marqués à son chiffre.

— Examinons un peu tout cela, se dit-elle, je m'habituerai petit à petit.

Elle souleva le couvercle, hasarda un coup d'œil : que de dentelles! que de broderies! quelles chatoyantes étoffes! Lucienne reporta son regard sur la robe toute simple qu'elle portait, la même robe dont elle était vêtue lorsque Frank avait fait à Varoille sa première visite :

— Je t'aime mieux mille fois, lui dit-elle, tu me parles de lui... Ce trousseau de princesse n'est pas pour moi... Je ne puis réussir à me voir enrubannée ainsi... D'ailleurs, en serais-je moins malheureuse?...

Avec un mouvement d'épaules découragé, elle laissa retomber le couvercle :

— Occupons-nous à autre chose.

Et elle alla chercher sa tapisserie. Hélas! elle choisissait mal ses distractions, chaque point lui remémorait une parole de Frank, prononcée de cette voix pénétrante, qui ne disait rien que de vrai, d'honnête et de bon, tandis qu'elle brodait sur la terrasse.

— Mon Dieu! s'écria Lucienne, comment m'y prendre?.. Je penserai toujours à lui... Si je pouvais continuer de le faire sans crime!... Mais, une fois mariée, je ne devrai plus penser qu'à Fernand, et ce sera bien difficile!...

Être réduite à se remémorer incessamment sa jolie moustache, ses cheveux blonds, un peu rares, mais si bien frisés, le saphir brillant à son petit doigt. Et puis après?..

— Si je pouvais seulement être malade tout de bon, afin que le mariage fût au moins retardé! Si quelque accident pouvait survenir!..

Elle donnait audience à toutes les suppositions imaginables sans rien trouver de possible. Quand le jour de la cérémonie est fixé, c'en est fait naturellement.

— C'en est fait! chantait la pendule à chaque seconde, et Lucienne, se tournant vers elle d'un mouvement effarouché, avait envie de lui dire :

— Arrête-toi!...

Mais puisque Frank n'avait que de l'amitié pour elle,... puisque le reste n'était qu'illusion?.. Eh bien! il lui eût été très doux de rester libre pour porter le deuil de cette illusion toute sa vie.

— Je ne sais vraiment pas pourquoi il faut que les filles se marient coûte que coûte, conclut-elle en hochant la tête.

Le pas d'un cheval se fit entendre sous sa fenêtre. Ce ne pouvait être déjà M. d'Armançon... Est-ce que Fernand s'aviserait par hasard de troubler cette journée de solitude qu'elle s'était réservée?...

Non, il savait trop bien vivre pour oser la surprendre, tandis que son père était aux Bordes. Un domestique des Trézé venait simplement l'avertir que M. le comte serait retenu à dîner.

Lucienne respira... S'arrachant toutefois à sa rêverie, qui devenait dangereuse et lui ôtait du courage au lieu de lui en donner, elle alla faire dans le parc une longue promenade avec Tony, qui lui communiqua son projet arrêté de plus en plus d'aller en Amérique, puisque bon gré mal gré il serait forcé de la quitter.

— Mon parrain ne s'y opposera pas, j'espère, ajouta-t-il, convaincu que M. d'Armançon devait, selon ses désirs, vivre un siècle et davantage. Il me laissera voyager. Là-bas, je parlerai de toi à M. Raynal, comme ici nous parlons de lui, de sorte qu'il me semblera être moins loin, tu comprends...

L'après-midi s'écoula ainsi dans une demi-tristesse comparable à celle de ces journées d'automne qui ont encore des rayons de soleil imprévus et quelques-uns des parfums de l'été. Lucienne et Tony dînèrent en face l'un de l'autre :

— Quel bon petit ménage nous faisons! disait l'enfant, ravi de posséder encore à lui tout seul celle qu'il chérissait par-dessus tout au monde.

Puis on monta dans la chambre verte, et Lucienne chercha sur le piano qu'avaient touché autrefois les doigts mieux exercés de sa défunte mère, quelques-unes de ces chansons locales que Tony chantait en patois, d'une jolie voix claire qui n'avait pas encore mué.

— Dépêchons-nous, disait-il; jouissons de notre bon temps, ce sera bientôt fini...

Et il ne savait pas quel écho sérieux ces paroles, qu'il n'appliquait qu'à lui-même, trouvaient dans le cœur de Lucienne.

Pourtant celle-ci, tout en continuant de jouer, prêtait l'oreille aux moindres bruits du dehors. Son père ne rentrait pas, quoiqu'il eût promis de revenir aussitôt après dîner... L'idée qu'il était seul sur les chemins, la nuit, l'inquiétait...

En vain Tony lui fit observer qu'un clair de lune magnifique illuminait toutes les routes.

— Allons l'attendre dans la salle, dit-elle, comme si ce mouvement eût pu hâter son retour. Mais les vagues terreurs qui la poursuivaient augmentèrent dans le vide et le silence de cette grande pièce aux recoins pleins d'ombre, où le coucou marquait une heure avancée déjà, la même heure, — Lucienne releva cette coïncidence avec une superstitieuse émotion, — la même heure

que celle de la vieille horloge aux aiguilles immobiles et rouillées qui lui faisait pendant.

— J'aurais dû aller aux Bordes,... il aurait pris le dog-cart, se répétait-elle à demi-voix.

Pour donner le change à cette angoisse croissante, elle disposait le fauteuil de son père, sa pipe, tous les objets à son usage dans l'ordre où il aimait les trouver en rentrant. Le vieux chef de meute, sourd et aveugle, qui avait élu domicile devant la cheminée, était sorti ce soir-là de sa perpétuelle torpeur. De temps en temps, il se tournait vers la porte avec un hurlement lugubre.

— Qu'a donc Fricot? répétait Tony. On dirait qu'il appelle son maître. Et, au fait, il est bien en retard, mon parrain. Est-ce qu'il coucherait chez les Trézé?..

— Cela ne lui est jamais arrivé, répondit Lucienne. S'il tarde encore, je vais envoyer un exprès. Du moins il ne reviendra pas seul...

Au moment même, Michelin Forgeot fit irruption dans la salle avec fracas, l'air effaré :

— Mademoiselle!.. Mademoiselle!..

— Eh bien!.. Qu'arrive-t-il?

— Oh! Mademoiselle!.. quel malheur!..

Elle jeta un cri, que répéta Tony, de sa voix

haute et perçante d'oiseau sauvage, si gaie tout à l'heure, étranglée maintenant par l'effroi.

— Facile vient de rentrer comme un trait, la selle vide... Oui,... toute seule,... dans la cour de l'écurie... avec un étrier cassé.

Elle eut un geste d'égarement.

— Courez!

Et, gisant au bord de la route, à moitié chemin des Bordes, on trouva M. d'Armançon. Non loin de là se dressait un arbre mort dont la silhouette blanchissante sous les rayons de la lune avait pu effrayer la jument. Avait-elle fait un écart assez brusque pour désarçonner son cavalier, ou bien, comme le dit plus tard le docteur Berthot, M. d'Armançon avait-il été frappé à cheval du coup de sang qui depuis longtemps le menaçait? Quoi qu'il en fût, le corps, traîné parmi les pierres et les épines, s'y était déchiré. Du front fendu coulait un long filet rouge. Lucienne, sortie nu-tête, en courant, à demi folle, le vit revenir ainsi sur l'espèce de litière qu'on avait arrangée à la hâte avec des couvertures. Elle se précipita, saisit sa main glacée.

— Il ne respire plus, dit Michelin. Je crois bien...

La phrase fut achevée d'un hochement de tête. Mais sans l'écouter :

— Papa ! sanglotait Lucienne, mon cher, mon bien-aimé papa !..

Elle le fit porter dans son lit, elle le déshabilla en constatant d'horribles meurtrissures dont la vue lui arrachait des exclamations de tendre pitié, comme si ce cadavre, — car il en avait la rigidité, — eût pu l'entendre. On était allé chercher à la fois le docteur et le curé ; elle n'avait auprès d'elle pour l'aider que Tony et Jeannette, la vieille cuisinière. La Forgeotte ne se montra pas. Profitant de l'absence du vieux maître, elle s'était rendue avec son galant à une fête patronale, à un *apport* des environs, et certaine que Michelin saurait donner, le cas échéant, une explication plausible, n'avait pas craint de s'anuiter. L'audace de la Forgeotte s'était accrue depuis des mois jusqu'à l'insolence. Se sentant impunie, elle osait tout maintenant. Hubert Robin, introduit au château comme journalier, n'en était plus à se cacher, il se faisait payer et nourrir ; ce couple bien assorti riait de l'aveuglement du vieillard que l'on pouvait si aisément berner :

—Tu verras, disait la Forgeotte à son bon ami, que je finirai par t'épouser à sa barbe sans qu'il le trouve mauvais, et qu'il me dotera par-dessus le marché !

Elle dansait encore, la basse et joyeuse créature, au bruit des crincrins, tenue à bras-le-corps par son amoureux, une de ces danses importées des barrières de Paris, qui ont remplacé dans les campagnes le branle modeste et l'honnête bourrée, quand celui qu'elle avait tiré à son niveau, tout en se proclamant sa servante, rendit le dernier soupir entre le médecin qui ne pouvait rien pour lui et le prêtre dont il n'écoutait pas les exhortations. S'il avait repris connaissance, c'était sans pouvoir le témoigner, fût-ce par un geste; seuls, ses yeux, vitreux tout à l'heure, avaient parlé, l'espace d'une minute, un langage que Lucienne put comprendre. Ils s'étaient éclairés d'une lueur fugitive, la dernière flamme de la lampe qui s'éteint.

— Papa, que voulez-vous ? N'avez-vous rien à me dire ? s'écria Lucienne approchant son oreille de la bouche qui n'était plus capable d'articuler un mot.

Mais il restait insensible ou indifférent à sa présence. Ce regard qu'elle suivait, anxieuse, passa au-dessus de sa tête et chercha quelque chose... Oui, sans doute, il cherchait Tony... Avec une fixité singulière, il s'arrêta sur l'enfant agenouillé, puis soudain l'angoisse vint s'y

peindre, une larme l'obscurcit encore, une larme qui ne devait jamais couler, que l'éternité trouva tremblante à cette place.

L'amour devine tout... Lucienne eut l'inspiration nécessaire. Il ne s'agissait point d'elle-même, son père ne la demandait pas... Hélas ! elle s'était habituée à compter pour si peu devant lui ! Mais, au moment d'abandonner l'autre, son filleul, son enfant d'adoption, il s'effrayait sans doute dans le chaos de sa pensée expirante. Après avoir répété cent fois : — Tant que je vivrai, nul ne manquera de rien, — il allait mourir et, si l'on n'y veillait, Tony manquerait de tout. Peut-être n'avait-il pris aucune mesure en sa faveur. L'idée de faire son testament n'avait jamais dû lui venir,... ou bien il l'eût repoussée, comme celle de toute autre préparation à la mort : — Ces choses-là portent malheur, avait-il coutume de dire. Lucienne s'en souvenait. Il fallait qu'il partît rassuré, confiant...

Elle courut vers Tony, l'enveloppa de ses bras, le retint éloquemment dans cette étreinte, mit sur son visage en pleurs un baiser solennel avec la promesse de veiller sur lui. Sans doute, le moribond n'entendit pas plus ce serment prononcé tout haut qu'il n'avait entendu les consolations

du bon curé, mais il vit... Un grand calme se répandit sur son visage... un calme qui rendit tout à coup aux lignes, naguère fléchissantes et boursouflées, une suprême noblesse où reparut Robert d'Armançon, délivré de ce qui l'avait trop longtemps avili. Lucienne retrouva dans la mort ce père adoré qui avait représenté pour elle, au temps de sa première enfance, tout ce qu'il y a de beau et de grand sur la terre, le père qu'elle avait tant attendu, à qui elle avait tant donné! Cette majestueuse figure si blanche sous le filet de sang qui s'y était figé, prêtant un caractère pathétique à l'inaltérable sérénité d'en haut, ne portait plus aucune trace de l'esclavage des passions. Une Forgeotte ne l'eût pas reconnue.

Lucienne lui parla longtemps dans une fervente prière, laissant monter à ses lèvres tout ce que depuis des années elle n'avait pas osé dire, certaine que maintenant il écoutait avec patience, avec douceur, que les malentendus étaient dissipés, qu'il savait ce qu'elle avait enduré, surmonté, quel dévouement et quelle tendresse avaient subsisté chez elle sur les ruines de l'égoïsme. Cet égoïsme imaginaire, elle se le reprochait encore, pauvre enfant, comme la plus grande des offenses

envers celui qui n'était plus, dans le moment même où, se jetant au cou de Tony, elle cria parmi ses sanglots :

— Il t'aimait tant, vois-tu !.. il t'aimait tant!

XVIII

Les Trézé prirent part à la douleur de Lucienne et le lui témoignèrent comme s'ils eussent été déjà de la famille. Somme toute, ils ne furent pas fâchés que M. de Montmerle, le subrogé-tuteur, se trouvât là pour veiller au grain et voir clair dans les affaires effroyablement embrouillées que laissait derrière lui M. d'Armançon.

A peine ressaisit-on, dans ce désordre, quelques bribes que, du reste, grâce à l'héritage maternel, la jeune fille était en situation de dédaigner. Son père avait mangé la meilleure partie de ce qu'il possédait, d'une façon inexplicable pour quiconque n'eût point connu l'appétit de paysans des Forgeot.

— Il est encore heureux que ces sangsues n'aient pas sucé la dernière goutte, qu'on nous ait laissé les quatre murs de Varoille, disait Fernand. Au moins finissons-en avec toute la bande; qu'elle emporte ses rapines et que les honnêtes gens n'en entendent plus parler.

M. de Montmerle trouvait cette exigence parfaitement juste; mais son embarras était grand pour la faire comprendre à Lucienne. Ennemi de toute rigueur, il n'avait jamais rien tranché qu'en profets. De loin, comme tous les pusillanimes qui ont l'imagination vive, il n'admettait pas d'obstacle, puis, l'instant venu d'agir, il renvoyait au lendemain. Ce fut ainsi qu'il procéda en cette circonstance avec sa pupille, sous prétexte que l'humanité commandait d'épargner des soucis terre à terre à une orpheline qui pleurait du matin au soir. Le bon M. de Montmerle ne se doutait pas que Lucienne versât sur elle-même une partie de ces larmes, très sincères d'ailleurs.

Elle s'était absolument refusée à quitter Varoille sur-le-champ, comme on la suppliait de le faire. Rien n'était changé au château jusqu'à nouvel ordre, sauf que M. de Montmerle était venu s'installer auprès d'elle et que sa *da* s'était remise à la servir en se creusant la tête pour deviner, afin

d'abonder dans son sens, tout ce qui pouvait lui être agréable. Elle en arrivait par soumission à choyer même Tony. Ce petit lui faisait pitié, du reste, au même titre que Fricot qui, lui aussi, allait bientôt se trouver abandonné, sans maître ni maîtresse. Or la vieille Lalie connaissait le déchirement de ces abandons-là.

On dit que les animaux que l'on veut perdre sont vaguement avertis par un instinct confus. Tony, sur ce point, aurait pu rivaliser avec Fricot. Il ignorait ce qui lui était réservé, ne cherchait point à prévoir le changement que la disparition de son parrain pourrait bien amener dans sa vie et n'eût osé le demander à personne, mais il avait peur et s'attachait aux pas de Lucienne comme du temps de sa première enfance ; seulement elle ne songeait plus à le trouver importun, ni à se débarrasser de lui.

La Forgeotte attendait,... un peu soucieuse de ce qui allait se passer. En grand deuil, l'air humble et triste, elle cachait son jeu, se tenant aux ordres de Mademoiselle, modérant l'impatience de Robin et se demandant si les protecteurs et conseillers de Lucienne ne soupçonneraient pas le chemin qu'avait pris l'argent du vieux maître.

— Le monde est si mauvais! gémissait-elle; je m'attends à des misères...

Et puis autre chose encore la tracassait. Hubert Robin passait volontiers l'éponge sur les peccadilles qui lui avaient si bien profité, mais il prenait mal son parti d'avoir l'enfant sur les bras. Il s'en montrait jaloux et, bien que ce sentiment attestât toute la délicatesse d'un amour dont elle était flattée, Claudine disait à Michelin : — Je ne peux pourtant pas jeter ce petiot dans la rue... Quand on a mis un enfant au monde, quand on lui doit d'être à son aise et de n'avoir plus besoin de travailler, c'est bien le moins de le nourrir, pardine!

Mais la tiédeur de cette déclaration du devoir maternel promettait d'assez mauvais jours au pauvre Tony sous le toit des Robin, si ce devait être là son refuge, comme l'espérait bien madame de Trézé :

— Je vous en prie, causez une fois pour toutes avec Lucienne, disait-elle à M. de Montmerle.

— Diable! chère madame, vous me confiez là une mission!... Comment voulez-vous que je m'y prenne?... J'ai beau chercher.

— Le curé trouvera bien, lui!... Un prêtre

a l'habitude des cas difficiles et sait faire entendre n'importe quoi honnêtement.

Mais le curé de Varoille répondit qu'on lui faisait trop d'honneur, qu'il n'était pas ingénieux à ce point, et que la casuistique n'avait pas de secrets pour ce qu'on lui demandait. Initier une fille à l'inconduite de son père, fi donc !

Dans la perplexité où la jetait un dilemme presque insoluble, madame de Trézé condescendit à s'adresser à mademoiselle Arnet, dont elle n'avait jamais jusque-là daigné soupçonner l'existence, et la vieille fille, mal guérie d'un certain penchant à la malice, s'amusa sous cape de cette démarche. La grande dame, ordinairement si hautaine, fit, sans raison apparente, arrêter sa voiture à la porte d'une modeste maisonnette où, de sa vie, elle n'avait mis le pied, entra cordialement, avec le plus gracieux bonjour à cette bonne mademoiselle Arnet et des compliments aux roses trémières de son petit jardin, à la beauté d'un vieux chat jaune et râpé, dans lequel il était facile de deviner un favori.

— Mon Dieu, quelle couleur rare ! De quelle espèce est donc ce joli animal? demanda-t-elle d'un air d'intérêt.

— De l'espèce dite de gouttière, je suppose ; il

aurait bien tort de prétendre, si peu que ce fût, à la distinction, Madame.

Puis elle se tut, sur un sourire moitié figue et moitié raisin, qui signifiait : — Ce n'est pas à lui que je dois l'honneur de votre visite?...

Mais déjà madame de Trézé se répandait en questions pleines de sollicitude sur la frêle santé de mademoiselle Arnet, lui donnant des recettes contre certaine toux chronique, affirmant que, du reste, elle lui trouvait bonne mine : il fallait se fortifier... pour cela, rien ne valait l'exercice... N'aimerait-elle pas venir se promener du côté des Bordes?... Le parc, la futaie tout entière étaient à sa disposition.

— Je ne sais vraiment pourquoi je ne vous ai pas offert cela plus tôt, Mademoiselle, mon désir est si grand de vous connaître depuis que Lucienne d'Armançon nous a parlé de vous !...

Enfin, le nom de Lucienne était prononcé après tant de circonlocutions inutiles... La visite s'expliquait.

Certes, mademoiselle Arnet ne pouvait ignorer que la baronne considérât d'avance Lucienne comme sa fille, une fille chérie... et, de leur côté, tous les Trézé savaient de longue date que Lucienne était redevable de l'instruction solide, des

principes sérieux qui lui avaient valu d'être choisie par Fernand, au guide parfait que la future famille tenait à remercier.

— Je suis suffisamment récompensée par l'amitié de mon élève, Madame, répondit brièvement l'institutrice, qui reprenait à l'occasion le ton sec et désobligeant de ses jours d'infortune aigrie.

— Quelle pécore! pensa la baronne.

Elle n'en continua pas moins à minauder le plus agréablement du monde en parlant des difficultés de toute sorte qui retardaient le bonheur de son fils : cette mort imprévue, tragique, désolante de M. d'Armançon, qui avait laissé l'imagination de sa fille frappée d'une sorte d'horreur et son tendre petit cœur si affligé... Vraiment on l'en aimait davantage... Et puis il y avait certains détails, certaines complications,... un point très délicat... Mademoiselle Arnet devait comprendre. Par malheur, rien, dans cette affaire, n'était resté secret... Tout le pays en était scandalisé depuis des années.

Sans l'aider, mademoiselle Arnet la voyait venir :

— Bref, Tony vous embarrasse? dit-elle au moment où son interlocutrice constatait avec le

plus d'impatience la vérité du proverbe: « Il n'est pire sourd que celui qui ne veut point entendre. »

— Nous y voilà, ma chère demoiselle, vous mettez le doigt sur la plaie: il faudrait qu'une amie, en qui elle eût confiance entière, amenât Lucienne à comprendre ce que lui indiquent les convenances, le souci de sa dignité.

— Qu'elle le chassât, en un mot?

— Qu'elle l'éconduisît, lui et ceux auxquels il appartient, oh! mon Dieu! sans bruit, tout doucement, par l'escalier de service... En somme, n'est-il pas vrai? il est entré par là dans la maison... Eh bien! l'heure est venue pour lui de descendre, un peu tard,... beaucoup trop tard, hélas!

— Si tard que l'exécution dont vous parlez serait presque cruelle. Je la proposerai à Lucienne dans des termes fort adoucis. Voilà ce qu'il me paraît possible de lui dire pour mon compte: « Je n'ai pas de famille et je jouis d'une certaine aisance qui me permet de faire un peu de bien;... je ferai donc à Tony le bien nécessaire quand vous ne pourrez plus songer à lui. » Aucune charité ne saurait être mieux placée, ne trouvez-vous pas, Madame?

Madame de Trézé sourit, balbutia, caressa de son gant l'affreux pelage roussi du chat jaune, loua de nouveau la belle venue des roses trémières, si supérieures à celles de ses jardins, et sortit en se demandant quelle espèce de leçon avait prétendu lui infliger cette libre penseuse, cette socialiste de vieille Arnet. Certes elle était toujours l'une et l'autre, quoique ce pauvre curé, la crédulité même, s'imaginât l'avoir convertie.

— Ma chère enfant, disait-elle quelques jours après à Lucienne, vous m'avez accordé le droit de vous conseiller. Eh bien! nous trouvons tous que, dans votre situation particulière, et les choses étant aussi avancées entre vous et Fernand, il ne peut être question d'attendre la fin de votre deuil pour procéder au mariage. Qu'il s'accomplisse discrètement, sans fêtes d'aucune sorte, cela va sans dire, en présence des seuls témoins;... vous voyagerez ensuite;... après vous nous retrouverez disposés à nous prêter aux goûts de retraite dans lesquels vous pourrez, vous devrez même persister quelque temps encore. N'étions-nous pas les plus anciens, les meilleurs amis de celui que vous pleurez, que nous pleurons avec vous? Croyez-moi, si le temps de vous faire une recommandation lui avait été donné, il vous eût en-

gagée à venir chercher auprès de la famille qu'il vous avait choisie l'appui, la protection dont vous ne pouvez vous passer.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, Madame, répondit Lucienne avec l'apathie du condamné qui sait que sa sentence s'exécutera tôt ou tard. Mais au moment de mourir, ajouta-t-elle, mon père a eu d'autres préoccupations que mon mariage et me les a laissé deviner. J'ai pris un engagement que je compte tenir, un engagement auquel vous souscrirez, j'espère, l'engagement de veiller sur Tony.

Madame de Trézé eut un soubresaut.

— Mon enfant, j'appelle cela de la folie, de la folie pure. Que vous ayez toléré cet intrus du vivant de votre père, c'était un acte d'abnégation que bien des gens ont pu trouver excessif; mais que, sans y être forcée, vous continuiez à vous occuper de lui, non,... la plus parfaite indulgence n'y saurait trouver d'excuse. Dans votre intérêt, nous ne le souffrirons pas.

La baronne était vive ;... elle s'oubliait, elle allait trop loin;... un regard étonné de Lucienne l'en avertit.

— Que voulez-vous donc que devienne le filleul de mon père?

— Eh! mon Dieu! qu'il s'en aille, répliqua madame de Trézé avec une impétuosité quelque peu calculée cette fois... Vous ne comptez pas garder les Forgeot à votre service, je présume?... Qu'il s'en aille avec eux!

— Et pourquoi donc avec les Forgeot? demanda Lucienne étonnée de plus en plus. Tony, qui s'est toujours considéré comme l'enfant de la maison, livré sans ressources à des domestiques, vous n'y pensez pas!

Madame de Trézé partit d'un éclat de rire bref, en haussant les épaules.

— Sans ressources?.. Vous en êtes bien sûre?.. Il est peut-être mieux pourvu que vous ne pensez... O ma pauvre enfant! ma pauvre enfant!... si l'on pouvait tout vous dire,... si l'on pouvait vous faire comprendre que votre place chez votre père, et votre argent aussi, ont été indignement volés!... Vous apprécierez un jour le sentiment de délicatesse qui me clôt les lèvres.

Le regard stupéfait de Lucienne était devenu pensif,... elle cherchait, et par une association d'idées dont elle-même eût été incapable de saisir le fil, il lui semblait entendre sa bonne-maman dire à M. de Montmerle de l'autre côté de la tapisserie derrière laquelle, toute petite, elle attendait

sans oser entrer : « Ainsi cette rumeur n'est que trop fondée? il oublie ce qu'il doit à des souvenirs sacrés, ce qu'il doit à sa fille. Et quel âge a-t-il, l'enfant? Depuis quand vole-t-il la place qui devrait être à une autre?... » Voler! Madame de Trézé venait d'employer le même mot.

Avait-elle rêvé cela, ou bien réellement entendu? C'était encore obscur, mais elle groupait dans sa mémoire tous les faits du passé : les angoisses, les appréhensions mystérieuses de madame Delisle, et la répugnance qu'avait eue son père à l'emmener chez lui, et les jugements portés sur cette coquine, comme ces dames l'avaient nommée, par d'anciennes amies de sa mère, et cette crainte de M. d'Armançon qu'elle n'en apprît plus long au couvent, tout, elle revoyait tout, jusqu'à la ressemblance de Tony avec le portrait du jeune Robert, qui était dans la grande salle. Tout le monde le savait... elle exceptée, qui n'eût jamais dû le savoir!... jamais.

Un frisson parcourait son corps de la tête aux pieds, tandis qu'elle rassemblait ce faisceau de preuves écrasantes, dont elle se détourna presque aussitôt avec le genre de scrupule qui, à sept ans, lui avait fait deviner que les paroles parvenues jusqu'à elle n'étaient pas pour ses oreilles. Non,

elle n'avait aucun droit de jeter un regard curieux sur de pareils secrets. Pourquoi donc plaçait-on impitoyablement ces secrets devant elle?... Oh! elle haïssait madame de Trézé,... car enfin, par la faute de cette femme, l'évidence était là,... elle ne pouvait douter...

L'histoire ancienne et moderne lui avait révélé, de même qu'à toutes les jeunes filles qui lisent, ce que c'est que de naître illégitime, hors du mariage. Mais quel enfant d'une imagination saine s'est représenté les figures familières qui l'entourent comme susceptibles de ressentir certaines passions, de commettre certains actes? Les caprices de Jupiter, les feux criminels de Phèdre, les débauches d'un Borgia, lui paraissent être le partage d'espèces évanouies qui n'ont rien de commun avec telle dame ou tel monsieur à la taille du jour. Ils n'appliquent pas la connaissance confuse qu'ils ont du mal, qu'on leur a appris à flétrir sans le pénétrer autrement, à tel cas qui surgit sous leurs yeux. Le jour où tout à coup l'on pense, où l'on découvre que les plaies de tous les siècles sont encore béantes et hideuses, qu'elles seront toujours incurables, que tel vice abhorré dans l'histoire ou dans la fable, celui-ci, un de nos proches, en est atteint, pour sa honte et pour le

malheur des autres, ce jour-là, — le dernier jour de l'innocence, — on n'éprouve pas seulement un choc, on se sent comme souillé par la révélation de fanges inconnues qui rejaillissent sur vous. Le visage soudainement empourpré de Lucienne exprima tant de trouble, d'indignation et de surprise, que madame de Trézé se dit, satisfaite :

— Elle voit clair...

Et la certitude que sa future bru comprenait enfin ce qu'elle se devait à elle-même, ce qu'elle devait au nom qu'elle allait porter, l'empêcha de trop considérer le mal que peut faire cette arme à deux tranchants, le demi-mot.

— Je vous quitte, ma chère fille, réfléchissez... donnez-nous bientôt une bonne réponse, dit-elle en se levant de son air d'étourderie habituel, tandis que Lucienne gardait le silence.

— Ma réponse, la voici tout de suite, Madame...

Elle parlait d'une voix altérée, avec effort, tout en se laissant embrasser, passive.

— Je me marierai, si vous le jugez convenable, avant la fin de mon deuil, quoiqu'il m'en coûte un peu, mais j'ai promis à mon père mourant de prendre soin de Tony; et je tiendrai parole. Plus que jamais j'y suis décidée.

— Quel esprit bouché ! pensa la baronne, stupéfaite à son tour. Nous serons forcés de mettre les points sur les *i*... Bah ! une fois mariés, Fernand commandera au besoin... Il est homme à se faire obéir... De l'acier sous du velours...

XIX

Qui donc frappa le grand coup, le coup destiné à perdre Tony et qui ne servit qu'à rompre le mariage considéré par tous comme un fait accompli pour ainsi dire? Lucienne profita d'une porte ouverte sans se soucier de découvrir la main qui avait bien pu la pousser, mais son tuteur, moins directement intéressé dans la question, fut plus curieux. Jusqu'à la fin de sa vie, M. de Montmerle se demanda quelle était cette main qui n'avait pas reculé devant la besogne la plus honteuse et la plus basse, sous prétexte d'avis charitable. Était-il possible que ce fût la petite main aristocratique, et blanche, et parfumée de madame de Trézé, une main de baronne qui aurait

pu aussi bien être une main de duchesse?... Il eût été odieux, invraisemblable, de soupçonner la main virginale aux griffes effilées, de mademoiselle Jeanne!... Et pourtant la famille de Trézé avait seule intérêt à éclairer Lucienne sur la naissance de Tony, et pourtant il n'y a que les femmes qui soient capables de certaines lâchetés perfides : on n'a jamais vu d'homme digne de ce nom écrire une lettre anonyme!... Car ce fut une lettre anonyme que reçut Lucienne, une lettre envoyée de loin, du pays d'où tombent ces sortes de choses.

M. de Montmerle dépliait méthodiquement son journal, que venait de lui apporter le facteur, quand sa pupille lui remit une feuille de papier ouverte, en disant d'une voix frémissante:

— Lisez!

Il essuya ses lunettes, parcourut l'écriture impossible à reconnaître, étouffa une sourde exclamation, relut une seconde fois afin de gagner du temps, puis laissa tomber la lettre sur la table. Il toussait avec affectation, en évitant de lever les yeux.

— Il n'y a pas de signature, dit Lucienne.

— Non, hasarda enfin M. de Montmerle, et rien n'est plus méprisable que ces avertissements ano-

nymes,... en principe du moins;... car, mon enfant, on a vu des cas où certaines personnes bien intentionnées,... oh! des inférieurs naturellement,... enfin des personnes qui ne pouvaient sans inconvénient se faire connaître,... on les a vues donner ainsi,... — remarque bien que je ne les défends pas,... j'explique,... — un avis utile en divulguant la vérité.

Il pataugeait désespérément.

— Ainsi vous reconnaissez qu'il y a là-dedans quelque chose de vrai? dit Lucienne qui avait repris la lettre et la déchirait en morceaux impalpables.

Il ne répondit pas et devint très rouge.

— Tony serait mon frère? continua la jeune fille avec un regard direct que M. de Montmerle ne put esquiver cette fois.

— Mon Dieu! cette manière d'envisager la situation n'est pas celle que je t'aurais suggérée...

— Il n'y en a qu'une pourtant, interrompit-elle avec fermeté. J'espère, mon bon ami, que vous ne me direz rien qui doive m'empêcher de vous croire toujours comme auparavant la justice et la générosité mêmes.

Debout, près de son fauteuil, elle avait passé un bras autour de ses épaules, par ce joli mouve-

ment qui lui était habituel à l'égard de ceux qu'elle aimait et qui semblait prendre possession des gens avec une affectueuse tyrannie contre laquelle il n'était pas facile de se défendre.

— Tu parais avoir déjà réfléchi sur ce grave sujet pour trancher si hardiment,... balbutia M. de Montmerle, s'étonnant de ne pas rencontrer chez elle plus d'émotion, plus de surprise.

— J'y ai pensé sans cesse depuis une huitaine de jours, en effet, depuis que madame de Trézé m'a dit...

— Elle a osé!... interrompit le vieux créole avec une indignation qui n'était pas feinte.

— Oh! elle n'a rien précisé, mais elle a fait entendre... Jamais, poursuivit Lucienne, je ne pardonnerai à ceux qui ont porté atteinte...

Elle s'arrêta, les mots qu'elle eût voulu prononcer l'étranglaient apparemment.

— Jamais, reprit-elle au bout de quelques secondes, en effleurant d'un baiser la tête chauve qui se trouvait à portée de ses lèvres, jamais je n'oublierai, en revanche, la bonté des vrais amis qui ont eu pitié de moi, qui, à tout prix, ont laissé intact le respect que j'avais... que j'aurai toujours pour mon père!.. Juger mon père! que Dieu m'en préserve!... Mais depuis ces vilaines paroles

qui m'ont ouvert les yeux, je ne sais comment,... tout est changé pour moi,... je suis si malheureuse! si malheureuse!...

Elle appuya ses deux coudes au dossier du fauteuil, cacha son visage entre ses mains et M. de Montmerle sentit tomber sur son front une grosse goutte brûlante. Il tressaillit, se leva, l'enveloppa tendrement à son tour d'une étreinte de grand-père.

— Et moi qui mettais ce redoublement de silence et de tristesse sur le compte de ton deuil!... O les méchants!... ô l'affreuse lettre! disait-il, — comme font les nourrices, qui, pour mieux entrer dans le chagrin d'un petit enfant, battent la pierre où il s'est heurté.

— Laissons cette lettre, dit Lucienne en s'essuyant rapidement les yeux. Je ne suis pas fâchée, au contraire, de l'avoir reçue, puisqu'elle me permet d'aborder la question avec vous. Je me creusais la tête pour trouver un moyen de vous interroger, de vous dire... Tenez, il faut que vous alliez aux Bordes, il faut que vous provoquiez là-bas une explication décisive...

— Décisive? répéta M. de Montmerle avec l'inquiétude qui le saisissait toujours devant ce mot-là et ce qu'il implique de résolution, d'initiative.

— Allez-y aujourd'hui même, continua la jeune fille.

Elle avait pris soudain l'attitude d'une femme qui sait ce qu'elle veut et qui est de force à l'imposer... (Comme elle ressemblait, en ce moment, à Théonie !)

— Vous leur direz que je suis instruite de tout... S'ils s'informent comment, expliquez à votre guise que j'ai deviné,... ou bien parlez de la lettre anonyme, peu importe... Tout ce que je vous demande, c'est de leur transmettre les conditions que je pose dorénavant à mon mariage...

— Tu poses des conditions, toi?.. répéta de nouveau M. de Montmerle, se demandant s'il devait rire ou protester; mais, sans tenir compte de l'interruption, Lucienne poursuivit :

— Puisque Tony est le fils de mon père, mon frère par conséquent, il sera traité comme tel autant que possible. Si mon père eût vécu, il aurait continué de faire ce que bon lui semblait; mais, en son absence, j'ai un devoir... — ne me dites pas le contraire, je le sens comme s'il m'avait été démontré... — le devoir de l'élever et de lui donner la seule compensation dont je sois libre de disposer au malheur de n'avoir ni nom ni fa-

mille. Il croira que son parrain lui a laissé de quoi vivre... Je ne sais si je suis riche, mais ce que je possède, je le partagerai avec lui...

— Petite fille!.. petite fille!.. s'écriait pour arrêter ce flux de paroles, M. de Montmerle atterré, tu oublies que tu es mineure, tu oublies que la loi ne te permet pas de te ruiner, ni même de disposer d'un sou de ton avoir.

— Je sais que j'ai un tuteur qui m'aime et qui ne m'empêchera pas de bien agir, dit Lucienne avec une irrésistible câlinerie. O mon ami, vous serez bien avancé quand vous m'aurez mariée à un homme qui n'a jamais eu encore l'occasion de me prouver son dévouement, qui n'est peut-être pas désintéressé comme nous le croyons. Aimable, distingué, charmant,... oui, d'accord,... je suis de votre avis; mais prêt à un sacrifice d'orgueil ou d'argent pour mettre ma conscience en repos? voilà ce qu'il faudrait, voilà ce que je tiens à savoir. Comment ne comprenez-vous pas, vous qui êtes si prudent, si délicat?.. Bonne-maman avait en vous une telle confiance!.. Elle déclarait toujours qu'elle n'était capable de rien résoudre sans vous consulter...

Ce trait, innocemment lancé par la fille de Lucienne Delisle, alla rouvrir la blessure du re-

mords chez M. de Montmerle. Une fois déjà, nous le savons, il avait été consulté pour un mariage, et, quoiqu'on ne lui eût permis qu'un conseil d'accord avec l'inclination des parties intéressées, ce qui est généralement le cas du reste, il ne pouvait se laver à ses propres yeux de cette accusation de légèreté portée contre lui si souvent par la suite. Madame d'Armançon avait eu un sort lamentable, et, s'il en était de même pour la jeune madame de Trézé?.. S'il se trouvait avoir aidé coup sur coup au malheur des deux Lucienne? Une perplexité affreuse s'emparait de lui, le livrant pieds et poings liés à cette enfant, qui d'avance lui demandait compte des désillusions de l'avenir avec la voix, avec le regard de Théonie.

— Quelle destinée que la mienne! pensait-il en épongeant la sueur d'angoisse qui lui couvrait le visage. Toujours des responsabilités!.. Le ciel ne m'avait pas fait pour cela...

Mais plus il sentait s'amollir le peu qu'il avait de volonté, plus il se croyait obligé d'affecter la résistance et la désapprobation.

— Votre conduite en cette circonstance, Lucette, n'est pas celle qui convient à une jeune fille. Vous passez les bornes,... vous manquez de

tact,... vous vous exposez pour des chimères à perdre... Que diriez-vous, enfin, si vos conditions étaient repoussées?..

— Elles ne le seront pas si Fernand tient à ma personne et non à mon argent, si sa famille est capable de comprendre...

— Quoi?.. des billevesées romanesques?.. Qui diable a pu vous les mettre en tête?.. Mademoiselle Arnet, sans doute!...

— Je vous jure, Monsieur, que vous êtes le premier à qui je parle de ces choses! Mademoiselle Arnet a été discrète et compatissante comme vous-même. Savez-vous ce qu'elle me disait, pas plus tard qu'hier, mademoiselle Arnet?.. Elle me disait d'avoir l'esprit en repos, une fois mariée, au sujet de Tony, et qu'elle se chargerait de lui bien volontiers,... à moins qu'il ne fût réclamé par sa famille...

— Qui le réclamera, sois-en sûre,... qui fera du chantage.

— Ceci est une autre question, dit Lucienne. Ne songeons qu'à notre devoir en dehors des événements... C'est le mot de cette pauvre Constance Arnet, toujours calomniée,... oui, par vous-même, méchant!... Elle ne m'a pas donné d'autre conseil. Je n'ai consulté personne,... sauf un tu-

teur que mon père m'a choisi, comme il l'avait promis à ma chère bonne-maman, pour faire toutes mes volontés.

— Tu crois cela? tu crois cela?

— Attendez donc... Toutes mes volontés, qui ne seront jamais que raisonnables et d'accord avec les siennes, parce qu'il ne peut vouloir rien que de bon, étant bon comme le bon Dieu lui-même.

Elle joignait les mains en le regardant, si gentiment suppliante, les larmes aux yeux et le sourire aux lèvres.

— Tenez, voilà votre chapeau... Vous partez pour les Bordes?...

M. de Montmerle secoua la tête.

— Vous direz ce que je vous ai dit,... promettez-le moi, je vous en prie! je vous en prie!

— Soit, soupira-t-il en prenant le chapeau qu'elle lui tendait, soit, à titre d'épreuve.

— A titre d'épreuve, c'est convenu... Voyez comme nous nous entendons bien!

Il s'en alla grognon, au train toujours lent de sa jambe boiteuse, ralenti encore par la mauvaise volonté, — ordonner qu'on attelât. De la fenêtre, Lucienne lui envoyait des baisers sans qu'il consentît à tourner la tête une seule

fois, se croyant très fort et capable de rembarrer une fillette sentimentale, exaltée, absurde, qui montrait, en cette circonstance, de quoi peuvent devenir capables les personnes de son sexe prisonnières et persécutées jusqu'à l'âge redoutable de dix-huit ans. Tandis que, si elles s'étaient un peu dissipées avec des petites amies, si elles avaient dansé comme il convient et vu le monde modérément, assez toutefois pour en connaître les idées, les usages, il n'y aurait pas de ces bourrasques contre lesquelles le raisonnement ne peut rien... Mais, sans soupapes de sûreté, la chaudière éclate.

— Et tout cela pour ce drôle! répétait-il en regardant Tony, qui paisiblement pêchait à la ligne dans le grand étang.

Aux colonies, les choses se passaient d'une façon bien plus simple. La Forgeotte eût été une femme de couleur dont les rejetons, avertis par le ton jaune ou noirâtre d'une peau mal débarbouillée, auraient su se tenir à leur place. Pourquoi la Providence avait-elle négligé de marquer partout d'un sceau indélébile les distances qui maintiennent l'ordre? Et à quoi servent les institutions sociales si l'on doit confondre avec les devoirs réels ce qui n'est que fantaisie?

Mais tout à coup il arrêta cette série de réflexions, se rappelant que, s'il les eût exprimées devant Théonie, elle l'eût traité de libertin.

Comme ce nom le rajeunissait ! Personne ne l'avait appelé libertin depuis la mort de sa vieille amie.

XX

Il était parti sombre et préoccupé, il revint furieux,... non pas seulement contre Lucienne qui l'avait poussé à faire une démarche impossible, comme il la qualifiait après l'avoir faite; non pas seulement contre lui-même, qui avait eu la faiblesse de s'y prêter, mais encore contre les Trézé, qu'il croyait connaître depuis vingt ans et qui s'étaient montrés tout à coup sous un jour aussi nouveau que défavorable. Il les soupçonnait bien de ne pas pousser le mépris de l'argent plus loin qu'on ne le pousse d'ordinaire dans le monde, toutefois l'idée que des gens bien nés pussent donner en spectacle leur cupidité déçue lui aurait jusque-là semblé inadmissible. Et depuis quand

les amoureux regimbaient-ils ainsi contre les exigences de la bien-aimée, quelque inacceptables qu'elles fussent? Fernand avait trop laissé voir de quelle qualité dure et tranchante était l'acier qui chez lui, selon l'expression pittoresque de sa mère, se cachait sous du velours. Lucienne, si elle lui appartenait jamais, aurait affaire à un tyran. Et puis il restait à M. de Montmerle des soupçons que pour rien au monde il n'eût communiqués à sa pupille. Avant d'éclater en clameurs qui paraissaient sincères au sujet de la lettre anonyme qu'elle attribuait à quelques vilaines gens du village, envieux des Forgeot et pressés de les perdre, madame de Trézé avait naturellement fait sortir ses filles : celles-ci étaient censées ignorer l'existence de pareilles infamies. Mais M. de Montmerle eut le temps de surprendre un sourire singulier au coin des lèvres de cette grande Jeanne, déjà montée en graine et qui certainement n'avait rien d'une ingénue... ni d'une bonne personne. Plus instruite que ne le croyait sa mère par la rumeur publique ou par les chuchotements des femmes de chambre, avait-elle imaginé de servir son frère, en suggérant à Lucienne une expulsion devant laquelle, pour sa part, elle n'eût pas hésité?.. C'était maladroit, mais hardi,

cela ressemblait à sa façon d'agir habituelle.

M. de Montmerle ne pouvait détacher ses yeux de l'écritoire Louis XV placée devant une fenêtre du salon, en songeant :

— C'est du bout de cette plume d'or, c'est sur ce pupitre de bois de rose qu'a été perpétrée cette œuvre de laquais.

Et une indignation d'honnête homme couvait en lui, une indignation qui trouva le moyen de s'épancher à mesure que madame de Trézé, et le baron après elle, rejetaient bien loin les prétentions dont, avec répugnance, il s'était fait l'interprète.

Leur fils n'eut guère plus de ménagements. Tout en arpentant le salon qui retentissait du craquement irrité de ses bottes, il se promettait *in petto* de mettre le mors à la pouliche indisciplinée dès qu'il en serait le maître. Les caprices de Lucienne, ses brusques retraites, son humeur farouche, au cours de leurs fiançailles, l'avaient plutôt stimulé que découragé en donnant du prix à la conquête finale, mais cette fois ç'en était trop;... il s'agissait de la dot et des convenances, deux sujets sur lesquels ce jeune homme correct n'entendait point la plaisanterie. Sans découvrir toute sa pensée, il la laissa trop deviner; sa physionomie était devenue menaçante et, brusque-

ment, il rompit entre ses doigts un couteau d'ivoire, comme si cet objet inoffensif eût représenté les velléités d'indépendance de sa future femme.

Cependant la baronne échangeait avec lui de rapides regards qui semblaient dire : — Contenons-nous, épousons d'abord sans nous engager à rien, mais en laissant espérer ces concessions qu'on est libre de retirer ensuite.

— Me prennent-ils pour un sot?.. Je vois leur jeu, pensait M. de Montmerle.

Sans partager au fond les idées de sa pupille, il finit par se sentir offensé avec elle et s'emporta tout à coup comme ne s'emportent que les gens très doux dont on a trop échauffé les oreilles. C'était de la même façon qu'il avait autrefois, à sa propre surprise, bravé M. d'Armançon. Cette vaillance imprévue de mouton enragé le reprit. Les ripostes mordantes se succédèrent dans sa bouche d'une façon qui laissa les Trézé stupéfaits à leur tour. Qu'étaient devenus ses perpétuels acquiescements, son aménité imperturbable et ce qu'ils appelaient aux Bordes ses phrases à l'eau de rose? Maintenant il acceptait la lutte, remettait chacun à sa place, lançait avec violence de cruelles vérités qui s'en allaient frapper de-ci,

de-là comme des projectiles. Bien qu'elle conseillât la prudence en principe, madame de Trézé n'était rien moins qu'endurante; elle dit vertement son fait à ce vieux fou qui virait au gré d'une petite fille et se rendait ridicule... Bref, des mots irréparables furent échangés, à la suite desquels M. de Montmerle sortit tout fumant de colère, épouvanté néanmoins de ce qu'il venait de faire, s'en prenant au diable qui l'avait possédé malgré lui, et répétant en sourdine le plus formidable de ses jurons : — Sac à papier!..

Comment Lucienne allait-elle prendre le résultat de son ambassade?

— Eh bien! tu l'as voulu! lui dit-il, avant même d'avoir mis pied à terre au bas du perron d'où elle guettait son retour. Tu l'as voulu!..

Il n'acheva pas; mais, entré dans le salon, se laissa choir sur un siège, les bras ballants, accablé, comme un homme qui vient de faire un mauvais coup.

— Tu l'as voulu! reprit-il; c'est une rupture.

Elle jeta un cri, un long cri de joie, et, lui sautant au cou :

— O mon bon ami! Mon cher petit tuteur! Que je suis contente!...

M. de Montmerle resta la bouche ouverte, sans souffle et sans voix : décidément sa pupille avait perdu l'esprit.

— Contente!.. répéta-t-il, contente d'avoir lâché pour une ombre la part superbe que te faisait ta destinée, contente de n'avoir plus ni mari, ni situation, d'être en butte aux méchants propos, aux sottes interprétations du monde!...

— Contente d'être libre! s'écria Lucienne avec un bond d'animal échappé à travers la chambre.

Oh! elle avait aussi le sang des d'Armançon dans les veines.

— Et que ferons-nous de ta liberté? demanda M. de Montmerle avec humeur. Un beau trésor pour une fille de ton âge!...

Il s'interrompit, haussa les épaules et reprit en se renfrognant de plus en plus :

— Oui, tu penses toujours à cette graine d'aventurier, à cet Américain!... Eh bien! j'ai eu de ses nouvelles avant la belle scène de tout à l'heure... Il est enfoncé dans le troisième dessous ton Frank Raynal.

Pour la première fois de sa vie peut-être, M. de Montmerle éprouva une satisfaction méchante du malheur de quelqu'un.

— Il a beau creuser, m'assure-t-on, il enfouit

dans ces trous là, pour ne rien découvrir du tout, de grosses sommes qu'on se lassera de lui prêter. Autrement dit, il sème de l'or en pure perte au lieu d'en récolter...

— Ce n'est pas de l'or qu'il cherche, c'est du charbon, je crois, ou du pétrole, dit tranquillement Luciennne en réponse à ce sarcasme. Je suis fâchée qu'il n'ait pas réussi, mais pourquoi voulez-vous que cela m'empêche de jouir de ma liberté? Ce que j'en ferai?.. Je la garderai peut-être...

Tandis qu'elle jouait l'indifférence par pudeur et par fierté, son cœur battait de façon à l'avertir que le seul souci d'un devoir discutable, le seul intérêt de Tony ne l'avait pas conduite à provoquer cette brouille. M. de Montmerle avait été mal inspiré de prononcer le nom de Frank Raynal. Il lui avait donné la clé de ses propres sentiments, il lui avait expliqué l'instinct qui, à son insu jusque-là, la berçait de rêves d'évasion comme en fait le prisonnier, fût-il sans expérience, sans ressources et sans armes... Et elle venait de s'échapper enfin avec le secours de Tony! Comme il lui rendait en un jour plus qu'elle n'avait pu et ne pourrait jamais lui donner!

Son premier mouvement fut d'aller le trouver

dans la chambre où il travaillait et de lui dire :

— Figure-toi qu'un bonheur m'arrive, un grand bonheur, Tony, et que c'est grâce à toi...

Il eût voulu qu'elle s'expliquât; elle se mit à rire. C'était la première fois depuis la mort de son père, depuis qu'elle avait tant pleuré.

— Tu ris? s'écria Tony en se joignant à elle sans savoir pourquoi. Oh! quel bonheur, en effet!.. moi qui croyais que jamais tu ne rirais plus!..

— Il s'en est fallu de peu,... répondit-elle.

Cependant le mariage ne fut pas définitivement rompu sans quelques efforts de la part des Trézé pour arriver à composition. Fernand, une fois éconduit, se réveilla plus amoureux qu'il n'avait cru l'être au temps où l'accomplissement de ses désirs semblait chose facile et assurée. Sa mère admit qu'elle avait été un peu vive, le baron parla de concessions raisonnables... La question d'argent, après tout, importait si peu!... M. de Montmerle, lui-même, très prompt à recevoir une impression bonne ou mauvaise, et capable d'en perdre le souvenir non moins vite, se fût volontiers, dès la première ouverture de paix, prosterné avec un madrigal aux pieds de sa belle ennemie; mais Lucienne eut souci de la dignité de son tuteur. En outre, elle se servit si adroitement de l'obs-

tacle qu'elle avait entre les mains, faisant apparaître comme un épouvantail la figure inoffensive de Tony, qui ne soupçonnait guère son rôle prépondérant dans cette aventure, elle défendit si bien sa liberté reconquise, que la brouille fut maintenue. Fernand, pour affirmer son désespoir, déclara qu'il voyagerait, et s'en alla, en effet, tâter des distractions de la roulette à Monte-Carlo.

— Maintenant, dit ironiquement M. de Montmerle à cette pupille qui semblait si peu disposée à se laisser conduire, maintenant que tu as tout gâté, il ne te reste plus qu'à entrer au couvent, je suppose ?...

— Au couvent ?.. Toute petite, j'y ai passé six mois et j'en ai eu assez.

— Alors tu comptes régner à Varoille dans le célibat de ton choix ?

— Je meurs d'envie, au contraire, d'habiter Paris avec votre permission... Tony ira enfin au collège...

— Tu ne t'attends pas à ce que j'accueille sous mon toit ce... cette première cause de tous nos ennuis, interrompit M. de Montmerle avec vivacité.

— Serait-il très inconvenant qu'une demoiselle qui a, jusqu'à nouvel ordre, l'intention de

rester vieille fille, s'installât le plus près possible de son tuteur, dans un petit logis à elle ?

— Toute seule !.. A l'américaine ?..

— Vous faites toujours la guerre à l'Amérique!... Mon Dieu, non,... sous l'aile de la plus rébarbative des duègnes, mademoiselle Arnet.

— Elle te suivrait ?...

— Avec enthousiasme. Revoir Paris, y retrouver après un si long exil toutes les ressources qu'il offre à une intelligence telle que la sienne, et, de plus et avant tout, vivre à mes côtés, m'aider de toutes façons, la bonne âme ! comment voulez-vous qu'elle résiste à cela? Elle prétend qu'elle a pris la vie à rebours, que c'est sa jeunesse qui va commencer.

— Allons ! je n'ai rien à dire si cette société te suffit, repartit M. de Montmerle d'un ton de patience résignée. Je te rendrai Lalie. Elle te servira. Celle-là aussi sera aux anges. Il n'y aura que moi qui enragerai.

— Oh ! je vous en prie, laissez-moi croire que vous serez content, de votre côté, d'avoir à vous tout seul une petite fille dévouée, obéissante, oui, obéissante... et heureuse. Laissez-moi battre un peu des ailes, respirer à l'aise avant de me marier, si j'y suis forcée plus tard, pour vous faire plaisir,

quand vous serez las de moi. Écoutez,... nous jouerons tous les jours au grabuge, comme vous faisiez avec bonne-maman.

— O enjôleuse que vous êtes ! dit le vieillard, désarmé à demi, quels moyens n'employez-vous pas pour arriver à vos fins!

Le mélange d'enfantillage et de sérieux qui était en elle le confondait. Vingt fois par jour il changeait d'opinion sur son compte, tantôt désespérant de faire entrer un grain de bon sens dans ce qu'il appelait son cerveau fêlé, tantôt la proclamant un abîme de sagesse. Jamais elle ne l'émerveilla autant que dans la conférence éminemment diplomatique qui eut lieu entre elle et les Forgeot avant le départ de cette engeance. Il avait désiré être présent pour voir comment elle se tirerait d'une situation délicate. Sa secrète espérance était qu'au dernier moment la mère, chez la Forgeotte, revendiquerait ses droits et que l'avenir de Tony se trouverait réglé ainsi sans que personne eût à s'en mêler désormais. Absorbé apparemment dans la lecture de son journal, M. de Montmerle enregistra donc tous les détails d'une scène de comédie qui, en réalité, côtoyait le drame ; plus d'une fois, il faillit applaudir au talent des acteurs.

Lucienne s'était assise dans le grand fauteuil de son père pour donner audience aux bons serviteurs qui allaient la quitter. Elle occupait cette place où si souvent Claudine Forgeot était venue, le soir, verser dans l'oreille du maître de faux rapports, des accusations perfides, dont elle avait, pauvre enfant, recueilli les fruits amers. Et devant sa victime, qui était devenue la maîtresse, cette même Forgeotte se tenait aujourd'hui debout, si modeste, si respectueuse, dans ses vêtements noirs, qu'il eût été impossible de rien soupçonner du passé. Auprès d'elle, Michelin, le regard fuyant, comme toujours, grimaçait ce sourire de basse complaisance qui avait fini par atténuer chez lui l'expression féroce et rusée à laquelle il devait, dans le pays, un sobriquet désagréable. Avec son poil fauve, ses paupières bordées de rouge, ses larges oreilles, sa petite taille fluette, la vivacité de ses mouvements furtifs et saccadés, il ressemblait étrangement, en effet, à certains carnassiers voleurs de poules qui ravagent les basses-cours. D'un air de déférence, le frère et la sœur attendirent que Lucienne leur parlât.

— Vous avez compris vous-mêmes que je n'avais plus besoin de vous, dit celle-ci, puisque vous avez demandé votre congé.

— O Mademoiselle, nous ne partirons que si ça vous convient et quand vous voudrez, protesta la Forgeotte avec une effusion de dévouement ; mais Michelin a pensé que, comme vous ne tarderiez pas à vous en aller aux Bordes...

— J'ai eu de la peine à la décider, allez, Mademoiselle ! interrompit Michelin. J'avais beau lui dire : « Il faut te faire une raison ; tu vois bien que Mademoiselle ne peut pas nous garder, que tout va être changé à Varoille, les gens et les habitudes, et même les pierres, si l'on rebâtit. Et puis tu es déjà *vieillaude* pour te marier, tu n'as pas de temps à perdre puisqu'un parti se présente. » Elle me répondait toujours : « J'attendrai que Mademoiselle me renvoie... »

— Oh ! si M. le comte avait vécu, je ne serais jamais partie, jamais,... dit la Forgeotte, en portant le revers de sa main à ses yeux.

— Un bon maître ! reprit Forgeot ; mais il n'est plus là. Mademoiselle est bien bonne aussi ; seulement elle n'a que faire des services de pauvres gens comme nous. Il vaut donc mieux que tu te maries. — Enfin, Mademoiselle, Claudine épouse Hubert Robin, le fils au Jean Robin de la Chèvre-Rouge.

— Je m'en doutais, dit Lucienne, regardant en

face la Forgeotte, qui, occupée à essuyer une larme, évita de rencontrer son coup d'œil chargé de mépris.

— Il se trouve que ce gars-là, un bon sujet, très rangé, a un peu de bien à lui, poursuivit Forgeot avec volubilité pour venir en aide à l'embarras de sa sœur, de façon qu'ils pourront acheter le petit domaine du Boulois, qui est à vendre. En travaillant dur, on gagnera sa pauvre vie. J'y aiderai de mes bras, et...

— Vous prospérerez probablement, dit Lucienne, qui semblait avoir hâte d'en finir avec cette conversation. Eh bien ! dès aujourd'hui vous êtes libres l'un et l'autre. Jeannette gardera le château. Je désire qu'il ne reste personne ici, elle exceptée, avec son fils, quand j'aurai quitté Varoille, où sans doute je ne reviendrai pas de longtemps.

Michelin se hasarda enfin à lever son œil louche et Claudine resta béante :

— Mademoiselle n'ira pourtant pas aux Bordes avant...

— Je n'irai aux Bordes ni maintenant ni jamais. Je pars pour Paris, mademoiselle Arnet m'accompagne,.. et j'emmène Tony.

Lucienne laissa tomber ces derniers mots, sus-

pendus à dessein, comme si elle eût ignoré qu'il pût exister le moindre lien entre Tony et la Forgeotte.

Celle-ci cependant avait changé de couleur; ses mains, crispées l'une dans l'autre, tremblaient nerveusement :

— Tony?.. Mademoiselle emmène Tony?..

Et, très intéressé, M. de Montmerle l'observait par-dessus le journal, derrière lequel, dans l'embrasure d'une fenêtre, il dissimulait sa présence.

— Oui, je pense continuer pour cet enfant ce qu'avait commencé mon père; je compte l'élever, répondit Lucienne d'un ton si tranquille, avec un regard si assuré, que son tuteur se dit tout bas :

— Fiez-vous donc aux ingénues! Les femmes les meilleures naissent comédiennes, ma parole! Faut-il s'étonner qu'elles soient toujours les plus fortes dans la lutte contre nous autres hommes, tuteurs, pères ou maris? Et on dirait cette fois que tout l'aplomb est du côté de la candeur,... cette drôlesse semble abasourdie... Voyons si elle se trahira...

Mais Forgeot, comme toujours, veillait au grain. Il se rapprocha prestement de sa sœur et lui lança dans les côtes un vigoureux coup de coude.

— Mademoiselle peut se flatter de faire là une

belle charité qui lui portera bonheur, dit-il en s'inclinant avec la plus humble admiration. Il a de la chance, ce petit-là !

Ce fut au tour de Lucienne d'être saisie. Tant d'audace, de fourberie, de sang-froid, cela passait la mesure ; mais elle était contente, en somme, du tour que prenaient les choses. Tout s'arrangeait sans bruit selon ses souhaits.

La Forgeotte, réduite au silence par l'avertissement énergique et muet de son frère, regardait autour d'elle d'un air égaré. Elle avait l'habitude de se laisser diriger, même exploiter par lui, et pensait toujours qu'il devait avoir, pour agir de telle ou telle façon, des motifs d'un ordre supérieur. Et puis Forgeot, si accommodant pourvu qu'on l'écoutât, était capable de cruautés à la moindre résistance. Elle avait été un instrument précieux entre ses mains ; à ce titre, il la ménageait, il avait fermé les yeux sur ses amours avec Robin à la condition de partager le gâteau, comme il disait, de se faire la part du lion dans leurs rapines ; mais, au besoin, il se réservait encore le droit de menacer, de commander, et il n'eût pas fait bon lui tenir tête. Pour plus de prudence, il emmena Claudine, éperdue, avant qu'elle eût recouvré la parole.

— Nigaude que tu es ! lui dit-il dans le vestibule, n'allais-tu pas réclamer une charge quand le hasard te l'ôte à propos ?..

— Michelin, s'écria-t-elle en sanglotant, je ne le verrai plus !...

— Eh bien ! après ?... répliqua brutalement son frère. Pour l'amitié que tu tires de lui...

— C'est mon enfant !

— Allons donc, il ne t'est rien, puisqu'il ne te connaît pas. Des enfants ! voilà une chose bien rare !.. Tu en auras d'autres...

Elle continuait à pleurer silencieusement, comme gémit la bête à qui l'on prend son petit.

— Et Robin va être fièrement content ! Il t'en aimera davantage, reprit Forgeot, touchant avec adresse la corde sensible. Tu peux m'en croire, ce petit gars t'aurait fait avoir des chamailles dans ton ménage. A quelle besogne l'aurais-tu mis ? Le vois-tu aux champs, gâté comme il l'a été ? Autant atteler un cheval de sang à la charrue, et, quant à le mettre dans les écritures,... il a beau être savant pour son âge,.. avant qu'il gagnât, il faudrait donner des écus qui seront mieux placés en bonne terre. Vois comme le fils au gros fermier de la Maison-Neuve a pressuré ses parents rien que pour devenir huissier. Je

sais bien qu'en ville il faisait des bêtises plutôt qu'il n'apprenait son état, mais qu'est-ce qui te dit que cet éveillé de Tony n'en ferait pas tout autant, et alors tu porterais double peine? Un homme n'endure guère que les enfants qui ne sont pas les siens lui causent du tintouin et des dépenses..

— Michelin, soupira la Forgeotte oppressée d'un vague remords, tout ce qu'on nous a donné, tu le sais comme moi, c'était pour lu ...

— Peut-être bien; mais, puisqu'il n'en a plus besoin, c'est tout profit... Profit pour nous, qui gardons le butin; profit pour lui, qui sera en meilleure passe à Paris, chez la demoiselle, qu'il ne le serait dans un trou comme ici. Une bonne mère veut que son fils ait ce qu'il lui faut, n'est-ce pas? Eh bien ! ce qu'il faut à Tony, tu ne peux pas le lui donner. Auprès de toi il n'aurait que des disgrâces, des reproches, peut-être des coups...

— Oh! quant à cela, s'écria la Forgeotte avec indignation, je saurais bien l'empêcher...

— Alors les coups retomberaient sur toi, je te le prédis... Voilà ce que tu risques, et aussi de paraître décrépite à un mari plus jeune que toi, avec ce grand gaillard planté là toujours de-

vant lui pour l'aider à se rappeler ton âge, en même temps que la vieille histoire, dont il n'est pas déjà si friand au fond...

— Assez, Michelin !.. Tu dois avoir raison,... mais c'est bien dur.

—Bien dur? Moi je prétends que tu es née coiffée et que, si tu ne le sens pas, c'est que tu es une sotte, presque aussi sotte que Mademoiselle... J'ai failli étouffer de rire quand elle a dit comme une chose toute simple : — J'emmène Tony — Et il paraît qu'elle a manqué son mariage,... sans compter qu'elle va se laisser gruger par cette vieille Arnet... En voilà une qui conduit mal sa barque !...

— Oh ! pour ça, oui, dit la Forgeotte en riant tout doucement à travers ses dernières larmes.

— Baste ! je ne trouve pas mauvais qu'il y ait des dindons en ce monde ; autrement les renards n'auraient rien à faire ; ils se mangeraient entre eux.

— Que tu es drôle, Michelin ! dit la Forgeotte rassérénée. Une femme serait quelquefois bien embarrassée toute seule si elle n'avait personne auprès d'elle pour lui rendre du cœur.

Tony ne se douta jamais de ce qu'il devait à Forgeot, dont l'intervention l'avait tiré d'une situation plus critique encore que celle qu'eut à ré-

gler le jugement de Salomon. C'est le privilège de l'innocence d'accepter comme toute naturelle la réalisation du roman le plus extraordinaire, du rêve le plus invraisemblable. Jamais il n'avait supposé qu'aucun événement en dehors du mariage de Lucienne pût le séparer de celle-ci, et quant à ce mariage, le mariage avec M. de Trézé, qui lui avait fait tant de chagrin pourtant, il n'y avait jamais cru au fond. C'eût été trop affreux.

— Dans les histoires, quelque chose arrive toujours au plus mauvais moment, vous savez!.. dit-il à mademoiselle Arnet, en montrant l'ingénue sécurité d'un âge où la fiction, avec les secours providentiels, les répartitions équitables, les moralités qu'elle comporte, nous paraît mille fois plus vraie que la vie, si injuste, si cruelle et pleine d'ironies auxquelles les enfants ne comprennent rien.

XXI

Robert-Antoine, — c'était le nom que devait porter Tony désormais, — Robert-Antoine avait environ treize ans, quand il fut confié à un professeur chargé de le débrouiller en vue du collège. Mademoiselle d'Armançon n'en comptait guère plus de dix-huit, et la protection quasi maternelle d'une si jeune personne qui n'avait avec cet écolier aucun rapport de parenté aurait provoqué des commentaires ailleurs même qu'en province, sans la présence de mademoiselle Arnet. Grâce à mademoiselle Arnet, Lucienne put continuer d'être la petite mère d'un garçon aussi grand qu'elle ; grâce à ce porte-respect, elle put goûter le plaisir si vif chez les personnes de son sexe, ne

fussent-elles dominatrices qu'à demi, de régner en souveraine maîtresse dans un intérieur selon ses goûts. Les vieux meubles, les moindres objets ayant appartenu à bonne-maman embellirent ce *home* créé avec amour et dont M. de Montmerle, en grommelant quelque peu d'abord, attiré ensuite par la plus douce illusion, reprit quotidiennement le chemin. Il retrouvait, parfumant de son arome la même tasse de pâte tendre, le même café de la Martinique préparé selon les traditions et, à l'heure indiquée par une certaine pendule rocaille qui avait mesuré les meilleures causeries dont il eût le souvenir, la même table de jeu, près de laquelle l'attendait une partenaire aux yeux noirs, attentive à ne pas gagner trop souvent.

Ces habitudes du passé n'étaient reprises que depuis un mois quand une lettre arriva pour mademoiselle d'Armançon, produisant l'effet du rayon de soleil qui transfigure les choses en y mettant la couleur, la lumière, l'âme, pour ainsi dire. Et d'abord le seul aspect de cette enveloppe, renvoyée de Varoille, marquée de timbres étrangers et couverte d'une écriture masculine très ferme, très décidée, dont le caractère original ne lui était pas inconnu, la pénétra de l'espèce de

terreur que peut éprouver celui d'entre nous qui, au moment même où il forme un souhait, le voit s'accomplir. Cent fois le jour, Lucienne souhaitait en effet d'apprendre si la mauvaise veine dont on l'avait avertie avec si peu de ménagements persistait pour Frank Raynal; il lui arrivait, la nuit, de rêver charbon ou pétrole et de s'éveiller en songeant : « A-t-il trouvé ?.. Est-il sur la piste seulement? » Elle avait ajouté à ses oraisons du matin et du soir un mot : « Mon Dieu, faites qu'il réussisse! » en comptant sur la clairvoyance divine pour déterminer suffisamment ce pronom ambigu. Et c'était lui-même qui répondait !..

Lucienne resta quelques instants comme suffoquée, toute pâle, les yeux baissés sur la lettre qui tremblait entre ses doigts, puis, par un mouvement d'une naïveté touchante, seule dans sa chambre où cette joie inattendue était venue tomber, elle s'agenouilla pour baiser avec ferveur le cachet, dont les initiales F. R. avaient franchi des déserts, traversé l'Océan, volant toujours vers elle. Voilà ce qu'il lui écrivait :

« Mademoiselle, je viens d'apprendre par madame de Trézé, avec une sympathie profonde, le malheur qui vous a frappée. Elle me dit en même temps que votre mariage avec son fils est rompu.

Me pardonnerez-vous d'avoir osé lire entre les lignes, d'avoir deviné à quelle œuvre de dévouement vous sacrifiez ce qui, pour le grand nombre des jeunes filles, aurait plus de prix que tout le reste? L'admiration pleine de respect que vous m'avez toujours inspirée s'en augmente. Vous m'aviez promis un peu d'amitié fraternelle en échange de cette grande estime. Laissez-moi vous le rappeler au moment d'une démarche qui, selon les usages français, paraîtrait peut-être inconvenante si elle n'avait pour excuse la vie que je mène, une vie étrangère, jusqu'à nouvel ordre, au monde et aux lois de l'étiquette.

» Il me semble vous avoir dit, dans nos conversations trop courtes, que j'avais le malheur d'être, sur le chapitre de la religion, un enfant de mon siècle, et de douter, tout en désirant croire. Cependant je suis convaincu de l'efficacité de la prière, lors même que cette prière, nulle oreille ne l'écoute. Je pense qu'il est utile et consolant de se mettre en face de ce qu'on vénère par-dessus tout, de reporter vers l'Être qui représente aux yeux de notre âme le Vrai et le Bien ses moindres actes et ses plus secrètes pensées. Je suis sûr qu'en invoquant une idéale protection à l'heure de l'épreuve ou du péril, nous pouvons accomplir de nobles

choses et être préservés d'irréparables erreurs. Voulez-vous devenir pour moi la Protection invisible, lointaine et pourtant présente, me permettre de vous confier à mesure mes espérances et mes déboires, sans autre but que celui d'intéresser un instant votre bon cœur si capable d'efforts courageux, si compatissant, je l'ai vu, aux infortunes de toute sorte? A travers l'espace, je me figurerai votre sourire et l'expression bienveillante de vos yeux en lisant le récit parfois lamentable, parfois comique, de ce combat pour l'existence où je suis rudement engagé. Il va sans dire que je ne m'attendrai point à une réponse. La Providence n'a jamais répondu à celui qui s'entretient avec elle d'en bas et je ne demande pas que vous soyez meilleure que la Providence. Si ma supplique vous paraît déplacée, renvoyez cette feuille à l'adresse barbare qui est en tête. Je ne serai pas offensé de votre refus, je vous prêterai des raisons excellentes pour agir ainsi. L'opinion que j'ai de vous est de celles qui ne peuvent changer; quoi qu'il arrive, je resterai, dans le sens le plus absolu et le plus complet du mot: votre serviteur. »

Après avoir porté tout un jour ce singulier billet dans un pli de son corsage, Lucienne, le soir

venu, le verrou tiré, à la clarté de sa petite lampe, traça les lignes suivantes, qu'elle avait longuement méditées en elle-même :

« J'aurais reçu de vos nouvelles, Monsieur, avec une satisfaction véritable, si votre lettre ne m'avait paru quelque peu entachée... d'impiété. Le mot est trop fort sans doute, mais je n'en trouve pas d'autre; excusez-moi. Hélas! je ne suis pas la Providence, autrement vous ne tarderiez pas à vous ressentir de mes bienfaits; je n'ai aucun droit à l'admiration de personne, et j'ai ri en songeant que quelqu'un au monde pouvait me vénérer. Mais il est bien vrai que nous avons fait un pacte d'amitié qui m'oblige. Je vous souhaite donc bon courage, prompt succès, foi dans l'avenir et confiance en Dieu. C'est lui qui nous envoie des inspirations généreuses et des forces nouvelles, c'est lui qui tient le bonheur en réserve pour nous l'accorder quand nous le méritons. Voilà qui est convenu : vous me raconterez vos travaux héroïques; moi, je vous adresserai d'humbles petits sermons avec les vœux que je forme pour vous. »

Ainsi s'engagea une correspondance dont mademoiselle Arnet fut la confidente unique et à laquelle la pensée ne lui vint pas d'apporter des

entraves ou des restrictions. Elle avait compris de prime abord que Lucienne ne voyait dans l'élan qui ramenait Frank vers elle qu'une preuve d'amical souvenir; la distance contribuait à la rassurer; puis il lui semblait juste de laisser chez ces cœurs honnêtes la jeunesse fleurir en un sentiment aussi pur qu'exalté, qui, ne dût-il conduire à rien, serait leur sauvegarde. De quel droit le censeur le plus sévère aurait-il défendu à cet homme, écrasé sous le fardeau des réalités, un idéal qui le consolât? De quel droit aurait-on retranché de cette vie de jeune fille les chastes émotions d'un amour presque ignorant de lui-même et, dans tous les cas, sans espoir de réciprocité?

— C'est encore Tony, c'est ma conduite toute naturelle envers lui qui me vaut cette admiration dont je suis fière, dit Lucienne. Ne remarquez-vous pas, chère amie, que bien des choses heureuses me viennent par Tony.

Elle se gardait d'ajouter que cet acte de dévouement dont il la louait si fort, Frank y avait été pour une part.

— Sans doute, il ne le saura jamais...

Cette pensée, tout en l'affligeant un peu, n'allait pas jusqu'à être douloureuse; en somme, elle était contente de son sort, comme on l'est

quand on atteint le but rêvé. Tony travaillait avec une ardeur que stimulaient l'amour-propre, la honte d'être en retard, l'énergique volonté de rattraper ses camarades, et elle trouvait des jouissances maternelles dans les succès de cet enfant dont elle était bien la mère, en effet, puisqu'il lui devait tout ce qui de la vie mérite que l'on vive, l'initiation au monde intellectuel. Sans elle, tant de dons précieux fussent restés inutiles; au lieu d'un homme de plus, il y aurait eu peut-être une brute, marchant la tête inclinée vers la terre, le fils de la Forgeotte. Certes l'œuvre était belle et digne de l'attacher. M. de Montmerle, malgré ses préventions, que chaque jour atténuait du reste, s'y intéressait peu à peu. Il lui arrivait de penser devant la belle figure du jeune Robert-Antoine, qui rappelait celle de feu le comte d'Armançon d'une façon saisissante, avec une expression spiritualisée toutefois dans la force et dans la gaieté :

— Le père eût été ainsi, grâce à la même culture.

Et Lucienne, devinant ce sentiment, qui adoucissait les manières de M. de Montmerle à l'égard de Tony et les rendait presque cordiales, en tirait un nouvel orgueil. Il lui semblait réhabiliter celui qui n'était plus, prouver que les fai-

blesses, les grossièretés, les violences n'avaient été chez son père que le résultat d'une éducation déplorable et de circonstances adverses. Combien de fois amena-t-elle par la pensée à M. d'Armançon ce reflet ennobli de lui-même, en le suppliant de se reconnaître et de bénir sa tâche!

XXII

On sait comme le temps marche vite quand il est scandé pour ainsi dire par le retour régulier d'un même fait qui a pour nous une importance unique. Lucienne ne comptait ni les semaines ni les mois, mais les arrivées de paquebots, et sa vie était pleine, car elle y faisait entrer tout ce qui rendait celle de Frank si active et si mouvementée. Le journal minutieux que lui apportait, sur papier pelure, une grande écriture délibérée, imperturbable, était dévoré bien des fois avant de passer sous les yeux de mademoiselle Arnet, qui n'avait jamais réclamé ce contrôle, mais que Lucienne appelait à décider si l'objet de son enthousiasme n'était pas véritablement un héros.

Il n'eût pas fait bon la contredire, et d'ailleurs Constance, réellement frappée du tranquille et persévérant courage de ce jeune homme, du ton irréprochable surtout, — ce qui lui importait davantage, — de ses lettres à Lucienne, n'en avait nulle envie. On s'exaltait donc à deux. Frank avait-il découvert ce qui lui semblait être un dépôt de houille, aussitôt, trop tôt même, on criait victoire à Paris, pour se désoler quand on apprenait, comme il arriva par deux fois, que la trouvaille n'était qu'un affleurement sans grande profondeur; puis c'étaient des indignations passionnées contre un associé déloyal, contre un capitaliste qui manquait de parole. Du moins M. Raynal le père était remis à flot de façon à recouvrer, sinon sa situation passée, du moins un rang très honorable dans les affaires, mais Frank s'était juré de ne plus dépendre que de lui-même, de réussir tout seul ou de succomber.

— Oui, vraiment, c'est un héros, répétait avec conviction Lucienne à mademoiselle Arnet, dans leurs longues causeries du soir au coin du feu. Comment un tel homme peut-il trouver le moindre plaisir à me parler de ce qu'il fait?...

— Il vous l'a dit, répliquait mademoiselle Arnet; vous êtes sa conscience.

— Mon Dieu, de quel droit? à quel titre?.. Mais, si cela est, je devrais être mise au courant d'autre chose que de sa vie extérieure, de ses actes, quelque intéressants qu'ils soient. Pourquoi dit-il si tristement, par exemple, qu'il a dû renoncer autrefois à de chères espérances et qu'il doute qu'elles puissent jamais avoir une réalisation de laquelle dépendrait son bonheur?.. Toujours cette Jenkins, je parie! L'attendra-t-elle? Ne veut-il l'épouser que s'il redevient riche?.. Oh! que ne donnerais-je pas pour savoir tout cela!... Du moins, ajoutait Lucienne avec un soupir étouffé, à défaut du bonheur, il trouve des consolations dans l'amitié, qui vaut mieux que tout le reste peut-être.

Et mademoiselle Arnet, qui, jeune, avait souffert par l'amour, mais qui commençait à lui pardonner, en voyant ce que dans de belles âmes il peut produire de divin, répondait prudemment :

— Mille fois mieux!

Après quoi, Lucienne, avec une curiosité toujours nouvelle, avec une sympathie toujours croissante, la priait de raconter sa pénible expérience, ses désenchantements personnels, beau prétexte pour faire sonner encore plus haut la supériorité de l'amitié. Cette pseudo-amitié suffit à lui

faire, dans un espace de huit années, refuser deux mariages, — deux seulement, car depuis qu'elle avait profité de sa majorité pour assurer sous forme de donation une partie de sa fortune à Tony, Lucienne n'avait plus la réputation d'une héritière, — et de sa beauté on ne savait rien hors du petit cercle des vieux amis de M. de Montmerle, qui s'apitoyaient en chœur sur l'existence cloîtrée d'une si charmante personne.

Huit années furent remplies par les luttes et les succès de l'ingénieur Raynal. Nous ne nous dissimulons pas que c'est là ce qu'il faudrait exposer, la vie de Lucienne, transportée tout entière au Missouri, n'ayant compté durant la période en question d'autres événements que ceux dont Frank sortit vainqueur; mais la plume d'un Bret Harte ou d'un Mark Twain, les historiens attitrés de ce genre de vicissitudes, n'est pas de celles qu'on emprunte aisément: nous jugeons donc plus simple de renvoyer nos lecteurs aux pages saisissantes qui nous ont montré tant de fois, dans un pays neuf, l'homme intrépide aux prises avec la nature rebelle pour lui arracher les trésors qu'elle refuse. Le cri de triomphe poussé par Frank, de l'autre côté de l'Atlantique, trouva de longs échos dans un cœur désintéressé autant que fidèle.

—Dieu soit loué! le voilà redevenu riche!... Il rentrera dans le monde! pensa Lucienne.

Mais pourquoi éprouvait-elle en même temps une étrange angoisse? La réflexion l'avait frappée tout à coup, que, riche et rentré dans le monde, il serait moins à elle qu'il ne l'avait été pauvre et isolé, sans autre ressource que son travail, au plus profond des Montagnes noires, si près du territoire indien. Elle s'accusa aussitôt d'égoïsme.

— N'importe, j'aurai eu tout à moi les heures difficiles de sa vie; ne m'a-t-il pas répété bien souvent que je l'avais aidé à les traverser? Vieille, je relirai ses lettres, en supposant qu'une fois heureux, il cesse de m'écrire, et je me dirai que j'ai été son amie.

Elle apprit néanmoins, avec une joie plus forte que sa résignation stoïque et qui l'indigna derechef contre elle-même, qu'il fallait encore beaucoup de temps pour organiser l'exploitation et amener sur le marché le produit d'un des gîtes houilliers les plus étendus où l'on eût jusque-là mis la pioche.

— S'il avait l'idée de passer en France ses premiers loisirs! disait Lucienne à mademoiselle Arnet, en laissant paraître un peu d'amertune, — mais il ne l'aura pas... Il ne reviendra ici qu'avec

sa femme, miss Jenkins, l'amie des jours heureux, quand je serai, moi, tout à fait vieille... Songez donc que j'ai vingt-cinq ans !

— Bah ! répliquait gaiement mademoiselle Arnet, qui ne croyait pas qu'un jeune homme pût entretenir avec une jeune fille un commerce épistolaire aussi prolongé sans quelque arrière-pensée, il sera bien plus vieux que vous encore ; les années employées à gratter la terre dans le Missouri comptent double.

Mais ceci, Lucienne ne voulait pas l'admettre. Une photographie faite à Jefferson-City lui prouvait qu'il n'avait rien perdu, au contraire. Ce type viril pouvait supporter d'être battu par la tempête.

Si Frank était arrivé au bout de sa tâche, elle avait accompli la sienne. Tony, ayant tenu tout ce qu'il promettait, venait d'entrer dans une des grandes écoles du gouvernement, et là-dessus M. de Montmerle abdiquait ses dernières rancunes.

— Oh ! disait-il à Lucienne, vous avez mis de l'entêtement tous les deux à me donner tort... Le diable est de votre côté. Ce gaillard-là est capable de faire un beau nom de famille de son prénom d'Antoine.

— Où veux-tu que nous commencions nos

vacances? dit la petite mère de Tony, proposant à son grand enfant qui, pourvu déjà de la barbe précoce des d'Armançon, paraissait maintenant plus âgé qu'elle, un de ces voyages de plaisir qu'ils faisaient chaque été ensemble.

— Nous ne sommes jamais retournés à Varoille, répliqua Tony. J'aimerais aller refaire connaissance avec tout ce qui commence à s'effacer de ma mémoire.

Lucienne réfléchit un instant :

— Nous irons; j'ai à revoir aussi le tombeau de mon père.

Ils laissèrent derrière eux pour la première fois mademoiselle Arnet, qui, ayant réalisé son bien, n'avait plus d'intérêts dans le pays et aimait autant ne plus y songer. Ils revirent le château, mieux enveloppé de lierre que jamais et rendu au silence, à la majesté des ruines; ils revirent le curé, qui s'agenouilla pieusement avec eux sur une pierre tombale où, par ses soins, que stimulait de loin la sollicitude de Lucienne, les fleurs n'avaient jamais manqué; ils traversèrent le village, où personne n'aurait reconnu dans ce beau jeune homme le petit Tony d'autrefois, que tous les vieux cependant étaient tentés d'appeler M. Robert. Mademoiselle aussi avait changé, elle avait pris du corps,

de la prestance, disaient les commères émerveillées devant sa fraîcheur, qui était celle d'une belle plante saine arrivée au complet développement sans que les vents, les orages, les feux brûlants du soleil l'eussent atteinte, sans que rien de ce qui dessèche, brise ou flétrit d'autres plantes fût venu l'effleurer seulement. La vieille Jeannette, l'ex-cordon bleu, restée gardienne du château, avait formulé en son langage cette impression qui se dégageait d'elle :

— On dirait un des grands lis de là-bas, au bord de l'eau ; sauf qu'elle n'est pas blanche, étant plutôt brunette, comme chacun sait.

En errant au hasard à travers les sites où ils s'étaient tant de fois promenés ensemble et en échangeant à chaque pas leurs souvenirs devant des choses restées intactes, comme il arrive à la campagne, où les moindres révolutions sont rares, ils atteignirent un domaine assez vaste, mais de triste apparence, dont la porte grande ouverte laissait voir une cour de ferme très sale. Deux ou trois marmots dépenaillés s'y traînaient pêle-mêle avec ceux que le Bourguignon, par une amusante préciosité, appelle des habillés de soie. Une femme se tenait au bord du chemin, debout, tricotant un bas bleu, ses

aiguilles passées dans un chignon ébouriffé de cheveux grisonnants que ne couvrait ni coiffe ni bonnet, — exception unique dans le pays...

Était-il possible que cette créature tannée, déformée, comme on l'est aux champs après la quarantaine, démesurément grasse, les pieds dans des sabots, fût l'insolente Forgeotte, la sorcière villageoise qui avait ruiné corps et âme M. d'Armançon? Elle avait l'air farouche et mécontent; de fait, Robin, depuis qu'elle portait son nom, était plus prodigue à son égard de coups que de caresses, la forçant à travailler ferme tandis qu'il courait les fêtes et les *apports*, et lui reprochant le passé quand elle osait se plaindre d'avoir été prise pour ses écus.

Un regard qui n'avait plus de chatoiements félins, un regard morne de bête domptée jusqu'à la lassitude se leva lentement sur cette belle dame qui passait accompagnée d'un jeune homme, et un flot de sang lui monta au visage; elle laissa échapper un cri.

— Claudine! dit avec douceur Lucienne d'Armançon.

— Mademoiselle!.. ô mademoiselle!.. vous êtes ici!..

Ses yeux dévoraient Tony, qui la regardait à

peine, après lui avoir dit un bonjour étonné, Tony, ce beau monsieur, si fier, si bien campé, mis comme un prince, l'enfant de ses entrailles et qui continuait à ne pas la connaître,... Tony, enfin qui était devenu cela, tandis qu'elle roulait plus bas, plus bas encore, injuriée, battue, méprisée.

Un hoquet convulsif secoua sa poitrine ample et molle sur laquelle, comme pour contenir tout ce qui eût voulu s'élancer ou gémir, elle avait croisé ses deux bras.

Lucienne lui fit lentement, posément, quelques questions sur elle-même et sur les siens, pour lui donner le temps de bien voir Tony.

En ce moment, elle aurait eu sa vengeance si une âme telle que la sienne eût été capable de se rappeler des griefs dont elle n'avait gardé qu'un vague dégoût, mais elle ne put s'empêcher de penser :

— Entre eux quel abîme ! Qu'est-ce que la maternité quand elle n'est que celle de la chair et du sang?..

N'importe, cette maternité frémissait chez la misérable femme, lui faisant souffrir les tortures de l'enfer. Et, tout à coup, Lucienne eut pitié. Au moment de continuer sa route, elle dit à Tony de l'air le plus naturel :

— Eh bien ! on croirait que tu as oublié la Forgeotte, qui a eu soin de toi pourtant et qui t'aimait bien quand tu étais petit. Qu'est-ce qui t'empêche de l'embrasser?..

Avec sa bonne humeur accoutumée, Tony planta deux gros baisers sur les joues en feu de Claudine. Celle-ci n'osa pas les lui rendre, quelque désir qu'elle eût de le serrer dans ses bras ; son cœur éclatait, elle n'aurait pu prononcer une parole ; mais, s'inclinant, elle éleva jusqu'à ses lèvres la robe de Lucienne, puis elle tomba sur une borne et fondit en larmes.

XXIII

Ce fut à son retour de Varoille, alors qu'elle se demandait dans un premier accès de découragement à quoi elle pourrait bien se consacrer désormais, Frank n'ayant plus besoin de consolations, Tony étant pourvu de toutes les plumes nécessaires à un jeune oiseau pour prendre son vol à travers le monde, ce fut après avoir relu attentivement de longues et nombreuses pages qui devaient rester toujours son plus cher trésor, bien qu'hélas ! elles ne renfermassent pas un mot d'amour, que Lucienne fut surprise par une lettre beaucoup plus brève que les précédentes et d'une écriture émue pour la première fois. Sans préambule, Frank lui disait :

« Lucienne, voulez-vous être ma femme ? J'ai depuis huit ans ces mots-là sur les lèvres. Ils me brûlaient, mais je ne les aurais jamais prononcés avant d'être sûr de pouvoir vous offrir tout ce que vous méritez. Votre repos m'était sacré. Plutôt que de le troubler, j'aurais renoncé même à la douceur de cette chère correspondance qui cependant était pour moi la manne dans le désert.

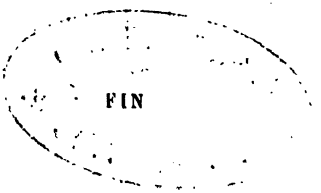
» Enfin nous allons nous revoir !... Ma demande me précédera de quelques jours seulement... Comme je vous aime et que c'est bon de le dire !

» Je voudrais ne parler ici que de nous, mais il est entendu que celui dont vous avez fait votre fils sera le mien. Pauvre Tony ! je lui dois un peu de vous retrouver libre... »

En lisant, Lucienne s'évanouit pour la seconde et la dernière fois de sa vie; M. de Montmerle, malgré ses préjugés contre les Américains, déclara que sa pupille avait bien gagné de pouvoir être heureuse à sa guise; mademoiselle Arnet se réconcilia une fois pour toutes avec les romans; Lalie jura ses grands dieux qu'elle avait toujours prédit que les choses tourneraient ainsi et fit un conte de fées sur le mariage de Lucienne; quant à Tony, en apprenant la merveilleuse nouvelle, il s'écria :

— Tu épouses Frank! Moi qui l'avais toujours aimé comme un frère!

M. de Montmerle, qui entendit, le regarda curieux, mais il n'y avait chez ce grand enfant ni calcul, ni malice, ni détours. Ayant prononcé à l'étourdie le mot défendu, il soutint cette interrogation tacite sans broncher. Et maintenant nous prendrons congé de mademoiselle d'Armançon si près de devenir madame Raynal; nous la laisserons aux délices d'un instant plus beau que le bonheur même, qui est celui de l'attente du bonheur.



BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B.

JUL 6 1944